

40 PAGES



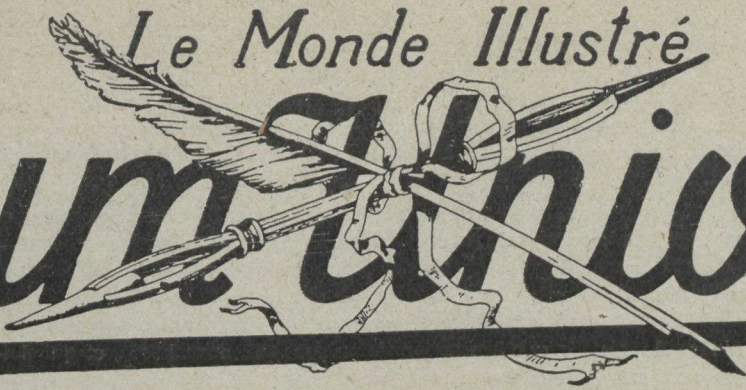
de bonne lecture EQUIVALANT A

120 PAGES

d'un Magazine in-octavo  
DE 15c. 20c OU 25c.

*Le Monde Illustré*

# Album Universel



Mlle Paule Fébronie,

SOPRANO CANADIENNE-FRANÇAISE



# FOURRURES



NOUS confectionnons tous nos vêtements de fourrures, ce qui nous permet de les garantir: soit verbalement, soit par écrit. Nous n'avons qu'un seul prix, qui est marqué en chiffres ordinaires sur chaque article.

**O. NORMANDIN**  
350 Boulevard St-Laurent  
et 220 Rue St-Jacques

## Catarrhe! Catarrhe!

Un traitement de deux semaines, envoyé gratis à tous ceux qui sont atteints de cette déplorable maladie. Nous l'envoyons gratis comme preuve que nous avons le meilleur remède connu pour cette affliction. Faites-le demander aujourd'hui en envoyant cinq timbres de 2c. pour frais de poste et d'emballage.

Adressez:

**The Dr. Maturin Medicine Co.**  
TORONTO, ONT.



## Fournaise Tortue

La fournaise la plus économique et la plus populaire sur le marché.

PRIX:

Grandeur No	2	3	4	5
Nickelé,	\$5.00	6.25	7.50	9.50
Noir,	\$4.75	6.00	7.25	9.00

Expédiée à n'importe quelle adresse sur réception du prix.

Aussi stock complet de ferronnerie, ustensiles de cuisine en granit et articles de sport.

**Beauvais Freres**  
316 RUE ST-LAURENT

### A NOS LECTEURS

C'est surtout lorsqu'il s'agit d'acheter des médicaments brevetés et annoncés dans les journaux, qu'il est bon de tenir compte des remarques que nous avons faites ici même. Car, il y a médicaments et médicaments, et, généralement parlant, on ne devrait acheter que ceux qui offrent une garantie sérieuse tant au point de vue de l'effet attendu qu'à celui de leur manque de nocivité. Vous n'ignorez pas, en effet, que certains produits pharmaceutiques guérissent d'un côté et tuent de l'autre. Ces médicaments ne sont pas à recommander, et nous ne les recommandons pas, parce que ce serait rendre un mauvais service à nos lecteurs, à l'estime de qui nous tenons par dessus tout.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, si nous annonçons "Le trésor des mères et des nourrices" c'est que ce composé, précieux pour régler le corps des jeunes bêtes, est absolument sans danger, tout en étant excellent. Inventé par le Dr E. Picault, en 1855, il a fait ses preuves, et nous n'hésitons pas à mettre le nom de ses annonceurs en nos colonnes, assurés que nous sommes que "Le trésor des mères et des nourrices" rendra de réels services aux jeunes mères qui nous lisent, et qui doivent savoir que cette préparation est souveraine et, nous le répétons, exempte de produits dangereux.

### NOS ANNONCEURS

#### AVOCATS

J. O. FOURNIER, L. L. L.  
Bureau: 80 St Gabriel. Résidence: 206 Cherrier.  
Tél. Bell Main 4400 Tél. Bell Est 2982

HURTEAU & GIBEAULT  
Tél. Main 2619 56 rue Notre-Dame Est

#### ASSURANCES

ESINHART & MAGUIRE  
117 St François-Xavier. Tél. Bell Main 593.

FAUTEUX & PACAUD  
72 St François-Xavier. Tél. Bell Main 5430.

STEWART & MUSSEN  
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

#### ART. DE SPORT ET FERRONNERIES

BEAUVAIS FRERES, 316 rue St Laurent

T. COSTEN & CIE  
Tél. Main 2856 48 rue Notre-Dame Ouest

L. J. A. SURVEYER  
Tél. Main 1914 6 rue St Laurent

#### AUVENTS ET TENTES

"Sonne" Awning, Tent & Tarpaulin Co.  
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

#### ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

THE D. H. HOGG CO., 160 rue Craig Ouest

#### BUANDERIE ET TEINTURERIE

A. F. DECHAUX, 62 rue Ste Catherine Est.

#### CHAUSSURES

RONAYNE BROS, 485 rue Notre-Dame Ouest

#### COIFFEURS

PALMER & SON  
105 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 391

#### CORSETS

CORSET D & A et CORSET E. T.

#### DENTISTES

Dr JOSEPH VERSAILLES, 926 rue St Denis

#### DOREURS, ARGENTEURS, ETC.

MONTREAL PLATING CO.  
Tél. Bell Est 2576 414 rue St Laurent

#### ENCADREURS

MORENCY FRERES 346 Ste Catherine Est

#### FOURRURES

O. NORMANDIN  
350 rue St Laurent et 220 rue St Jacques.

#### HORLOGERS-BIJOUTIERS

NARCISSE BEAUDRY & FILS  
212 rue St Laurent

#### MARCHANDS-TAILLEURS

FERDINAND MORETTI  
10 Notre-Dame Ouest. Tél. Bell Main 2681.

J. N. LEFEBVRE  
Coin Amherst et de Montigny. Tél. Bell E. 9064

MALE ATTIRE, 475 rue Ste Catherine Est.

DOMINION COOPERATIVE  
Chambre 6 et 7 11 rue St Sacrement

#### MERCERIES

M. BEAUPRE, 282 rue Ste Catherine Est

#### MEUBLES

M. BEAUDOIN  
Tél. Bell Est 2074 687-693 Ave Mont-Royal

RENAUD, KING & PATTERSON  
Coin Guy et Ste Catherine

F. DUFOUR, 395 Ontario Est. Tél. Est 3389

CANADA OFFICE FURNITURE CO.  
221 rue St Jacques Tél. Bell Main 1691

#### NOUVEAUTES

ARCAND FRERES  
Tél. Main 230 111 rue St Laurent

A. LAMY, 830 rue St Denis. Tél. Est 2552

JETTE & LEMIEUX, 342 Boul. St Laurent

DUPUIS FRERES  
441-449 rue Ste Catherine Est

#### PHARMACIENS

SYLVIO MOISAN  
Tél. Est 4739 421 rue St Laurent

H. ARCHAMBAULT, 78 rue Notre-Dame Est

A. J. LAURENCE, coin St Denis et Ontario

L. A. BERNARD, 92 rue Ste Catherine Est.

JOHN T. LYONS Ltée, 8 rue Bleury

LABORATOIRES S. LACHANCE, Limitée  
87 rue St Christophe

#### PHOTOGRAPHES

SUCH & CO. Photographies à prix réduits.  
251 Ste Catherine Est. Ouvert le Dimanche

#### PIANOS, ORGUES, MUSIQUE

LEACH PIANO CO  
Up 998 560 rue Ste Catherine Ouest.

NORDHEIMER PIANO CO.  
589 rue Ste Catherine Ouest

#### PLOMBIERS

N. DULUDE  
No 766 Charlevoix, rés. 193 St Charles, Pte St C.  
Succursale Ouest: S. DUPLANTIS, Gérant

PIERRE LECLERC  
1392 Boulevard St Laurent. Tél. Est 1361

#### POELES ET FOURNAISES

A. GALARNEAU & CIE  
Tél. Marchands 2134. 322 rue Mont-Royal

LA FONDERIE CANADIENNE  
496 rue Ste Catherine Est

LUDGER GRAVEL, 22 Place Jacques-Cartier

#### POMPES FUNEBRES

L. THERIAULT  
Tél. M. 1399 3514 16½-18 St Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN  
Tél. M. 3255—Ring 2 647 Notre-Dame Ouest

#### POUR LA MENAGERE

MINE GRASSE OZO

POUDRE A LAVER RACSO

ESSENCES CULINAIRES DE JONAS

EMPOIS REMY

VIANDES PREPAREES DE CLARK

#### RESTAURATEUR

GIRARDOT, 46 rue Ste Catherine Est

#### TAPIS NETTOYES

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS  
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

VALISES ET HARNAIS

LAMONTAGNE LIMITEE, Bloc Balmoral

VINS ET LIQUEURS

D. MASSON & CIE, rue St Paul

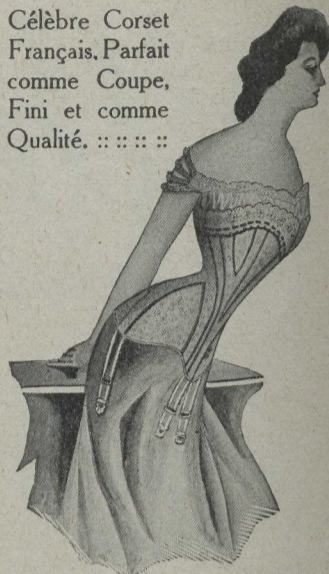
A. SABOURIN & CIE, 18 Pl. Jacques-Cartier

PREPARATIONS POUR LA TOILETTE ET  
REMEDES BREVETES, ETC.

Amers Indigènes — La Codiline — Vin Bi-  
quina — Corsine — Savon "Babys' Own" —  
Biphosphate de Chaux des FF. Maristes — To-  
nique du Père Koenig — Antikor Laurence —  
Rectal — Composé Végétal de Lydia Pinkham —  
Remède de Mme Gaspard Dion — Samaria —  
Remède du Père Mathieu — Poudres Orientales —  
Mousse de Mer — Baume Rhumal —  
Vibrateur santé Snyder — Trésor des mères et  
des nourrices.

## CORSET E.T. "LA DÉESSE"

Célèbre Corset  
Français. Parfait  
comme Coupe,  
Fini et comme  
Qualité. :: :: ::



#### Cinq Modèles:

802-4 Jarretières, Boucle de Ruban à.....	\$1.00
804 " " " " " " " " " " " " " " " "	1.25
812 " " " " " " " " " " " " " " " "	1.50
700 " " " " " " " " " " " " " " " "	2.25
750 " " " " " " " " " " " " " " " "	3.00

Demandez-le

## Essence Concentrée POUR

## Liqueur de Chartreuse

JAUNE ou VERTE (au goût)

AVEC un flacon D'ESSENCE CONCENTREE POUR LIQUEUR DE CHARTREUSE des Laboratoires S. Lachance, vous pouvez faire une pinte, d'une liqueur des plus exquis, en même temps que très hygiénique, et vous coûtant à peine le quart de ce que vous avez à payer pour les meilleures liqueurs. Avec chaque flacon se trouve la manière de s'en servir, qui est des plus facile. Demandez-là à votre pharmacien, ou sur réception du montant, nous vous la ferons parvenir franco par la malle.

Prix du flacon  
25 Cents

DÉPOSITAIRES:  
La Cie des Laboratoires  
**S. LACHANCE,**  
LIMITÉE  
87, Saint-Christophe, Montréal

## NE COUPEZ PAS VOS CORS

C'est un procédé dangereux  
Si vous voulez un  
remède sûr, inoffensif  
et efficace pour enle-  
ver promptement et  
sans douleur, CORS,  
DURILLONS et VER-  
RUES, employez  
**L'Antikor Laurence**  
En vente partout, 25c

**A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.**

Fourneau "Pilot"  
en acier de Walker  
Incomparable comme  
poêle de cuisine. Se  
fait avec ou sans Ré-  
servoir, Tablettes ou  
Réchaud.  
Venez les voir.  
Demandez catalogues

Seul Agent  
**LUDGER GRAVEL,**  
22 à 28 Place Jacques-Cartier,  
— MONTREAL —  
Téléphones Bell,  
Magasins, - Main 641  
Bureaux, - Main 512  
Après 6 h.m. Et 2314  
Tél. Marchands 649





AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèque à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

Tél. EST 4415 51, rue Sainte-Catherine-Ouest. Coin St-Urbain

Bureaux de la rédaction : les mercredis et jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements : \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philip-pines.

Au numéro : 5 cents. Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



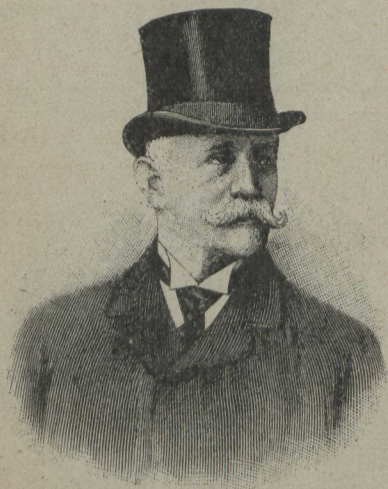
MEDECINE HAT, l'une des nouvelles villes d'avenir de l'ouest canadien.



WINNIPEG, métropole de l'ouest canadien. Vue de la rue principale.



## NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



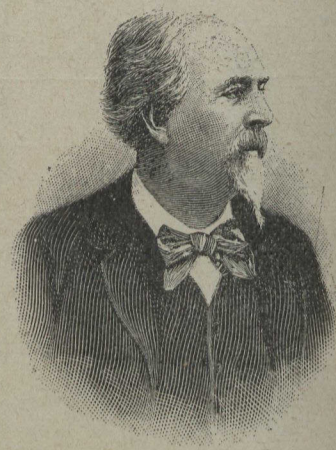
Le comte Zeppelin, inventeur d'un ballon dirigeable remarquable, qui, le mois dernier, évolua avec facilité au-dessus du lac de Constance.



Le fameux romancier Jules Verne, à qui l'on vient d'élever une statue dans son pays natal.



S. M. Léopold II, roi des Belges, que l'on dit être assez gravement malade.



Frédéric Mistral, illustre poète provençal, lauréat de l'un des prix Nobel, auteur de mémoires actuellement en publication.



EN ANGLETERRE — Congrès de l'église anglicane à Barrow. En tête de la procession qui quitte l'église St Georges, on voit l'archevêque anglican d'York. Ce congrès, par les résolutions qui y furent prises, a eu un grand retentissement dans le Royaume-Uni.



EN ANGLETERRE — Un original, le Dr J. Solomson, traversant une rue de Londres dans un costume tout à fait élémentaire. Végétarien, buveur d'eau, peu épris de belles coiffures; depuis 6 ans cet apôtre de la vie simple, fait sourire les badauds qui le voient passer.



PETIT AMERICAIN — Le garçonnet que représente notre gravure (il a 3 ans) né à St Louis, Missouri, E. U., a donné récemment une preuve de l'énergie des jeunes américains, en traversant seul l'Atlantique, pour aller rejoindre sa marraine en Ecosse. Le pauvre petit ayant perdu sa mère, son père, sans moyens, décida de l'envoyer en Ecosse, et l'enfant s'y rendit... comme un homme.



EN AFRIQUE NORD — Type de Bédouin, prêt à prendre les armes, si la guerre sainte éclatait au pays de l'Islam, comme on le redoute en ce moment. Déjà les choses se gâtent au Maroc, au point de nécessiter la présence d'une flotte anglo-française à Tanger.



Sommaire du No 1178 du 24 novembre 1906.

Hors texte: Le Canada pittoresque; nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — Sommes-nous liés? par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelles canadiennes inédites: La victime, par Edouard Joyeuse — La bourse, par Mlle Marie Le Franc — Le garde-chasse, par le comte de La Harlaye — Curiosités scientifiques et naturelles — Pour nos lectrices — Pour nos jeunes amis — Feuilletons: **Le Chien d'Or** — **Colomba** — Trois pages humoristiques — La cuisine de Madame — Recettes utiles — Les grands musiciens — Étude sociale inédite: Les taxes, par Alex. — A travers le Canada — La surdité que l'on guérit, par le Dr Caux — Conte de fées: "La chatte blanche" — Poésies, variétés, etc.

Musique:

Sérénade, de F. Schubert, pour piano.

Chant:

La chanson du passé, musique de M. Cabs.

## CHOSSES D'EUROPE

En Angleterre

La chambre des Lords s'occupe depuis trois semaines du bill de l'Instruction publique qui a subi une sérieuse transformation sous les coups des vénérables vieillards. Ils ont fait ce qu'ils s'étaient proposé dès le commencement. Ils ont évité d'introduire dans la législation des Communes et du gouvernement des amendements radicaux, mais leur opposition invétérée au contrôle des écoles par le peuple est si forte, qu'ils ne peuvent s'empêcher de l'afficher de toutes sortes de formes plus ou moins adoucies dans la rédaction, mais au fond, absolument contraires à l'esprit de la loi telle qu'elle a été adoptée à la Chambre des représentants.

"The Spectator" applaudissant à la modération des Lords, dit qu'en plus d'un cas, généralement sur l'avis du duc de Devonshire, les Lords n'ont pas voulu insister sur les amendements, quoique la majorité d'entre eux leur fût favorable.

Considérant les amendements au bill à un point de vue d'ensemble, on peut dire qu'ils présentent une base fort raisonnable aux grandes lignes d'une conférence amicale entre les deux Chambres.

A la suite de cette discussion, nous ne voyons aucune raison pour qu'on n'arrive pas à un compromis qui serait juste pour toutes les parties intéressées. Si tel compromis peut être effectué, le gouvernement, cependant, ne devra pas, il va sans dire, demander ainsi que ses partisans le font maintenant, "le bill, tout le bill, rien autre chose que le bill."

\* \* \*

Le comité de Sir Charles Dilkes, chargé d'étudier la loi de la taxe sur le revenu, fera rapport ces jours-ci et recommandera une graduation plus étendue et une différenciation plus clairement définie entre les revenus de la propriété foncière et les revenus provenant du travail. Le "Chronicle" annonce que le gouvernement s'est engagé à accepter ces deux recommandations et a promis de fortes réductions sur la taxe des petits revenus.

\* \* \*

La séparation volontaire des époux, consacrée souvent, par contrat en bonne et due forme, — tout comme s'il s'agissait d'un louage de bétail, — conduit quelquefois à leur rapprochement, après une certaine absence qui fait oublier et pardonner bien des choses; mais parfois aussi, elle conduit à la séparation finale et au divorce, sans doute parce qu'elle fait apprécier davantage la valeur de la liberté reconquise et du joug secoué! C'est ce qui serait en train de se produire dans le cas du duc de Marlborough et de mademoiselle Consuelo Vanderbilt. Celle-ci serait disposée, d'après les derniers racontars, à adopter des procédures en divorce, mais alors en Amérique, où on entoure du secret les enquêtes qui se tiennent dans ce genre de procès.

En attendant, le duc se débat dans la misère et on annonce que son château de Blenheim sera vendu pour loyer, pendant que la duchesse

se débat, de son côté, pour obtenir la garde de ses enfants et les amener en Amérique.

Le public, non préjugé, n'accorde de sympathie à aucun des deux époux. Ils ont fait, se dit-on, un mariage d'affaires, l'affaire a mal tourné; l'argent n'a pu changer une noblesse abâtardie et la noblesse de nom n'a pu mettre au foyer celle de la dignité et de l'amour vrai. On se sépare, c'était attendu. Et pourquoi s'est-on marié? C'est la réponse à ce pourquoi qui donne la raison du divorce prochain.

\* \* \*

Des troubles graves viennent de se produire dans le nord-ouest de la Colonie du Cap, parmi les Boërs. Conduits par un nommé Ferreira, ils ont surpris un campement de police près de Witkop, blessé deux soldats, saisi les armes et capturé un officier.

A Aliquasaar, Ferreira qui est un Boer du Transvaal, fit quelques recrues et marcha sur Zwart Modder, à vingt-cinq milles de la frontière, où il a forcé les fermiers de le rejoindre, en les assurant qu'un soulèvement général est imminent dans le Transvaal.

Le gouvernement de la Colonie a pris les moyens de répression les plus énergiques et on croit bien qu'il en sera de cette levée de boucliers comme de celles qui l'ont précédée. N'empêche qu'il règne beaucoup de malaise dans la Colonie et qu'on n'y jouit pas de cette sécurité parfaite qu'on attendait de la conquête des deux républiques libres de l'Afrique du Sud.

En France

On a pu remarquer que M. Poincaré, l'un des hommes les plus éminents de la politique française, ne fait pas partie du replâtrage Clémenceau. En veut-on connaître la raison? Elle est plus grave qu'on ne croit, si on se place au point de vue de l'administration financière de la France:

"Il y avait incompatibilité d'humeur financière croissante entre la Commission du budget et moi", aurait dit l'ancien ministre des finances, à un rédacteur de l'"ECHO de Paris":

—... Moi, j'ai voulu à tout prix faire un budget d'une sincérité absolue, rétablissant l'équilibre réel, avec des surtaxes nouvelles, que je ne croyais pas pouvoir fixer à un chiffre inférieur à 120 millions. La commission, au contraire, a écarté presque systématiquement tous les impôts que j'avais proposés, sauf un, — l'impôt sur les absinthes. — La commission ayant diminué fictivement certaines dépenses, comme les crédits du ministère du commerce pour les primes à la marine marchande, j'ai trouvé que c'était là une pure comédie, dans laquelle il m'a semblé préférable de ne plus accepter de rôle!

— Bref, je ne veux plus perdre mon temps avec la commission du budget. C'était l'incompatibilité d'humeur entre deux doctrines! Moi je voulais la vérité, eux ne la voulaient pas.

"C'est là une oeuvre à laquelle il m'est impossible de m'associer, et comme le budget, précisément, est une oeuvre en collaboration entre le gouvernement et la commission, il y a trop d'écart entre ses vues et les miennes pour que nous puissions nous rapprocher. Alors mieux vaut le divorce. Il s'impose."

En face de cette situation, M. Clémenceau a dû faire appel aux grands moyens et on l'a vu annoncer la main mise de l'Etat sur les alcools. Mais cette politique hardie, audacieuse plutôt, ne passera pas comme une lettre à la poste. Trop nombreux sont les bouilleurs et distillateurs, trop énormes sont leurs intérêts en jeu, faisant répercussion dans toutes les classes de la société française, pour que M. Clémenceau puisse compter, avant longtemps, au moins, sur une catégorie d'impôts qui frapperait la principale industrie de la France.

\* \* \*

Le terrible désastre qui fait perdre, après le "Farfadet", le "Lutin", en face de Bizerte, avec son équipage de 16 hommes, a ému le monde et soulevé l'opinion française. L'émotion se passera et bientôt on ne pensera plus aux pauvres martyrs du devoir qu'une vaillance, peut-être dépourvue de prudence, amène trop souvent à braver la mort sans que le demande le service de la patrie.

En cas de simple manoeuvre d'expérimentation, ne serait-il pas désirable que des bateaux sauveteurs suivent, comme à la piste et sur des indications connues, ou mieux un balisage bien apparent, les sous-marins immergés? On y songe sérieusement, mais on y verra après encore quelques autres désastres!

Les Des Houx, les Primot, les nouvelles culturelles municipales, les faux prêtres que les journaux sectaires font écrire dans leurs colonnes sous des noms forgés ou achetés, tout est mis en oeuvre pour fomenter le schisme en France. Et pourtant les ministériels simulent une joie débordante à l'idée de la confiscation des églises, presbytères, etc., etc. Ça n'est là qu'hypocrisie masquant une déroute lamentable. On se promettait si bien que le Pape reculerait, que le clergé se scinderait en plusieurs factions, que la masse des fidèles elle-même suivrait les suppôts du gouvernement qui viennent promettre la propriété de ses églises, sans que rien lui en coûte. Et tout ce bel échafaudage s'écroule devant le calme du grand Vieillard désarmé du Vatican; les évêques sont plus unis que jamais et les fidèles adhérent à la soutane de leurs curés.

Si les ministres du jour étaient du Bloc un et intransigeant, ils rugiraient de fureur et se porteraient aux dernières extrémités; mais Clémenceau et Briand montrent plus de savoir-faire. Ils vont TOLERER encore un an et après? Ils toléreront encore, ou l'affaire sera réglée. Ils apprennent vite, à l'école de la Rome vaticane, que le temps est un grand médecin et guérit de tout quand on le laisse bien faire.

L'école diplomatique du Saint-Siège vaut bien celle du quai d'Orsay: le monde en convient de plus en plus après cette lutte corps à corps qui se poursuit entre la 3<sup>ème</sup> et Sa Sainteté Pie X, successeur de Léon XIII qui, le premier, fit bien comprendre que la papauté est indifférente aux régimes politiques et ne peut avoir de soucis que pour le bien de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, dans laquelle sont comprises, au même titre que les autres populations catholiques, les populations catholiques de la France.

Quand les fins diplomates de France, prenant et lisant leur petit catéchisme, auront compris que l'Eglise catholique n'est pas faite pour la France, mais qu'elle comprend la France catholique comme bien d'autres pays, dans son universalité, ils cesseront de la traiter comme étant à leurs ordres et devant se soumettre aux décrets de leurs caprices. Ce jour-là ils auront fait acte de bon sens et leur fine diplomatie ne s'en portera pas plus mal.

\* \* \*

Le cardinal Richard a répondu aux évêques d'Irlande par la magnifique lettre qui suit: Très éminent et très révérend seigneur,

La lettre que Votre Eminence a eu la grande bonté de m'adresser au nom de tous les archevêques et évêques d'Irlande rappelle la chaleureuse amitié qui a toujours uni les catholiques d'Irlande à leurs frères de France. Cette amitié se trouve de nouveau affirmée par votre participation fraternelle à nos soucis et à nos épreuves.

Parmi tous les enfants de l'Eglise, les Irlandais ont donné les preuves les plus éclatantes d'une constance inébranlable. Malgré trois siècles de persécutions, les catholiques d'Irlande ont gardé la foi de saint Patrice. Ni les tribulations, ni la famine, ni le glaive n'ont pu vous séparer de Jésus-Christ et de son vicaire. Pussions-nous regagner, par un courage aussi persistant que le vôtre, la liberté dont vous bénéficiez. Votre O'Connell, qui en fut le défenseur le plus éloquent, voulait que son coeur fût conservé à Rome. C'est là le symbole de votre attachement immuable au Saint-Siège.

Nous demandons à Dieu les forces pour imiter votre admirable fidélité.

Je me suis fait un devoir de communiquer votre belle lettre à tous mes collègues de l'épiscopat français et je prie Votre Eminence d'être l'interprète de notre profonde reconnaissance auprès de vos vénérables frères messeigneurs les archevêques et évêques d'Irlande, et d'accepter l'hommage de ma profonde vénération.

Je suis de Votre Eminence l'humble et dévoué serviteur,

FRANÇOIS, cardinal Richard,  
Archevêque de Paris.

En Espagne

Quoiqu'il règne beaucoup de malaise à Madrid au sujet des relations entre le Vatican et le cabinet radical espagnol, on ne croit pas à une crise imminente et grave. La diplomatie serait en train de tout régler, tant ce qui a rapport au concordat que ce qui a trait à la législation sur les associations religieuses.

NEMO.



## SOMMES-NOUS LIÉS ?

Les délibérations et la signature de la convention internationale de Berlin, en dehors de la participation directe du Canada, établissent un précédent ou plutôt confirment un précédent que l'opinion canadienne ne doit pas accepter sans protestation.

L'*Evening Post* de New-York, l'un des journaux les plus exactement informés de la République, nous apportait, le 3 de ce mois, par son correspondant londonien, la nouvelle que la réunion à Berlin des délégués de diverses nations intéressées dans le règlement des communications radio-télégraphiques de vaisseau à vaisseau ou des stations côtières aux vaisseaux sur mer, avait signé une convention ou un traité dit du Radio-Télégraphe. Nous avons noté la nouvelle dans les Choses d'Europe, ayant soin de traduire textuellement ce que le correspondant disait du Canada. S'appuyant lui-même sur une dépêche de Berlin au *Times* de Londres, il consolait le Canada de ne pas être représenté à cette convention, par le fait, sans doute, que la Grande-Bretagne allait établir sa prépondérance sur le monde entier grâce aux effets de ce traité.

Nous n'avons pas eu encore les détails qui se rattachent à cette négociation, mais nous pouvons croire, sur la foi du grand journal anglais ou au moins de son correspondant, que l'on est toujours assez d'avis, là-bas, dans les bureaux de la chancellerie métropolitaine, qu'il est bien oiseux de se procurer la moindre expression des sentiments du Canada au cours des délibérations internationales qui peuvent, en certains cas, intéresser notre pays à un degré capital, savoir même davantage que la Grande-Bretagne elle-même.

Le traité d'Ashburton, ne remonte pas à l'époque antédiluvienne. L'affaire d'Alaska, servie toute chaude à nos représentants avant qu'ils aient eu le loisir de mettre la main à la pâte, et la convention de Berne que l'on prétend devoir nous lier en l'absence de toute législation canadienne sur les droits des auteurs étrangers au Canada, voilà assez de précédents qui démontrent le sans-gêne merveilleux, bien propre à une diplomatie fort avisée mais aussi fort exclusive, des représentants de la Grande-Bretagne à notre endroit.

Tout ce qui ne profite pas directement aux intérêts de la métropole, doit être soigneusement élagué, crainte que la moindre puissance en prenne ombrage ou en éprouve quelque chagrin. Et sous ce rapport le Canada a été, en chaque circonstance, mené plus cavalièrement au bout de la cravache, que des pays étrangers.

Nous serons en état d'analyser la teneur du nouveau traité quand nous en posséderons les détails et que nous aurons une connaissance parfaite de toutes les circonstances, qui en ont précédé, accompagné et suivi la signature.

Mais dès maintenant notre devoir est de protester le plus énergiquement possible contre un état d'esprit et des dispositions, chez les journaux anglais, qui paraissent tout naturels à notre endroit.

On ne se doute pas le moins du monde que nous avons depuis longtemps soulevé la question du droit à la représentation dans tous les débats, dans toutes les négociations, dans toutes les conversations internationales, où il est question d'intérêts purement canadiens. Mais le Bureau des Colonies est mieux informé que les gazettes anglaises, mieux même que le *Times* et on doit y savoir que l'on aura beaucoup de mal à appliquer des lois, des traités, des conventions qui se rapportent à notre pays, si le gouvernement, si le parlement du Canada n'intervient pas comme partie légalement constituée et mise en cause.

Croit-on par exemple que certains jugements rendus en vertu de la convention de Berne et que *La Presse* qualifie de jugements de complaisance, soient jamais exécutés si le parlement du Canada ne ratifie pas cette convention quant à ce qui nous regarde et d'une loi anglaise ne fait pas une loi canadienne ?

Croit-on que le nouveau traité de Berlin rendrait le trésor canadien responsable des dommages-intérêts qui seraient encourus sur nos eaux, par le mépris ou la négligence de nos vaisseaux, ou des vaisseaux anglais, ou de tous autres vaisseaux ? Croit-on qu'il devrait nous en coûter si nos stations radio-télégraphiques des côtes de la terre ferme ou de nos phares ignoraient, mécon-

naissaient ou méprisaient tout à fait, les prescriptions du nouveau traité pour ne se conformer qu'aux instructions du gouvernement canadien et de notre ministre de la Marine ?

S'il en était ainsi la nation canadienne n'en serait encore qu'à un état embryonnaire qui soulèverait le ridicule et la moquerie plutôt que le respect des autres peuples et l'enthousiasme de nos patriotes. Nous reculerions à grande vitesse au lieu de le disputer à nos voisins dans les batailles de la vie nationale.

Au fait, le droit de participer aux traités internationaux qui concernent nos intérêts est indéniable et c'est Sir John A. Macdonald qui le proclamait dès 1891. Aurait-il été oblitéré quelque part, par notre propre négligence ou par trop d'entreprise sur nous de la part de la métropole ? Pas que nous sachions, puisque la politique du jour est d'exiger que ces traités soient discutés et arrêtés par nous à l'exclusion de toute influence prépondérante ne dépendant pas du Canada.

Plus que cela, du droit de conclure nos traités nous sommes arrivés à la représentation diplomatique et commerciale ou consulaire qu'une école politique vigoureuse, très consciente de nos devoirs envers l'allégeance britannique mais aussi de nos droits envers la patrie canadienne, réclame non sans succès des autorités impériales et canadiennes.

Est-il permis à une agglomération de peuples aussi considérable qu'est celle des habitants du Canada de se réclamer du nom de nation, si elle n'est pas représentée par ses propres agents dans toutes les phases de son existence ? Et la représen-



S. M. MUTSUHITO, Empereur du Japon, qui vient de rappeler aux américains qu'il existe un droit des gens.

tation à des actes qui nous affectent gravement, la représentation auprès des gouvernements qui se doivent de nous connaître pour créer des relations internationales dont l'Angleterre a peu de soucis pour nous, la représentation du Canada dans les grandes villes du monde pour entretenir une clientèle d'affaires qui soit mutuellement avantageuse, n'est-ce pas là tout un organisme à désirer et à animer du souffle de la vie nationale, si, là, vraiment, nous sommes sérieux quand nous nous glorifions dans le nom de nation.

Et quelle cause d'amoindrissement trouverait donc dans cet accroissement de nos forces vitales la mère-patrie qui profite de notre puissance et non d'une faiblesse organique n'allant plus avec notre âge et nos prétentions à la virilité.

Nous avons depuis longtemps revêtu la robe virile ; qu'on veuille bien ne pas songer à nous remettre au maillot.

*E. Bantel*

## PROPOS DE MONTREALAIS

Il était écrit que la question du gaz serait la plus obscure de toutes celles que nos 40 Immortels sont appelés à éclaircir.

Ça n'est pas peu dire. Comme nous avons bien raison, nous les Jean du commun des mortels, de soutenir que les membres de notre municipalité ne valent que pour les effets de langue ou de poing,

mais là, par exemple, ils battent tous records connus.

Ça n'est pas un rapport sérieusement élaboré, par des hommes d'affaires et de conscience, épris du moindre souci de leur devoir et de leur dignité, qui prépare sur le contrat nos 7 échevins qui forment la commission d'éclairage, mais c'est trois, c'est quatre rapports qu'ils préparent successivement, à raison de 2 par 3 échevins, disparus les uns après les autres, pour donner place, en fin de compte, au chef-d'oeuvre qui devait être retouché le matin même de la séance du Conseil et être soumis à la délibération de l'immortel corps, mais veuf de la signature du président de la commission, M. Gadbois.

Et au conseil ce fut une telle bouillie pour les chats, que le contrat était ajourné à quinzaine, pro formâ, mais, de fait, jusques aux calendes grecques, au moins, dans les formes qu'il s'est présenté.

Le Trust était battu ; battu par le conseil en corps, qui reculait devant les colères de l'opinion publique.

Et il ne se trouva pas un homme parmi la commission gazeuse pour défendre cette progéniture laide, informe, privée de la signature de son président.

Que le contrat fût bon ou qu'il fût mauvais, la même chose aurait pu se produire, même dans le cas de la meilleure affaire du monde.

N'est-ce pas la preuve la plus claire que nos échevins, pris en bloc au conseil, ou pris séparément dans leurs comités ou commission, ne valent pas la corde à se pendre ; ils sont appelés à discuter et à décider de choses où il ne voit goutte, et ô suprême ironie ! c'est dans les questions d'éclairage qu'il fait plus sombre à l'étage supérieur de nos représentants.

Mais entendons nous, et sûrement, cette petite parenthèse que j'ouvre ne sera pas pour plaire davantage à nos Immortels ; si nos échevins de la commission eussent eu à délibérer en hommes d'affaires sur un contrat à souscrire ou à rejeter, librement, d'après données précises fournies par d'honnêtes gens du métier, sachant ce qu'il en coûte pour fabriquer du gaz et le canaliser à travers la ville jusque chez ses habitants de la rue ou de ses maisons ; s'ils avaient eu par devers eux l'exposé en tableaux clairs, précis et authentiques, de toute la question telle que solutionnée par les villes proprement administrées, ils auraient pu étayer un rapport inattaquable, tout à leur honneur et à l'avantage de leurs commettants.

Mais est-ce bien sur des données positives, sur des chiffres soigneusement contrôlés qu'ils ont discuté ?

Pas le moins du monde. Est-ce bien entre eux qu'ils ont délibéré comme des hommes indépendants et capables d'un verdict honnête et d'accord avec les faits ?

Qui le soutiendra en face de trois, quatre rapports différents ? Tu varies donc tu erres, pouvons nous leur lancer à la figure à la façon fulminante de l'auteur des Variations.

Ah ! Messieurs de Montréal, vous le savez bien, ou au moins, vous devez le savoir et dans tous les cas je vous le dis en vérité : la délibération, déjà quelque peu prolongée sur cette peu lumineuse affaire, ne se fait pas qu'à l'hôtel de ville et nous ne sommes pas gouvernés que par l'hôtel de ville. Pourquoi tous ces tiraillements, tous ces chambardages dans tant de décisions successives et différentes ? C'est que le pouvoir occulte des Trusts y met la main, ajoute parfois et plus souvent retranche, et qu'avant d'accommoder un contrat il faut accommoder les échevins au goût, non du conseil, non des contribuables, mais au goût des maîtres de la H. and L. P. Co. ! oui, maîtres, c'est le mot puisqu'ils le sont de la ville et de ses gouvernants.

C'est là toute la question, Messieurs de la ville de Montréal ; vos élus ne sont pas les vôtres mais ceux du Trust. Et pourtant c'est vous qui les payez, p't'être bien, pas assez.

Si au moins, ils voulaient nous dire combien il faut les payer pour qu'ils nous servent exclusivement de tout autre maître !

Dans le cas présent, heureusement, le président de la commission veillait et a mouillé la mèche qui n'a pas parti. A lui aussi, je voterais un monument, car il descend en ligne droite des vieux sénateurs romains qui n'ont pas désespéré du salut de la république. Les autres ? pouah !

JEAN LE HARDI.



# Echos d'Amérique

## Aux Etats-Unis

—Malgré que les gouvernements des Etats-Unis et du Japon semblent vouloir en arriver à un accord amical, quant à l'épineuse question de l'exclusion des enfants japonais des écoles nationales de Californie; malgré que, à cet effet, le cabinet de Washington ait dépêché un de ses membres à San-Francisco; ce sont encore les citoyens de la "ville reine de l'ouest américain," qui se soucient le moins de l'embarras diplomatique que cause à la république leur attitude à l'exclusivisme intransigeant.

C'est même d'une façon tout à fait secondaire que la presse de l'ouest de l'Union considère les récriminations du Japon; prétendant, assure-t-elle, que la main d'oeuvre orientale doit être écartée d'Amérique; quitte aux orientaux d'agir de même à l'endroit des ouvriers américains qui voudraient se rendre au pays du Soleil Levant. En somme, fait remarquer le "Chronicle", de San-Francisco: "Nous rendons aux Japonais, — dit-il, — les procédés qu'ils infligent à nos artisans qui vont chez eux. Aussi, que le Japon et notre gouvernement le veuillent ou non, nous prétendons ne pas fausser notre civilisation par la tolérance d'une populace étrangère



Le lieutenant de vaisseau Fepoux, commandant du sous-marin "Lutin", englouti au large de Bizerte.

qui ne nous dit rien qui vaille. Que, si l'on voulait nous faire violence à ce sujet, nous nous efforcerions de défendre nos droits."

Voilà qui est dit fort clairement. On verra comment l'hôte de la Maison Blanche se tirera de cette impasse.

—Vous n'ignorez peut-être pas que pour resserrer leurs liens d'amitié avec nos voisins, les Allemands viennent d'instituer une chaire d'histoire américaine à l'université de Berlin, chaire qui, portant le nom du président Roosevelt, a été confiée au professeur John W. Burgess, des Etats-Unis. Or, dans le discours d'inauguration de son cours, cet historien, apparemment mal inspiré, n'a trouvé rien de mieux que de saper la doctrine Monroe, qu'il taxa de caducité, affirmant, en outre, qu'elle est peu convenable aux Etats-Unis, depuis qu'ayant pris part aux questions de la politique mondiale, ils s'immiscent dans les affaires du Vieux monde. L'empereur Guillaume II ayant assisté à la conférence du professeur Burgess, on comprend que les Américains n'aient goûté qu'à demi des paroles qui ébranlent dans ses bases leur doctrine nationale la plus chère.

Si le professeur Burgess lit les journaux de sa patrie, et il doit les lire, nous sommes portés à croire qu'il en est à regretter celles de ses assertions qui ont provoqué un tollé général parmi les Yankees. Du coup, le président Roosevelt en a profité pour proclamer en personne, et plus que jamais, l'intangibilité de la doctrine Monroe, tandis que les journaux américains daubent sur le compte du professeur aux vues trop indépendantes. Quelques organes de l'opinion publique américaine, vont jusqu'à insi-

nuer que si M. Burgess fait de nouvelles gaffes de ce calibre, il se pourrait que la chaire de Berlin, fondée dans un but de paix et d'harmonie, amène une guerre entre les Etats-Unis et l'Allemagne.

Décidément les neveux de l'oncle Sam manquent de sens diplomatique. Trop exubérants, ils rappellent parfois ce même Kaiser qui, pendant un temps, entassa bourdes sur bourdes.

—Comprenant combien immorale est la facilité avec laquelle on obtient un divorce dans l'Union américaine; sachant combien on abuse de cette facilité, des légistes américains, réunis en Congrès à Philadelphie, le 15 du courant, ont rédigé un projet de loi qui sera soumis aux chambres, afin, précisément, de rendre moins aisée la dissolution des mariages. Au Congrès de Philadelphie, on en est arrivé à la conclusion que: plus de publicité et moins de huis-clos dans les débats judiciaires des causes de divorces, diminueraient considérablement ces derniers. On peut donc s'attendre à de piquantes révélations, lorsque, dans l'avenir, M. Untel, par exemple, ou Madame Unetelle, voudront divorcer pour la treizième fois, comme cela s'est déjà vu.

—C'est probablement pour éviter un divorce, farce possible, que le maire de Balladorid, Etat de Washington, E.-U., montrait ces jours derniers un positivisme scientifique auquel notre société n'est pas encore habituée. Etant fiancé à miss Rosena Grovey, M. le maire de Balladorid, qui, apparemment, se fie peu aux renseignements, ne voulut pas prononcer le traditionnel "oui", sans être certain des qualités physiques de sa future épouse. Connaissant ses qualités morales, Monsieur le maire désira connaître ses qualités physiques, et c'est pourquoi il demanda à miss Rosena de se faire photographier aux rayons Roentgen. De la sorte, il comptait s'assurer que la belle n'est pas prédisposée à la phtisie, ou à d'autres maladies à même de compromettre le bonheur du ménage projeté. Mais la jeune fille n'a pas trouvé le procédé de son goût; elle s'est refusée à toutes photographies scientifiques, et... elle réclame \$100,000 de dommages-intérêts du maire de Balladorid, pour rupture préméditée de promesse de mariage. Une autre fois, M. le maire réfléchira, avant de vouloir traiter une blonde et gracieuse miss à la façon d'un viscère mis à mal.

—Le désastre survenu naguère à Atlantic City, et qui causa la mort de soixante passagers d'un train électrique, émeut l'opinion publique en Pensylvanie. D'aucuns prétendent que le pont tournant était mal fermé, et que c'est à cause de cela que le train dérailla et noya tant de monde dans les flots de l'Atlantique. D'autres, disent que le train allait trop vite. Bref, on discute ferme dans les parages de l'accident, où une enquête sérieuse est faite par les autorités; mais, ailleurs, on ne pense déjà plus à ce malheur. Car, dit un de nos confrères de là-bas, le peuple américain est si occupé à brûler la vie, est si habitué aux hécatombes sur voies ferrées, (encore une ce matin, à Woodville, Indiana, 80 passagers brûlés dans un train), qu'il ne s'en soucie même plus. N'importe combien considérable est le nombre de victimes des machines modernes, on se livre à elles aveuglément, avec un fatalisme surprenant, tant on se joue de la mort sur ce continent. Serait-ce le résultat de la surpopulation de l'est américain? Serait-ce qu'on y est blasé de tout, même de mourir paisiblement dans son lit? Peut-être. L'homme est si étrange de sa nature que, sur son compte, il ne faut jurer de rien.

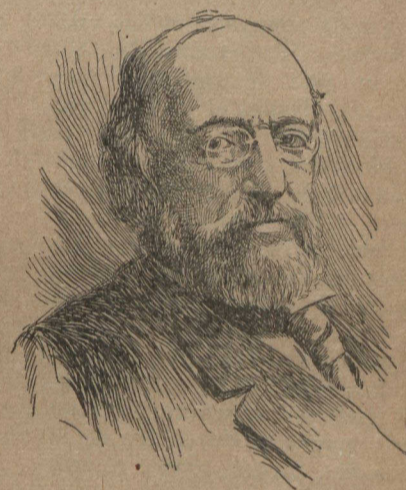
—Un nouveau et très intéressant procédé de faire du verre à base de quartz, en plus grande quantité qu'on en put encore jamais faire, est de ce temps-ci attribué au professeur Arthur L. Day, du laboratoire Carnegie, de Washington. Si nous en croyons un magazine de Chicago, ce serait à un simple accident que le professeur Day devrait sa fameuse découverte. Ce distingué physicien se livrait, paraît-il, à des expériences de fusion en employant un four électrique, lorsqu'il aurait trouvé le procédé recherché depuis longtemps pour faire du verre à base de quartz. Cette sorte de verre n'est que du quartz fondu et refroidi sans nouvelle cristallisation, ce qui jusqu'à tout dernièrement semblait impossible, même en petite quantité, et même avec le concours du four électrique, tant le quartz est réfractaire de sa nature. Cependant, le professeur Day est arrivé à fondre des cris-

taux purs de quartz dans une mince boîte de graphite mise à l'intérieur d'un four électrique, sous une pression de 500 livres par pouce carré, et en employant un courant alternatif qui produit une chaleur de plus de 2,000 degrés. Or, si l'on se rappelle que le verre ordinaire fond à 700 degrés, on se rendra compte de l'avantage d'un verre qui pourrait supporter impunément 2,000 degrés de chaleur. Quand on songe que l'or, l'argent, le platine fondent à des températures moins élevées, on conçoit de quelle utilité serait le nouveau verre; et pour la fabrication des lunettes astronomiques, (puisqu'on sait qu'il transmet librement les rayons ultra-violet, ce qui multiplierait considérablement le champ de travail de la photographie), et aussi, à cause de sa résistance au feu, la dilatation du verre de quartz étant insignifiante. C'est assurément une découverte de première importance qu'on doit au savant Américain. Et, bien que le verre de quartz demeure très coûteux, il n'en va pas moins qu'on en a maintenant des plaques de six pouces de long, par 2 pouces  $\frac{3}{4}$  de large et un pouce d'épaisseur, presque absolument exemptes de globules, ce qui est très remarquable.

## Au Brésil

—De tous les peuples, l'Italien est celui qui émigre le plus, probablement parce que l'Italie, quoique possédant un des plus beaux climats du monde, n'est pas précisément une puissance riche.

L'année dernière, 760,000 sujets du roi Victor Emmanuel III ont quitté leur patrie pour des rives plus fréquentées par la fortune. S'en trouvent-ils tous bien? C'est douteux. Nous



M. Oscar Straus, ministre du Commerce et du Travail aux Etats-Unis. C'est le premier Israélite qui obtient un portefeuille dans l'Union.

n'en voulons pour preuve que les affirmations d'un écrivain italien, M. Oreste Ristori, qui prétend que le nombre considérable de ses compatriotes présentement au Brésil, y sont traités en esclaves; par les "fazenderos." La chose n'est pas pour nous surprendre, étant donné l'esprit dominateur des anciens maîtres de nègres, et l'esprit autocratique qui couve toujours dans le coeur des maîtres de race latine.

A propos du Brésil, notons qu'on y est enfin las du papier monnaie. D'où la frappe de nouvelles pièces d'argent, ainsi qu'annoncé par le ministre brésilien des finances aux différents services du Trésor. Les nouvelles pièces qui seront très prochainement mises en circulation, seront respectivement de 500 reis, de 1 milreis et de 2 milreis, elles remplaceront les billets du Trésor de même valeur.

## Au Venezuela

—Le brave M. Castro dont on ne parlait plus, que l'on disait moribond, en fait encore une des siennes. Pour tout dire en deux mots, au commencement de novembre il a repris les rênes du gouvernement, en présidant un conseil de ses ministres. Bientôt le "Singe des Andes", à la capote grise, fera parler de lui, confiant qu'il est en la toute puissance de la fraîchement formulée doctrine Drago. Gare aux créanciers bénévoles du Venezuela, gare aux capitalistes assez fous pour compromettre leurs fonds au Venezuela, véritable toile d'araignée où se prennent les mouches trop confiantes de la spéculation exotique. A la dernière heure, le télégraphe informe positivement que le président Castro est mourant.



Nouvelle  
Canadienne Inédite

## LA VICTIME

Par  
Edouard Joyeuse

Rieuse avec des éclairs de joie plein les yeux, elle implora doucement :

“ Je voudrais boire, Pierre chéri.”

Lui se leva d'un bond; écarta de la main les ronces et les lianes enchevêtrées qui lui barraient momentanément le passage et s'enfonçant sous l'épaisseur du feuillage se dirigea vers un ruisseau qui glougloutait, scintillait sur le vert-tendre de la mousse, s'éclaboussait sur les galets...

Puis il revint. S'assit près d'elle abaissant au-dessus du verre qu'elle tendait gentiment, sa carafe remplie d'eau claire... Sur les parois de la coupe, quelques gouttelettes ruisselèrent comme des perles de cristal... Elle but.

“ Comme c'est bon, comme c'est frais, murmura-t-elle.

Pierre se pencha, sourit, la contempla quelques instants, voilà trois mois qu'ils s'aimaient... ; ce projet d'aller ensemble à la campagne, de se promener lentement, suspendus aux bras l'un de l'autre, de marcher un peu le long des prés, des haies en fleurs, de se reposer ensuite à l'ombre protectrice des érables, et de terminer par un dîner champêtre ces quelques heures d'un ineffable et chaste marivaudage, ils en avaient parlé longuement et pour ainsi dire fixé la date dès leur première entrevue, ils le dorlotaient, le caressaient, sans qu'une occasion propice leur permît de l'exécuter.

Un beau jour, l'un et l'autre avaient mis à profit un congé de quelques heures absolument inespéré; loin du bruit de la ville, du tracas journalier des affaires, des amis ennuyeux et des visiteurs importuns, ils se retrouvaient aujourd'hui un peu désappointés, tout d'abord, naïfs, fébriles et pleins d'une anxiété réciproque.

C'est à Montréal, chez des amis communs, dans une de ces interminables et somnolentes veillées qu'on improvise sur le champ, qu'ils s'étaient rencontrés au mois de janvier dernier, et sans oser se le dire ils s'étaient devinés tous les deux.

Elle, Agnès, mine rose, yeux rieurs, cheveux blonds lustrés de reflets d'or, travaillait comme couturière dans un des grands magasins du centre de la ville. Honnête, propre, active et très habile de ses doigts elle jouissait auprès de tous ceux qui la connaissaient d'une excellente réputation. Orpheline, à trois ans, pensionnaire à dix, ouvrière à dix-huit, elle était obligée de subvenir aux besoins d'une vieille grand'mère qui lui restait et de surveiller l'éducation de deux soeurs bien moins âgées qu'elle.

Et de l'orbe élargi de ses grands yeux noirs, son regard qu'obscurcissaient parfois les constantes préoccupations d'un avenir plein de doutes, tombait doux et voilé, avec un charme particulier plein d'une infinie et séduisante tristesse.

Pierre, de deux ans plus âgé qu'elle, brun, les yeux noirs, les épaules carrées et la taille élancée, possédait à un certain degré la plupart des qualités physiques qui font l'admiration des femmes bien plus souvent que leur bonheur...

Petit employé dans une banque, il avait acquis dans ce métier des habitudes réglées, pour ainsi dire automatiques, il ne se fut, pour rien au monde, abstenu de sa partie de “casino” le dimanche soir pas plus, d'ailleurs, qu'il n'aurait pu lui venir à l'idée de manquer une seule fois à la traditionnelle veillée du jeudi de son ami St Germain.

Et c'est avec des mots qu'il se plaisait d'envisager comme audacieux, et des gestes pleins d'une délicate attention, qu'il prenait, sur des feuilles vertes, — assiettes à dessert improvisées, — les fraises roses des bois pour les porter doucement jusque dans la main de sa mie.

Oh! cette dinette à deux, silencieuse, mais joyeuse parce que ce sont les regards qui parlent... dîner rustique... repas champêtre... De l'eau claire, du pain tendre et des viandes froides, des gâteaux et des fruits sauvages... Ils avaient cessé de manger et se contemplaient par instants. Ils auraient voulu rester toujours ainsi, l'un près de l'autre sous le clair obscur du feuillage. Que c'était doux... un déluge de lumière dorée inondait la verdoyante clairière; quelques gouttes de

rosée glissaient le long des troncs lisses, tournoyaient le long des brindilles pour retomber dans le calice blanc des fleurs ouvertes.

Comme un robin achevait la cadence de sa mélodie, Pierre, d'une voix attendrie, échappa :

— Alors, c'est pour le printemps prochain notre mariage?

— Au printemps prochain...

Au loin, l'angelus se mit à tinter.

Agnès écouta.

— Levons-nous, dit-elle. Ils se levèrent.

Alors, superbes, prenant le ciel à témoin, ils se promirent l'un à l'autre, positivement, comme ils ne l'avaient jamais fait encore.

Et leur idylle, jadis ébauchée dans la pénombre d'une salle se poursuivit dans un éclaboussement de soleil.

Ces conversations à mi-voix, ces promesses évoquées sous l'ombre mystérieuse de la futaie, Agnès se les remémorait encore; elle marchait lestement, son carton sous le bras, c'était l'automne, déjà l'automne, près de sept mois s'étaient écoulés depuis ce dîner champêtre pris au revers du Mont Royal. Elle se rappelait jusqu'au moindre détail, du décor sylvestre qui maintenant jonchait le sol. Poudreuse, la neige commençait à tomber.

De voir tourbillonner les dernières feuilles,



Agnès souriait... joyeuse, elle assistait à l'endeuilement de la nature, parce que chaque heure qui fuyait, chaque jour qui passait, la rapprochait davantage de la date impatientement attendue. Elle se rendait à son atelier comme à l'habitude, il n'était pas encore huit heures, de rares passants circulaient dans la rue, emmitoufflés dans leurs fourrures et ne laissant apercevoir de leur personne que l'ultime bout de leur nez, il faisait un froid très piquant, très vif, qui, si vous les aviez à découvert, vous engourdissait les oreilles, traversait l'épaisseur des vêtements et pénétrait jusqu'aux os; mais que lui importait à elle, plongée dans une intérieure méditation, elle avançait à petits pas, sans prendre garde aux roues des voitures qui la rasaient de près, aux piétons qui la bousculaient... Songeuse et comme ayant perdu la notion du présent. L'animation grandissait... un bruit de roues qui grinçent la réveilla tout à coup, ou suis-je? fit-elle... elle releva les yeux, voulut reculer, sauter, bondir hors de la voie, trop tard, elle se sentit les jambes, prises broyées dans un formidable étai... Un flot de sang lui remonta au coeur, elle s'évanouit...

A la bifurcation de la rue St Laurent et de la rue Craig, le tramway que le motorman n'avait pu maîtriser à temps, après avoir happé la malheureuse sous le filet protecteur, venait de lui broyer une jambe à la hauteur du genou.

Elle revint à elle, dans un éblouissement de lumière. L'opération n'avait duré que deux heures.

Midi. Elle s'étonna de se trouver encore au lit à pareille heure. Elle voulut se lever sur le champ, fit un mouvement... resta clouée sur son séant. Il y avait quelque chose d'horrible, d'inexplicable là-dessous, dont elle ne se rendait pas compte.

Elle appela: “ Grand'mère! grand'mère!”

La garde-malade apparut.

— Que voulez-vous, mon enfant? lui dit-elle.

Agnès la regarda, hébétée.

— Ce que je veux; ce que je... je veux voir Pierre!

Tout à coup, suprêmement énervée, elle voulut sortir du lit, s'appuyer sur sa jambe. Elle ne rencontra qu'un mognon.

Je rêve, pensa-t-elle... Non c'est impossible, tout à l'heure encore... Avec un ricanement sonore et des gestes las, elle chercha sa jambe pour s'appuyer à nouveau. Elle ne trouva que le vide. Alors seulement la lumière se fit. De toutes ses forces, d'amputée, sinistre, horrible à voir, la figure contractée, les traits ramassés, elle murmura désespérément :

“ Infirmes!”

Puis vaincue, brisée, elle retomba, masse de chair inanimée.

Huit jours passèrent. Les chairs saignantes se cicatrisèrent peu à peu.

Agnès qui s'était vue jolie, très appréciée, ne pouvait se faire à l'idée qu'elle ne serait plus qu'un pauvre corps mutilé. Bêtement, elle avait glissé sur le pavé. Elle était tombée sous les roues... et, maintenant, morte à jamais, morte à la joie, victime d'une civilisation fiévreuse qui lui enlevait plus que la vie puisqu'elle lui enlevait le bonheur.

Et sa souffrance physique était loin d'égaliser sa souffrance morale.

Elle n'ignorait pas ou croyait en point ignorer que si Pierre faisait encore prendre de ses nouvelles c'est qu'il ne pouvait faire autrement sans passer pour un véritable sans coeur; “quant aux quelques visites qu'il me rend de temps à autre... obole qu'on jette par pitié à la mendicante d'amour”, soupirait-elle.

Le coeur dévoré par une âpre jalousie, elle restait des jours entiers regardant vaguement par la fenêtre ouverte.

Plusieurs mois se passèrent ainsi. Maintenant, les arbres commencent à verdoyer et les rayons d'un soleil d'avril venaient glisser sur les vitres. Elle se souvint que le 23 mai était en même temps que l'anniversaire du petit banquet champêtre du Mont-Royal — la date que Pierre avait ja-

dis fixée pour leur mariage, au temps où elle était tout autre chose qu'un misérable reste pitoyablement conservé.

Un sourire amer accentua la triste réalité, elle voulut se montrer cynique.

“ Demain je quitterai l'hôpital, songait-elle. J'irai revoir, en m'aidant de ma pauvre béquille, l'endroit où Pierre, l'an dernier, berçait mes rêves, prenant le ciel à témoin de devenir mon mari. Elle ouvrit la fenêtre pour prendre un petit air de soleil: “ Oh! le soleil! le bon soleil!!!”

Se penchant pour mieux voir au dehors, elle eut une atroce vision :

Un homme passait en ce moment sur le trottoir opposé, tenant par le bras une gentille brunette qui marchait d'un pas dégagé.

Et devant cette femme qui marchait droit, elle, l'infirmes, la boiteuse, sentit tous ses instincts de jalousie se réveiller férociement. Elle se pencha de nouveau pour mieux voir. Cet homme! c'était Pierre!

Alors, avec un peu de cette grâce mignarde qu'elle mettait à tendre son verre lorsque c'était lui qui versait à boire, avec des précautions inexplicables, une coquetterie sauvage, Agnès referma lentement la fenêtre en se balançant sur le seul pied qui lui restait. Ses lèvres tremblèrent, ses bras battirent l'air désespérément. Sans un mot, sans un cri, elle tournoya, s'abattit sur le plancher.

Edouard JOYEUSE.



## LA BOURSE

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE  
PAR MARIE LE FRANC

Thérèse Fontailles, autrefois du magasin quimpérois : "A la pantoufle de Cendrillon", aujourd'hui en quête d'un emploi à Montréal, tressauta : quelqu'un, qu'elle n'avait pas entendu venir, frappait à sa porte... Sans lui donner le temps de répondre, on entra.

Dans la pénombre, Thérèse reconnut "la bonne dame" qui avait abandonné un instant ses fourneaux du sous-sol et, ayant traîné des savates trop larges au long d'un escalier de deux étages, arrivait tout essoufflée chez sa locataire.

—Eh bien, avez-vous trouvé de l'ouvrage aujourd'hui, mam'zelle Thérèse?

L'ombre bleue de la nuit prochaine sembla reculer derrière les vitres froides, et l'apaisement qu'elle avait fait flotter autour de la solitaire s'envola avec elle. Sa conscience de la réalité lui revint avec la voix criarde de la matrone, le chantonnement des graisses fondues qui montait de la cuisine, et cette bouffée écoeurante d'atmosphère de maison mal tenue qui venait d'entrer par la porte entr'ouverte.

Thérèse ne répondit pas, essuya d'un doigt furtif les larmes dont ses paupières s'étaient soudainement gonflées au rappel brutal de sa misère et alluma la lampe à pétrole.

L'autre la regardait faire, et ses petits yeux vifs, rusés et malveillants, qui brillaient entre les pointes des cheveux mal peignés, eurent tôt conclu à l'examen de la physionomie contractée de la jeune fille qu'elle n'était pas plus avancée que la veille, que ses démarches avaient été vaines.

Elle campa les poings sur le bourrelet de son tablier plein de légumes et relevé sur les hanches.

—Qu'est-ce que vous allez donc faire, alors, si vous ne trouvez pas de travail?

Thérèse, dont les doigts tremblants ouvraient et fermaient un livre, sur le guéridon devant lequel elle était assise, essaya de raffermir sa voix.

—Mais j'en trouverai, madame, je suis sûre d'en trouver. L'essentiel est de ne pas se décourager. D'autres ont eu un emploi le lendemain de leur arrivée au Canada. Vous-même...

—Ah! moi, ma p'tite, c'est une autre histoire. D'abord, j'étais mariée, et le père Raymond est un débrouillard, vous apprendrez ça. On n'est pas Parisien pour rien. On sait se tirer d'affaire. Avant de venir ici, nous étions concierges chez les Jésuites de la rue du Bac, à Paris. Vous connaissez : dans le VIIème, près St Thomas d'Aquin. Non? Bah! Enfin, n'importe. La boîte fermée — ah! la politique! — il a fallu chercher râtelier ailleurs, sauf vot' respect. Alors, comme la plupart de ces messieurs avaient plein la bouche depuis des mois d'un pays qu'ils nous montraient sur les cartes en l'appelant le Canada, l'idée d'y venir aussi a pris Raymond comme une toquade. Mais il est malin, il s'est tourné de tous les côtés : il a obtenu des certificats des Pères, des lettres de recommandation de son député, — un socialiste pourtant! — et en arrivant ici, il a débarrassé tout ça devant un gros bonnet de la colonie française. Il a vu que nous étions des braves gens, sachez-vous, et il nous a placés, mon mari comme cocher, moi comme cuisinière, à Ottawa, chez le défunt ministre des Affaires non Étrangères. Quel brave homme! et pas fier, le ministre; c'est pas pour nous vanter, ma p'tite, mais Raymond et lui étaient comme une paire d'amis. Hélas! le pauvre monsieur est mort, on est tous mortels, est-ce pas? Je ne pouvais pas me faire à sa dame, et nous avons pris une maison de pension à Montréal. Ah! bien oui, une maison de pension! autant vaut dire des tracas par-dessus la tête, des vainantes de servantes, des propres-à-rien de pensionnaires qui vous plantent là, les unes sans vous prévenir, les autres sans vous payer. Ils vous laissent leurs nippes! Et des frais! le charbon qui augmente, le loyer...

Mais elle interrompit ses lamentations pour reprendre de sa voix pointue :

—Mais qu'est-ce que vous allez donc faire si vous ne trouvez pas de travail?

Thérèse haussa doucement les épaules et ne répondit pas. La mère Raymond avança un peu ses mèches pendantes et ses yeux founards sous la lueur de la lampe.

—Dame! vous ne pouvez pas cependant rester à rien faire, ma pauvre fille! Votre père n'était pas marquis, je suppose... Et votre argent, plus lourd, hein?

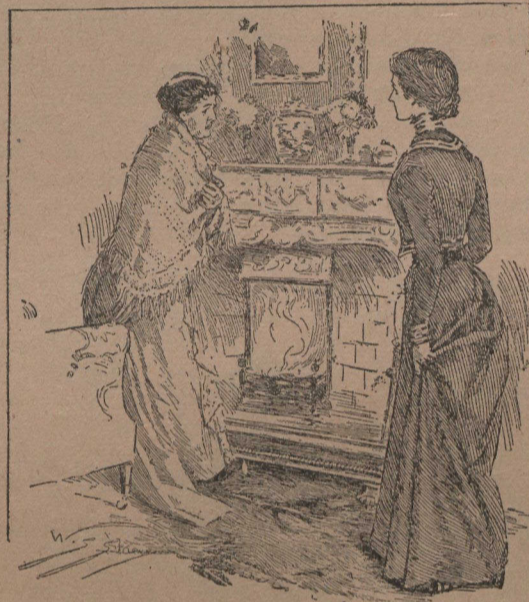
Et elle se mit à faire à voix haute le calcul de ce que Thérèse avait dépensé depuis le jour où elle était dans la maison, c'est-à-dire depuis un mois, le déduisant de la petite somme en louis d'or que la jeune fille l'avait priée d'échanger contre de la monnaie du pays, au moment de son arrivée. Elle calculait bien, la mère Raymond! Il ne devait pas rester à sa locataire de quoi payer la semaine courante, presque écoulée.

Elle insinua :

—Il y a la Maison de Refuge, mam'zelle Thérèse, pour les Français dans le besoin. Et pas de déshonneur à ça....

Comprenant enfin la raison du verbiage de la "maîtresse de pension", Thérèse, le cœur soulevé d'amertumes, y coupa court en se levant.

—Ne craignez rien, madame, vous serez payée.



Mais qu'est-ce que vous allez donc faire?....

—Sans doute, j'y compte bien. Mais je ne peux pas faire de crédit. Il faut que je règle mes fournisseurs le samedi, et on a beau se donner un mal inouï, Raymond et moi, on n'est pas riches, on n'a pas d'avances.

—Vous aurez votre argent demain.

Thérèse avait jeté ces mots presque à voix basse; des bruits de pas lourds, des échos de grosses voix venaient d'arriver jusqu'à elle. Les ouvriers rentraient du travail, chassés du chantier par la neige qui persistait à tomber, et elle avait la frayeur qu'ils surprissent l'humiliante discussion.

La femme Raymond s'en alla, rappelée à son devoir par une odeur de brûlé, rassurée aussi par la promesse d'être payée sans retard.

D'un geste fébrile, Thérèse mit son chapeau, prit son manteau et ses gants et fut dans la rue. Où allait-elle? Elle n'en savait rien. Il n'y avait personne à qui elle eût pu s'adresser. Elle n'avait pas de parents, pas d'amis, pas même de connaissances. Mais elle voulait fuir cette maison qu'on redoutait qu'elle quittât comme une voleuse, en laissant des dettes derrière elle; fuir la Raymond qui, elle le savait, venait compter ce qui lui restait dans sa bourse, fouiller les tiroirs et inspecter les bagages dès qu'elle avait le dos tourné, fui. l'atmosphère de nourriture grossière, de tapis douteux, de vêtements de manoeuvres qu'on y respirait, fuir ce vulgaire, ce méprisant, ce familier "Mam'zelle Thérèse", dont la mère Raymond se plaisait à la désigner avec moins de considération dans le ton qu'elle eut mis à appeler Mam'zelle Eugénie, mam'zelle Hortense ou Mam'zelle Joséphine, les servantes hebdomadaires qui se succédaient dans la cuisine du sous-sol.

Et puis, il fallait agir, il fallait en effet "trouver" quelque chose : c'était le samedi qu'elle payait sa pension et le samedi arrivait demain. Elle avait promis de ne pas être en retard. Comment faire? Le matin, elle avait acheté un timbre avec ses derniers cinq sous pour en-

voyer à ses parents une lettre remplie de fausse sécurité et de faux espoirs. Elle ne leur avait pas dit ses courses, à l'emploi magnifique, depuis un mois, à l'emploi qui, infailliblement, devait lui échoir au Canada avec sa modeste mais solide instruction primaire, la force et l'entrain de ses vingt ans, son expérience de vendeuse dans le plus célèbre magasin de chaussures de Quimper; elle ne leur avait pas dit que le frère aîné, Jacques Fontailles, le globe-trotter de la famille, qui, par ses promesses alléchantes, l'avait attirée à Montréal où il faisait de l'or, disait-il, comme représentant d'une maison française de vins, était parti aux États-Unis sans attendre l'arrivée de la petite soeur et ne laissant qu'une vague adresse à la chancellerie de France, dans le cas où elle irait s'informer de lui.

Elle y était allée en effet et on n'avait pu la renseigner davantage sur le compte de Jacques. Elle avait reçu de la part du consul un accueil assez froid, circonspect même. Le haut personnage, un peu penché au bord de son fauteuil, l'avait sans mot dire laissé conter l'ambition qui l'emmenait sur le sol canadien, la déception causée par l'absence de Jacques, ses angoisses, ses incertitudes d'avenir, puis il s'était redressé un peu et d'une voix douce, en termes choisis, lui avait fait un bref discours pour lui prouver la difficulté, presque l'impossibilité pour elle de gagner sa vie.

Elle n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'il disait vrai. Elle fut repoussée de partout parce qu'étant étrangère et surtout ne parlant pas les deux langues.

...Thérèse, à présent, remontait la rue Saint-Jacques, attirée par l'animation qui y régnait sous la floconnée de neige. C'était l'heure, apparemment, de la sortie des bureaux. Des groupes de jeunes femmes au pas vif, à la figure rose entre les cols relevés de leurs fourrures, aux mains enfouies dans les manchons, descendaient la rue pour aller prendre le tramway à la côte Saint-Lambert; des hommes se hâtaient aussi, avec une silhouette presque fantastique, dans l'enveloppement de leur huppelande animale.

La rue d'hiver, avec ses maisons tassées sous le givre, ses perspectives blanches, ses passants poudrés de neige et vêtus en personnages de légendes, défilant d'une allure rapide, présentait cet aspect de pittoresque saisissant, de vie à la fois intense et comme s'exerçant dans des domaines reculés, qui est le privilège des villes du Nord durant la mauvaise saison.

Mais la petite vendeuse quimpéroise de "la pantoufle de Cendrillon" goûtait très peu la nouveauté du tableau qui se déroulait sous ses yeux. Elle était attirée par la foule comme l'abeille vers la ruche. Peut-être y aurait-il place pour elle... Il lui fallait de l'argent pour demain!

Elle passa devant les bureaux du Consulat. Une idée lui vint : Si elle retournait expliquer sa situation, demander un conseil, une protection, un secours enfin! Il est vrai qu'on n'avait pas été très encourageant à sa première visite. Néanmoins, n'était-ce pas à cette porte plus qu'à toute autre qu'elle devait frapper en cas de péril? Elle trouverait là des compatriotes dévoués par devoir sinon par penchant naturel : ils lui viendraient en aide. Et puis, elle n'avait pas à choisir.

Résolument, elle s'engagea dans le couloir d'entrée et monta. Parvenue à une porte vitrée sur laquelle étaient écrits en lettres d'or ternies ces mots : "Consulat de France", elle frappa. Une voix indistincte répondit. Thérèse poussa la porte et se trouva en présence d'un personnage qui, monté sur un escabeau, rangeait des archives sur les étagères. En entendant demander le consul, il parut surpris, et sans mot dire éleva le bras dans la direction d'un cartel pendu au mur : il marquait la demie de cinq heures!

Elle aurait dû prévoir cela, et pourtant elle demeura sans force, anéantie par ce dernier coup, et si pâle sous la lueur de l'unique bec de gaz allumé dans la pièce, que l'homme descendit de son poste et vint vers elle. Il avança une chaise :

—Remettez-vous, mademoiselle, vous verrez M. le Consul demain.

—Demain!

Elle ne put balbutier que ce mot et se mit à pleurer. Puis ses larmes apaisées, elle commença à conter son histoire à demi-voix, la tête basse, et comme se parlant à elle-même, sa-



chant à peine si elle était écoutée par cette ombre humaine qui se tenait immobile de l'autre côté de la grande table, et qu'elle avait à peine regardée.

Quand elle eût fini, l'homme parla. Il avait la voix atone des humbles, des résignés et des souffrants.

—Il ne faut pas vous désoler. Vous reviendrez demain et on vous aidera à trouver du travail. Tous ceux qui ont du courage finissent par se tirer d'affaire. En attendant, ce qu'il vous faut, c'est de quoi régler votre note de pension, car la mère Raymond ne reculerait pas devant un scandale. Entre compatriotes, on doit s'entr'aider, vous allez me permettre de vous faire une petite avance.

Thérèse ne protesta pas et leva la tête. Elle regarda celui d'où lui venait le salut inespéré. Il ne portait point d'âge : son visage était pâle, ses cheveux rares, ses épaules voutées, sa physiologie revêtue d'un masque d'usure précoce, banale et pénible.

Qu'était-il au juste dans la maison? Commis subalterne ou homme de peine? On n'aurait su le dire. L'un et l'autre peut-être.

Pendant ce temps, il avait tiré des profondeurs de sa poche une bourse, et, avec le soin méticuleux de celui qui n'est pas habitué à avoir beaucoup d'argent à la fois, et qui le manie avec gaucherie, il déplaçait et comptait lentement les quelques dollars qu'il venait d'offrir généreusement. Le geste parut touchant à la petite vendeuse, autant que le pli soucieux qui barrait le front de l'homme : il calculait sans doute s'il lui en resterait assez pour ses propres besoins. Le regard de Thérèse tomba sur la bourse qu'il tenait entre les mains. Et elle s'écria avec un étonnement joyeux :

—Oh! une bourse de Plouhinec!

Puis, cherchant dans la poche de son manteau, elle en tira la sienne, qu'elle approcha de l'autre.

Elles étaient toutes les deux semblables, quoique l'une fût fanée, presque méconnaissable, et l'autre éclatante, achetée d'hier.

C'étaient des bourses de drap brodé de soies multicolores, aux arabesques compliquées, que les filles de Plouhinec confectionnent pendant l'hiver, après la saison de la pêche, et qu'elles viennent vendre les jours de marché à Quimper. Aujourd'hui que les légendaires vestes brodées des paysans bretons ne font plus valoir que les torses des Parisiens en vacances, le secret en a été reporté sur des objets de fantaisie, particulièrement sur ces bourses répandues dans la région.

Ils se regardaient tous deux émerveillés. Une douceur flotta dans leur âme.

Il n'y avait plus en face l'un de l'autre un homme vieilli et absorbé par ses propres déboires, une femme désespérée, mais deux "pays", deux cœurs fraternels.

La conversation s'engagea :

—Moi, c'est ma mère qui l'a faite.

—Moi, je l'ai achetée à la foire de Pâques, chez les soeurs Mériadec, qui tiennent le magasin "A l'hermine de Bretagne", sur la place Olivier de Clisson, à Quimper.

—Les soeurs Mériadec! Elles sont toujours là?

—Mais oui.

—Pas possible!

—Moi, je suis de Pont-Aven, où il y a autant de jolies filles dans les métairies que de moulins sur la rivière de l'Aven, ce qui n'est pas peu dire!

—Et moi de Concarneau, où...

Mais il ne l'avait pas laissé achever, et à ce mot de Concarneau, il était parti d'un fou rire et avait repris avec l'accent inimitable et chantant, l'accent comique des pêcheurs et des sardinières : De Concarneau!

Elle s'était un peu fâchée, ravie au fond de retrouver un écho du terroir au-delà de l'océan, quand elle ne s'y attendait plus dans la bouche triste d'un humble employé de bureau.

Ils causèrent comme on causait chez eux, sur le pas des portes, au bord des chaumières, en regardant au loin les barques de pêche se découper des voiles dans des pans du ciel bleu, et il arriva qu'une bourse de drap brodé produisit ce miracle de faire oublier à un employé ponctuel les piles d'archives à mettre en ordre avant d'aller manger son repas à vingt-cinq sous, et à une petite vendeuse cruellement pauvre le refrain menaçant d'une logeuse :

—Mais qu'est-ce que vous allez donc faire, si vous ne trouvez pas d'ouvrage, ma pauvre fille!

MARIE LE FRANC.

## LE GARDE-CHASSE

Nouvelle écrite pour l'Album Universel

C'était après une de ces journées de chasse, durant lesquelles on marche du matin jusqu'au soir, sous un ciel gris; les chiens ont beau fureter dans les buissons; battre la plaine, le gibier reste introuvable; pas un lièvre ne déboule sous nos pas, pas une perdrix ne daigne prendre son vol à portée de fusil.

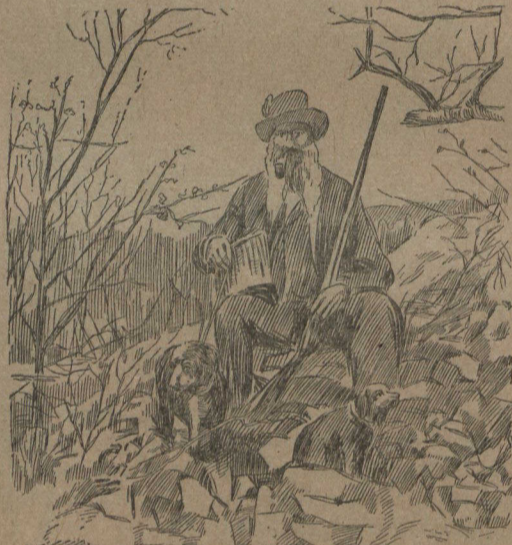
Nous étions rentrés harassés de fatigue et la gibecière vide; le dîner avait été silencieux et nous nous trouvions rangés autour de la haute cheminée de la salle à manger de l'oncle Charles, fumant mélancoliquement nos pipes. Les chiens l'oreille basse, honteux eux-mêmes de leur insuccès, dormaient en se séchant devant le feu, un de ces feux d'ajoncs et de landes comme on sait en faire en Bretagne. L'ennui étendait son voile sombre au-dessus de nos têtes, et la conversation languissait.

Enfin Jacques, le plus jeune de nous tous, qui avait le talent d'obtenir tout ce qu'il voulait de l'oncle Charles, ce qui, je vous assure, n'était pas toujours facile; éleva la voix et dit: "Voyons, mon oncle! allons-nous passer la soirée à nous regarder comme des chiens de faïence? Racontez-nous une de ces histoires dont vous avez le secret". Après s'être fait un peu prier l'oncle Charles commença :

Vous avez tous connu Jean, mon ancien garde, que nous nommions familièrement le père Jean? Eh bien, j'ai comme un vague remords d'avoir été la cause indirecte de sa mort au pauvre vieux.

—Vous, oncle Charles, s'écria Jacques...

—Tais-toi, blanc bec, riposta l'oncle et contente-toi d'ouvrir les oreilles sans pour cela ouvrir la bouche. Oui, mes enfants, quoique je fusse une cause bien indirecte, cela me pèse encore sur la conscience.



Le père Jean se renfermait dans un mutisme farouche.

J'avais connu le père Jean au 2ème cuirassiers, nous avions fait ensemble nos classes à cheval, combien de corvées, combien de gardes n'a-t-il pas prises à ma place! C'était la meilleure pâte d'homme que l'on puisse trouver, fils d'un cantonnier, il n'avait que sa paye de soldat, c'est-à-dire huit sous tous les cinq jours, pour faire le garçon les jours de permission. Aussi, en échange de tous ses services, un de mes camarades, nommé Duboisgobé et moi lui donnions-nous de temps à autre une pièce de dix francs qui le rendait plus content qu'un roi. Nous étions au régiment depuis six mois quand éclata la guerre de 1870. Les vieux troupiers partirent d'abord sous les ordres du maréchal Bazaine pour former l'armée de l'est et nous les jeunes fûmes versés dans la réserve. Je l'entends encore ce bon père Jean nous dire chaque matin: "On nous prend donc pour des enfants pour nous laisser là à marquer le pas tandis que les amis s'amuse à la frontière! Bon sang, je me fais vieux ici!" Il n'eut pas longtemps à se plaindre de son inaction. Un matin arriva l'ordre de mobilisation et nous partîmes rejoindre l'armée de MacMahon sous Chalons. Quelques jours après nous occupions le petit village de Frechvillers; depuis le matin ce n'était qu'un combat d'artillerie et d'infanterie, les nôtres pliaient sous le nombre, nous étions dans un cercle de fer, quand sur les trois heures de l'après-midi un aide de camp du maréchal vint porter un ordre au colonel, celui-ci salua et se tournant vers nous nous dit: Allons, mes enfants! du courage, nous allons marcher à la mort, mais nous allons sauver l'armée. Et tirant son sabre il commanda: pour l'attaque!... Chargez!... Ce fut la célèbre charge de Reichoffen.

Dans la mêlée, je vis distinctement Duboisgobé aux prises avec un artillerie prussien; ce dernier avait son sabre levé, c'en était fait de mon pauvre ami, j'étais trop loin pour venir à son secours quand j'entendis une voix bien connue, celle du père Jean, crier dans le brouhaha de la charge: "Tien! pare celui-là, fainéant, et en même temps il assénait sur la tête du prussien un formidable coup de sabre qui l'envoyait rouler dans la poussière. A la fin de la guerre, j'étais lieutenant, le père Jean lui était brigadier et avait gagné la médaille militaire. Criblé de blessures, une jambe coupée au-dessus du genou, il fut réformé avec une pension qui lui donnait juste de quoi acheter du pain sec. C'est alors que je lui proposai d'entrer à mon service comme garde-chasse, et que j'appris qu'il avait été marié et avait une fille, dont la naissance avait causé la mort de sa mère. Il vint donc s'installer dans le petit pavillon où vous l'avez tous connu avec sa fille Louise, une jolie brunette de 6 ans, qui promettait d'être une ravissante jeune fille.

Les années passèrent; un jour Duboisgobé que j'avais perdu de vue depuis la guerre, vint me voir avec son fils, beau garçon de 20 ans; Louise à cette époque en avait 17. Comment se fit la chose, je ne saurais le dire, toujours est-il qu'un matin, vers la fin de la saison de la chasse, je m'aperçus que le fils de mon ami faisait plus que de raison la cour à la fille de mon garde et que la pauvre petite, séduite par quelques présents donnés en cachette du père, s'était laissée prendre aux paroles mielleuses du jeune dandy. J'aurais dû alors aviser le père Jean, lui dire d'ouvrir l'oeil, mais je pensais que ce n'était pas la peine d'alarmer le vieux, que dans huit jours le jeune homme serait parti et que tout se terminerait là. Hélas! quatre jours après ma découverte, nous trouvions, un matin, la chambre du jeune homme vide, une lettre laissée sur la table nous apprit que les deux tourtereaux avaient pris leur vol vers Paris. Comment annoncer la chose au père Jean, cette nouvelle pouvait le tuer! Enfin il fallait bien qu'il le sût tôt ou tard. Pauvre vieux, quand il connut l'étendue de son malheur, son désespoir fut horrible, je crus qu'il allait devenir fou. A partir de ce jour il se renferma dans un mutisme farouche; jamais plus le nom de la coupable ne sortit de ses lèvres et lui qui jadis était indulgent pour les braconniers, il devint féroce. Chaque nuit de clair de lune, il sifflait son grand chien Finaud, décrochait son fusil et partait, faire la chasse aux braconniers pour ne rentrer qu'au matin. J'avais beau lui dire: "Prenez garde, père Jean, une belle nuit un de ces coureurs de bois vous jouera un mauvais tour", il ne voulait rien entendre; moi, sentant qu'il avait besoin de promener sa peine, je le laissai faire. Mais une nuit que j'étais resté à lire un peu plus tard que de coutume, j'entendis un coup de feu venant du côté du bois des aulnes; je n'y prêtai guère d'attention. Ce ne fut que le lendemain matin que je m'étonnai de ne pas voir le père Jean, selon son habitude, entrer dans la salle à manger, et me dire, tandis que j'absorbais mon premier déjeuner: "Si monsieur le comte chasse ce matin, il fera bien d'aller dans la région des landes, les perdrix rappelaient de ce côté-là hier au soir." Craignant qu'il ne fût malade, j'allai frapper à la porte du petit pavillon; pas de réponse; je poussai la porte qu'il ne fermait jamais, le lit n'était point défait, le fusil ne pendait pas au-dessus de la cheminée. Me rappelant le coup de feu entendu dans la nuit, je donnai aussitôt l'alarme et nous organîsâmes une battue à travers bois. Hélas! après une heure de recherche nous trouvions le pauvre père Jean la face contre terre, son fusil serré convulsivement dans ses mains; la balle d'un braconnier l'avait tué. Vous savez que je le fis enterrer dans le caveau de la famille et lui fis faire un bel enterrement. Tout cela, c'était pour étouffer en moi le cri de ma conscience qui me disait "Pauvre vieux, si tu l'avais prévenu, que de malheurs eussent été évités."

L'oncle Charles s'était tu. Alors Jacques demanda: "Et Louise, mon oncle, l'avez-vous revue?" — "Oui, mes enfants, je l'ai revue voilà plus de dix ans dans les plaines arides du Dahomey, elle portait la cornette blanche des filles de St Vincent de Paul, car elle était entrée dans les ordres quelques mois après son veuvage, survenu l'année d'après son escapade, le fils de mon ami étant mort ignoré à l'étranger, presque aussitôt après son mariage avec Louise. Quand je rencontrai celle-ci, deux zouaves la portaient à l'ambulance sur une civière. Elle venait de recevoir une balle en soignant nos blessés." Cte de la HARLAYE.



## Curiosités Scientifiques et Naturelles

### Une Cigale qui reste chrysalide pendant 17 ans

On sait que la plupart des insectes ont leur existence partagée en trois parties distinctes. Au sortir de l'oeuf, on voit des "chenilles", au bout de quelque temps, les chenilles deviennent "larves" ou "chrysalides", s'endorment alors plusieurs jours ou plusieurs mois, enfin sortent de leur enveloppe sous forme de papillon ou insecte parfait.

Toutes ces transformations se font généralement lentement en quelques jours.

Il existe cependant quelques insectes pour lesquels les périodes d'évolution ont des durées fort différentes à celles de la plupart de leurs congénères.

C'est ainsi qu'on a découvert récemment aux

Etats-Unis une cigale qui resta enfouie dans la terre sous forme de larve, pendant 17 ans, puis, subitement en moins de vingt minutes, les ailes, d'abord totalement absentes, apparaissent, grandissent et prennent leur plein développement; l'insecte parfait est créé et fait son apparition hors de terre.

Toutes les cigales de cette espèce semblent d'ailleurs, faire partie d'une même famille, car non seulement elles mettent 17 ans à évoluer; mais l'éclosion a lieu pour toutes à la même époque.

C'est ainsi qu'on a constaté des invasions des dites cigales, en 1868, 1885 et 1902.

Quand la cigale sort de terre, elle a l'aspect



L'insecte présente des aspects bien différents dans ses états successifs de développement

d'une chenille blanchâtre sans aucune aspérité.

En quelques instants, la tête devient noire, la peau du thorax se raffermie et prend une coloration foncée, jaunâtre; puis commence la poussée des ailes dont nous avons parlé plus haut et qui prennent leur complet développement en un temps très court, de 8 à 20 minutes.

On distingue sur notre gravure l'insecte dans ses divers états de développement.

D'abord, sous terre, sous forme de larve, puis la sortie de la terre sous forme d'animal blanchâtre, enfin l'apparition des ailes et le complet développement.

### Un faux albinos

Le Carnegie Museum de Pittsburg, Etats-Unis, possède depuis peu une pièce unique: la dépouille naturalisée d'un ours d'une espèce absolument nouvelle.

Il peut paraître étrange qu'à notre époque, quand peu de contrées ont échappé à l'activité de l'explorateur et du naturaliste, on découvre encore de nouvelles espèces de grands mammifères.

Rappelons-nous qu'il y a seulement trois ans, sir Harry Johnston, signala, lui, premier, l'existence

de l'okapi, ce mystérieux habitant des sèves congolaises. Le nouveau plantigrade qui nous occupe ici est originaire de la Colombie Britannique. On le signala dès 1896. Mais sa forme et sa couleur occasionnèrent une étrange méprise: on le considéra jusqu'à cette année comme un ours noir albinos.

Or, le docteur W. J. Holland, le savant directeur du Carnegie Museum, s'avisait d'étudier de plus près le spécimen qu'il avait à sa disposition.

Il put établir qu'on se trouvait en présence d'une espèce inconnue, qui serait comme un chaînon entre l'ours polaire et l'ours noir.

Une expédition est partie pour le Yukon dans l'espoir de capturer vivant un de ces ours.



Cet ours est d'une espèce inconnue

### L'indicateur-express

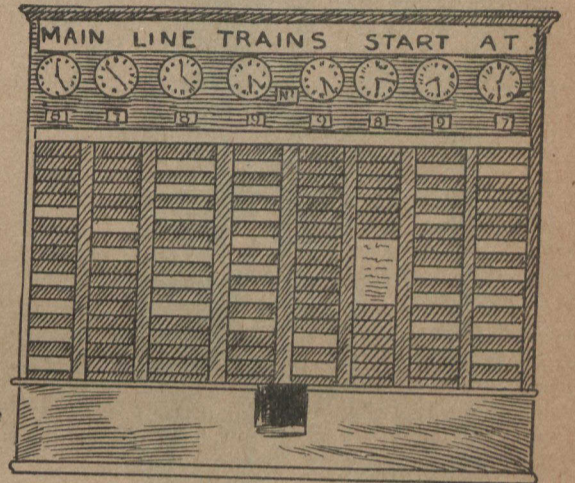
Il est intéressant de suivre les améliorations qu'apportent les différentes compagnies de chemins de fer pour la commodité des voyageurs.

Voici encore une innovation qui ne manque pas d'utilité; c'est un indicateur placé depuis quelque temps dans la gare de Liverpool-Street à Londres.

Les heures de départ de chaque train sont indiquées sur un cadran au-dessus duquel se trouve la nomenclature des principales stations avec indication s'il y a lieu.

Les voyageurs pressés ou hésitants peuvent ainsi se rendre compte, par un coup d'oeil rapide du temps dont ils peuvent disposer jusqu'au départ de leur train; ils voient aussi, par un numéro, le quai vers lequel ils doivent se diriger.

Un système analogue a été introduit à titre d'essai dans les gares de Sydney et de Melbourne.



Grace à l'ingénieuse disposition de cet indicateur, les voyageurs voient facilement l'heure du départ de leur train.

Lorsque, sur le tableau indicateur placé au milieu du hall, on a trouvé le nom de la localité où l'on veut aller il suffit d'appuyer sur un bouton électrique pour voir apparaître aussitôt, dans un cadre voisin, l'heure à laquelle doit partir le premier train pour cette destination.

Il est à souhaiter que nos gares aient aussi bientôt de semblables tableaux indicateurs pour renseigner vite et bien les voyageurs.



Le sous-marin français "Lutin" englouti au large de Bizerte.

Dans la matinée du 10 octobre, le "Lutin" était sorti pour faire des exercices de plongée dans le golfe de Bizerte, où régnait une forte houle. Après plusieurs exercices, le sous-marin ne reparut plus. On l'a retrouvé deux jours après par une centaine de pieds de fond. L'accident est attribué à une fausse manoeuvre. Le commandant, lieutenant de vaisseau Fépoux; son second, enseigne de vaisseau Milot, et douze hommes d'équipage qui montaient le "Lutin" ont péri à leur poste dans ce sinistre, qui rappelle exactement et de trop près, celui du "Farfadet", survenu l'année dernière dans les mêmes eaux.

## JEUNESSE

O jeunesse, c'est toi qu'il faut que l'on vénère,  
Même dans tes excès dont on est revenu.  
On admire, resté debout, l'arbre chenu  
Qu'a dépouillé le temps et cavé le tonnerre :

Mais celui qui bourgeonne et qu'avril régénère.  
Qui monte, qui grandit d'un effort continu,  
Celui-là, c'est l'espoir, l'avenir, l'inconnu,  
Dont la sève est tarie au coeur du centenaire.

Donc, à déraisonner, la jeunesse a raison.  
Et tant pis si, parfois, sa folle frondaïson  
Au front des vermoulus grimpe et les tarabuste !

Vieux troncs, dont plus ne doit reverdir le sommet  
De vos branchages morts n'écrasez point l'arbuste,  
Respectez dans sa fleur les fruits qu'elle promet.

JEAN RICHEPIN.



La princesse Louise d'Orléans, récemment fiancée au prince Charles de Bourbon. Fille de la comtesse de Paris, soeur du duc d'Orléans, de la reine Amélie de Portugal, de la duchesse Hélène de Savoie d'Aoste, de la duchesse de Guise et du duc de Montpensier.

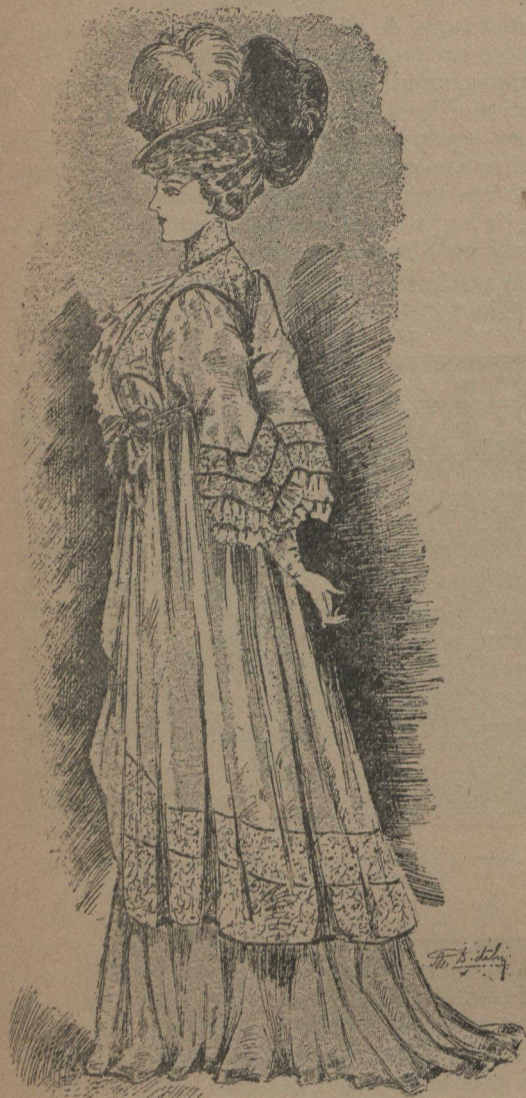


Le prince Charles de Bourbon, infant d'Espagne, fiancé à la princesse Louise d'Orléans, né le 10 novembre 1870, veuf de la princesse des Asturies, soeur du roi d'Espagne. A eu deux enfants de son premier mariage: le prince Alphonse, héritier de la couronne d'Espagne jusqu'à la naissance du premier fils du roi, et la princesse Isabelle.





# POUR NOS LECTRICES



Manteau en soie

L'usage d'aller dîner au restaurant avant d'aller passer la soirée au théâtre, nous a valu une série de très jolis manteaux du soir, légers et froufrouants. Celui que représente notre modèle est mauve avec incrustations de venise; les deux bandes séparées, dans le bas du manteau, par un galon de soie brodé d'or, et tons variés. Mêmes bandes en venise, mais plus étroites et séparées par un galon semblable aux manches; à l'encolure, large incrustation de Venise, tournant sur la poitrine à la façon de revers; un galon soie ancienne brodé d'or part de dessous les bras pour retenir un noeud en mousseline de soie avec doubles pans.

Le chapeau, en tissu d'or, est garni de plumes blanches et noires défrisées.

## COURRIER DE LA MODE

Avec les premiers jours un peu froids, on songe à la question "fourrures", dit la Ctesse A. de Surgère, de Paris.

On en portera énormément cet hiver; toutes les braves bêtes de la création seront représentées. La taupe, le poulain russe, la chèvre grise, le renard commun, le poil de chameau (qui fait des vestons indéchirables), abriteront nos chauffeurs. La marmotte leur fournira des cols chauds et confortables. Le loup, la peau de bique, pelages moins élégants, sont appréciés pourtant par ceux, médecins, vétérinaires, agents du fisc qui, par tous les temps et toutes les températures, parcourent les routes et les chemins.

Les richissimes élégantes continueront d'abriter les mièvres frissons sous les somptueuses zibelines; les femmes moins fortunées, ou plus raisonnables, pourront faire leur choix entre la martre, le vison, le chinchilla, le skungs, toutes les variétés de renards — blanc, bleu, noir, argenté, pointillé, Litkt — l'astrakan, toujours apprécié par les classiques jaquettes, le karacul et "la loutre", qui trop longtemps délaissée, jouit cette année d'une faveur tout à fait exceptionnelle et sera la fourrure "à la mode." La mongolie est toujours très goûtée en noir pour le grand deuil, en blanc pour la jeunesse.

Les enfants porteront comme toujours du karacul blanc, de l'hermine démouchetée, de

l'astrakan blanc mort-né — pratique et solide, mais peu habillé — et en cols et manchons, de la mongolie blanche. La grèbe — mi-fourrure, mi-plume — fait toujours des cols et des manchons ravissants.

Quant à l'hermine pour les grandes personnes, on l'emploiera surtout en cols, en revers, en parements, en parementures (une bande garnissant l'intérieur des jaquettes à l'ouverture). Le chinchilla est également très apprécié pour les mêmes usages; il est en outre et par excellence la fourrure des jeunes filles. On verra beaucoup de cols-châles, descendant jusqu'à la taille, en hermine, en chinchilla, en martre et en vison, sur des jaquettes d'astrakan.

## LES ACCESSOIRES DE LA TOILETTE

### Cols, pèlerines et rabats

Sans se lasser jamais, on peut parler des franfreluches, ces charmants accessoires que toutes les femmes aiment à avoir à leur disposition pour terminer la toilette. L'encolure se finit-elle de manière un peu trop sèche? on la recouvre d'une garniture de petite dimension. Est-ce le haut du corsage tout entier qui semble trop nu? on y ajoute un de ces jolis cols-pèlerines qui garnissent toute la partie supérieure du buste et donnent le degré d'élégance voulu à la plus simple toilette.

Il existe une variété infinie de cols, rabats et pèlerines et, tous les jours, on crée de nouveaux modèles, ce qui satisfait notre besoin constant de changement.

Certes, une franfreluche peut se porter assez longtemps, mais on aime à voir à ces objets une note nouvelle et il est souvent facile d'en modifier l'aspect en s'inspirant des genres nouveaux.

Nous donnons aujourd'hui un groupe de cols et parures de diverses variétés où chacune de nos aimables lectrices pourra trouver ce qui devra lui être seyant.

Si pour quelques-unes de vous, Mesdames et Mesdemoiselles, ce sont seulement des indications pour faire emplette de ces jolies choses qui nous tentent si bien lorsque nos yeux s'arrêtent sur les étalages, nombreuses aussi seront celles qui seront bien aises de voir dans nos modèles l'explication détaillée de ces objets et aussi la manière de les exécuter elles-mêmes à bon compte.

Il est sans doute superflu de dire que la dentelle Renaissance ne coûte pour ainsi dire rien:



Robe de ville

Le drap est toujours encore de mode. Comment en serait-il autrement? Nulle étoffe ne tombe en lignes plus molles, en plis plus souples; puis, quand le velours devient trop élégant, le drap l'est juste assez pour paraître et faire bonne figure un peu partout et à toutes les heures de la journée.

La jolie robe dont nous donnons le dessin est en drap gros bleu, de cette teinte intermédiaire et forte à la fois qui n'est ni claire ni foncée, mais riche et épaisse. La jupe, toute simple, porte comme garniture une large bande de renard que cerclent, en dessus et en dessous, des dessins en soutache noire; en bordure de la jupe, un autre petit cercle de soutache disposée.

La veste, à fausse taille, est on ne peut plus gracieuse avec sa garniture de boutons de velours, un gilet simulé en peau de Suède agrémenté de soutache que coupe une étroite bande de velours bleu de même couleur que les boutons. Les manches, mi-longues, sont soutachées à l'épaule et bordées d'une bande en Suède.

Le chapeau de cette forme, moins gracieuse que nouvelle, est en velours gris fumé, à calotte basse et large, avec une rose rose sur le côté, et un voile gris tombant derrière. Gants longs en peau de Suède.

quelques verges de lacets d'un prix très minime et un écheveau de fil de lin suffisent pour faire de toutes pièces, sur un dessin donné, de très belles dentelles. C'est qu'il faut du temps et de la patience! Avec des lacets spéciaux on fait de façon analogue de la dentelle de Bruges qui, sans être le point véritable, en approche assez pour nous satisfaire.

Et tous les dessins que nous voyons ici peuvent être interprétés différemment: en Renaissance, en bruges, en application sur toile, voire même en filet brodé, en broderie anglaise sur fond de toile ancienne, de batiste ou de nanouk; certains d'entre eux seraient jolis aussi en broderie Richelieu ou en broderie Colbert sur un fond de toile.

Mais nous voulons examiner les modèles tels que nous les avons vu exécuter.

En premier, c'est un col-fichu fait en dentelle Renaissance avec de fins lacets ivoire, réunis par de jolis jours à l'aiguille qui, pour si déco-





Col pour fillette

Ce col est fait en application de lacets médaillons sur tulle de Bruxelles et louisine blanche. Ce col est fait en plusieurs parties que l'on réunit quand le travail de broderie est terminé. On commence par reporter le dessin sur de la toile d'architecte; on bâtit pour le col droit et l'empiècement un morceau de tulle de Bruxelles coupé en forme sur la toile d'architecte, on coud les divers lacets aux endroits voulus, on brode les tiges et l'on découpe l'ouvrage de la toile d'architecte.

Pour le volant, on bâtit l'étoffe sur de la mollesquine et l'on fixe les lacets sur un dessin tracé en semis. Sur les contours de la dent du bord on fixe une petite dentelle de Bruxelles.

ratifs qu'ils soient, ne sont cependant pas d'une exécution compliquée. Le fichu, faisant bretelle par devant, est fait sur un patron en forme qui dessine une pointe au milieu du dos, les pans se croisent devant un peu au-dessus de la taille. Le petit col droit est fait de même que le col-fichu, les mêmes motifs s'y retrouvent en plus petites dimensions.

Ici (No 2), c'est un charmant col-rabat en broderie Richelieu: tous les contours du dessin sont festonnés avec des brides également festonnées, quelques points à l'aiguille sont faits dans certains motifs. Notre joli modèle se compose d'un col droit qui se prolonge par deux pans séparés formant un rabat original. Il faut remarquer la forme spéciale de ces pans qui, partant tous deux du milieu, s'écartent l'un de l'autre en faisant une courbe.

Ce rabat se fait en toutes sortes de dentelle; en dentelle Duchesse, en venise, en guipure d'Irlande, en bruges vrais ou de belles imitations. Ce sera toujours une charmante fanfreluche que l'on aime à placer sur l'encolure d'une chemisette. Le col se voit dans l'ouverture de la jaquette ou du vêtement, ce qui est toujours d'un charmant effet.

Maintenant nous voyons un col plus important (No 3), c'est une grande pèlerine de forme bien neuve, avec sa pointe descendant au milieu du devant, tandis qu'une pointe plus petite vient sur le haut de la manche en façon d'épaulette; un godet bien marqué de chaque côté du bras donne quelque peu l'impression d'une manche-pèlerine. Ce col peut être compris de multiples façons, c'est un fond de tulle de Bruxelles sur lequel sont incrustées des applications de dentelles: il serait aussi fort beau entièrement de dentelle Renaissance ou en irlande; plus simple et cependant bien joli nous l'aurions en pongée, en toile de soie ou en souple taffetas, avec des incrustations de guipure.

Le croquis No 4 nous montre une garniture d'une exécution très simple: sur un empiècement à plis en mousseline ou en nansouk, ou sur l'empiècement même du corsage on pose un large entre-deux de guipure ou de dentelle; les pans se croisent au milieu du-devant et dans les angles, la dentelle est réunie pour donner la forme voulue. Le petit col droit est également en dentelle.

Ce col-plastron (No 5) accompagnera volontiers un corsage décolleté, le petit col rabattu monte un peu par derrière, tandis que par devant il laisse le cou dégagé, et la garniture se complète par un plastron large à hauteur de la poitrine pour se terminer en pointe vers la taille. Ce col se fait en bruges, avec incrustations de tulle de Bruxelles, ou en Renaissance avec jours à l'aiguille formant un fond de tulle.

Le grand col-empiècement (No 6) est fort élégant, il recouvre en partie le corsage; descendant en une pointe accentuée au milieu du



Porte-brosse

La monture est en carton découpé que l'on recouvre de satin et d'une doublure en satinete. On fixe les étoffes tendues par un point de couture que l'on cache avec une ganse ou une cordelière assortie. La pochette est en satin ou en drap ornée d'une broderie légère au passé dont nous donnons la moitié du travail en grandeur naturelle.

Le fond du porte-brosse est orné d'un semé de petites fleurettes comme celui qui se trouve en haut du porte-brosse.

devant, il est droit sur les épaules et se ferme au milieu du dos. C'est en Renaissance, en irlande ou en venise qu'il nous semblerait le mieux réussi.

Le col rabattu, que nous voyons ensuite No 7 est de forme toute gracieuse: c'est le col Claudine qui se met aussi bien avec une blouse décolletée qu'avec une chemisette à col droit. Le col peut être fait seul, mais notre modèle le montre accompagné d'une cravate en mousseline terminée par un pan de dentelle.

De "La Mode Nationale".

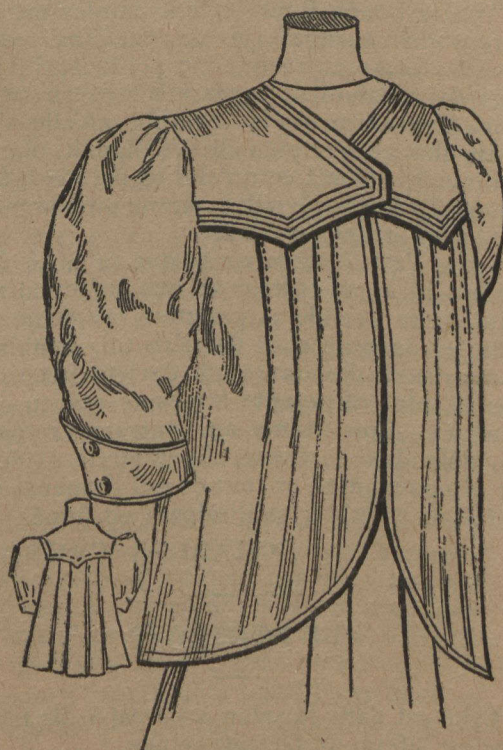
DAISY.

NOTRE SERVICE DES PATRONS-PRIMES



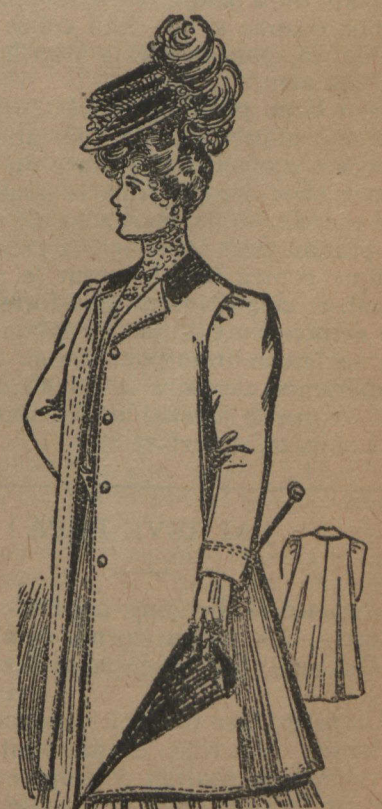
Patron No 2164

Boléro de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 1 verge en 48 pouces.



Patron No 2193

Vêtement de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 3½ verges en 40 pouces.



Patron No 2214

Manteau demi long de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 4 verges en 42 pouces.

Pour recevoir ces patrons, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents pour chacun d'eux, la mesure du tour de buste, et l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir les patrons. Nos lectrices voudront bien remarquer que les prix modiques de nos patrons, en font des primes fort avantageuses.



## POUR NOS JEUNES AMIS



### RECREATION

#### Le journal plus fort qu'un homme

Posez en porte-à-faux, sur le bord d'une table, une planchette en bois mince de 1 pied et demi à 3 pieds de longueur environ, ou, à défaut de cette planchette, une grande règle plate, comme celles qui servent pour le dessin linéaire.

En soufflant simplement sur le bout de la planchette, vous la ferez basculer et tomber par terre, ce que vous faites constater au public. Choisissez maintenant l'homme le plus fort de la société, et pariez avec lui qu'il ne pourra faire tomber la planchette, replacée dans la même position, c'est-à-dire débordant la table de la



moitié de sa longueur, et cela en donnant sur le bout qui dépasse un vigoureux coup de poing!

La seule condition du pari, c'est que vous étendrez un journal de grand format sur la table, ce journal recouvrant l'autre bout de la planchette. Les amateurs se présentent à l'envi pour soutenir la gageure, chacun d'eux donne sur le bout de la planchette un robuste coup de poing, mais ils ne réussissent qu'à se faire mal à la main ou à fendre la planchette, qui résiste au choc comme si elle était collée ou vissée à la table. Impossible, même à un hercule, de la faire basculer.

Il y a là un phénomène très curieux dû à la brusque compression de l'air atmosphérique, s'exerçant sur toute la surface du journal. En effet, le choc soulève bien le bout de planche placé sous la feuille, mais aussitôt, par suite du vide produit sous le papier, la pression de l'air applique contre la table tout le pourtour du journal, et cela d'autant plus fortement que le coup de poing a été mieux appliqué.

La seule condition pour réussir cette curieuse expérience, c'est que la planchette soit assez mince et que le journal ait été appliqué bien à plat sur toute la surface.

#### J'AI REVE PAPA !

Clownelet — Bonjour, papa!

Jacob — As-tu bien dormi, mon fils?

—Oui, mais j'ai rêvé, papa, des choses drôles.

—Un petit chien tournait dans une roue, chez un cloutier. La roue, en tournant, mettait en mouvement un soufflet de forge et le feu brûlait et ronflait sur l'âtre. Le cloutier y plongeait des baguettes de fer qu'il retirait ensuite toutes rouges pour forger ses clous.

—De temps en temps, quand le chien se fatiguait et que la roue tournait plus lentement, il présentait au chien une tige de fer rouge et l'effrayait horriblement. Alors la pauvre bête s'élançait dans la roue et la faisait tourner vite, vite, vite.

—Tout d'un coup, harassé, le chien s'affaisse et refuse de marcher. L'homme le fait sortir de la roue et décroche sa cravache. Il tape sur le

### VERS À DIRE

#### LE PAPILLON ET LE LIS

—Admirez l'azur de mes ailes,

Disait au lis majestueux

Un papillon présomptueux :

Vit-on jamais couleurs plus vives et plus belles?"

Le lis lui répondit: "Insecte vil et fier,

D'où te vient cet orgueil étrange?

As-tu donc oublié qu'hier,

Obscur, tu rampais dans la fange?"

LE BAILLY.

chien qui se laisse frapper sans crier: mais à chaque coup, la bête frappée grandit. D'abord elle devint comme un chien de berger, puis comme un loup, puis comme un tigre, puis comme un lion. A la fin, c'est un monstre qui vomit des flammes.

—Le cloutier est dévoré, la forge brûle... et je me réveille. On appelle cela un cauchemar, n'est-ce pas?

—Oui, c'est un affreux cauchemar. Mais il y a du sens dans ce rêve. Tu le comprendras un jour. Il ne faut jamais maltraiter ni opprimer personne.

—L'injustice transforme les hommes en bêtes féroces, qui grandissent, grandissent et finissent par tout détruire.

\* \* \*

—Et le second rêve?

—Dans le second rêve, j'avais peur. Peur de quelque chose qui courait derrière moi. Sans savoir ce qui me poursuivait, je fuyais à perdre haleine. Mais cette chose, derrière moi, s'approchait de plus en plus, à mesure que je fuyais rapidement. Et à mesure qu'elle approchait, je me la figurais plus grande, plus terrible... Je me croyais perdu.

—Devant moi, à ce moment, apparaît une gracieuse figure, souriante et calme, qui me dit:

—Ne crains rien, mon enfant, arrête-toi, retourne-toi, prends ton courage, élance-toi sur ce que tu crains tant et regarde-le bien en face."

—Cette bonne figure et ces paroles me donnèrent du courage. Je me retournai vers la grande forme noire qui me poursuivait, je la regardai résolument et me mis à courir sus. Et voici, à mesure que je courais, qu'elle s'éloignait plus vite, et plus elle s'éloignait, plus elle diminuait, jusqu'à ce qu'elle se fût dissipée en fumée. Et je me réveillai comme un homme délivré d'un grand fardeau.

—Ça, c'est l'exacte vérité que tu as rêvée là. Quand tu seras poltron et que tu prendras la fuite, il te semblera que tous les démons et tous les dangers sont derrière toi, semblables à une meute dévorante qui devient plus nombreuse, plus effrayante à mesure que tu cours plus vite. Sois crâne, au contraire, retourne-toi, défends-toi, résiste, ne te laisse ni dérouter ni épouvanter, et tout ce qui te menaçait et te faisait trembler se dissipera en fumée.

CHARLES WAGNER.

#### LE PORTRAIT

Bébé est dans le salon avec papa. Ils feuilletent un album de photographies.

Papa sert de cicérone à son rejeton. Il dit, en tournant les pages :

—Voici petite cousine, petit cousin... Oncle Ernest, tante Ernest... Voici Bébé... Voici mon papa à moi, ton grand-père.

Papa veut tourner la page, Bébé l'arrête d'un geste, et reste songeur en regardant la vieille photographie représentant un homme de vingt-cinq ans tout au plus.

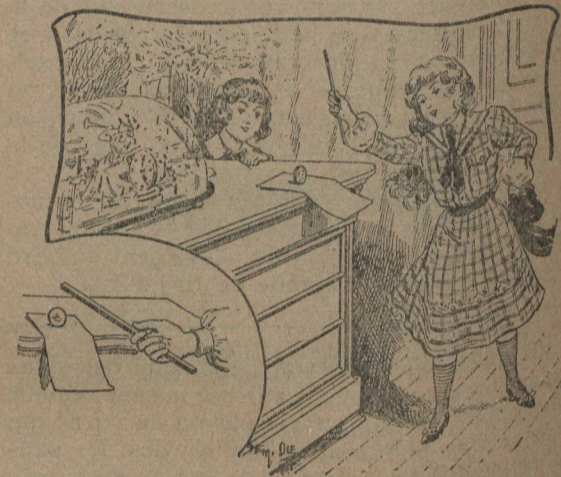
—Mais, dit Bébé, comment se fait-il que ton papa soit plus jeune que toi ?

### RECREATION

#### La pièce sur sa tranche

Une bande de papier un peu fort, de 1 pied et demi environ de longueur sur 14 pouces de large, une pièce de un dollar en argent, la plus neuve possible, enfin un petit morceau de bois, par exemple une règle d'écolier, voilà les trois objets usuels qui nous sont nécessaires pour exécuter un tour très joli, qui semble être un tour d'adresse des plus difficiles, mais qui, en vertu du principe de physique, appelé "principe d'inertie", s'exécute d'une façon très simple.

Il faut opérer sur une surface unie et bien horizontale, le marbre d'une cheminée ou d'une commode nous fournira cette surface. Sur le bord de la commode, posons, debout sur sa tranche, la pièce de un dollar en argent, après avoir interposé, entre le marbre de la commode



et la pièce le bout de la bande de papier dont le reste doit déborder à l'extérieur. Sans employer du carton, il faut que le papier soit assez fort pour se tenir de lui-même presque horizontalement. Donnez maintenant, avec votre règle, un coup sec sur la bande de papier; elle tombera sans que la pièce bouge, au grand étonnement des spectateurs.

Comme variante de cette expérience, on peut opérer ainsi: L'une des mains tenant le bout libre du papier, on frappe violemment avec l'index de l'autre main, ce qui fait glisser le papier sans faire tomber la pièce.

### DEVINETTES

#### No 72

Je fais tout ce que je veux de ma voix; que me conseillez-vous d'en faire? disait un pauvre mal habillé.

#### No 73

Quel est le mot de la langue française qui contient le plus d'art?

#### No 74

Quels sont les plus mauvais fabricants de draps?

#### No 75

Quel poisson n'a point d'arêtes?

Solutions des problèmes publiés dans le No 1177 de l'Album Universel

No 68 — Deux tours entiers.

No 69 — 2 et 7.

No 70 — 2½.

No 71 — 3, 3, et 9 pouces.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuillets, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages.

L. R.



# LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I



—Soit! mais je veux tout savoir! L'Intendant me tromperait-il? serais-je sa victime? Malheur à lui! malheur à elle alors! Est-ce que tu ne m'aiderais pas, Amélie, à pénétrer ce secret?

—Moi? et comment le pourrais-je? Je te plains, Angélique, et je pense qu'il vaut mieux laisser cet Intendant avec son triste secret.

—Tu peux, si tu veux, m'être d'un grand secours. Le Gardeur doit connaître ce secret: il doit avoir vu cette femme; mais il me garde rancune, tu sais, parce que je l'ai négligé.... C'est lui qui dit cela, mais il a tort. Je ne pourrais pas, en ce cas, lui avouer ma jalousie. Il m'en a dit juste assez pour me faire perdre la tête, et ensuite quand il a vu mon anxiété, au sujet de ces amours, il a durement refusé de me raconter le reste. Oui, Amélie! il te révélera tout si tu l'interroges.

—Et moi, Angélique, je te le répète, j'aurais honte de questionner mon frère sur un pareil sujet. Dans tous les cas, j'ai besoin de réfléchir, et je veux prier pour ne pas faire un faux pas.

—Non! ne prie pas: si tu pries, c'est fini, tu ne m'aideras jamais. Tu diras, je le sais, que la fin est mauvaise et les moyens inavouables.

Mais trouvons le secret! Je le veux, et vite! Bah! une nouvelle danse avec de Péan et je saurai tout!

Qu'ils sont fous ces hommes qui s'imaginent que nous les aimons pour eux-mêmes et non pour nous!

## VIII

Amélie, toute chagrine de voir son ancienne compagne de classe écouter ainsi ses sauvages passions, la prit par le bras.

—Marchons un peu sur le bastion, dit-elle. Sa tante s'avavançait en compagnie de l'évêque et du père de Berey; elle en fut enchantée.

—Vite, Angélique, reprit-elle, lisse tes cheveux et compose ton maintien, voici ma tante avec monseigneur l'évêque.... Tiens! le père de Berey aussi! Il n'y a pas de pensée triste qui tienne quand il arrive ce bon père. Pourtant je n'aime pas tant de gaieté chez un religieux.

Angélique était prête. En une minute elle était devenue, grâce à son étonnante mobilité de caractère, la plus aimable et la plus joyeuse des créatures. Elle salua fort respectueusement madame de Tilly et l'évêque, tout en faisant échange d'éclats de rire et de réparties fines avec le père de Berey. Salomon lui-même aurait été trompé par cette voix argentine et claire, et toute sa sagesse n'aurait pas soupçonné une trace de soucis dans l'esprit de cette belle fille.

Elle dit en plaisantant qu'elle ne pouvait guère demeurer plus longtemps dans l'agréable compagnie des gens d'église, car elle avait ses visites du matin à terminer. Elle mit un baiser sur les joues d'Amélie, un baiser sur la main de madame de Tilly, fit une gracieuse révérence aux messieurs, monta d'un bond léger dans sa calèche, tourna ses chevaux fringants avec la dextérité d'un cavalier et s'élança dans la rue Saint-Jean, suivie de tous les yeux, admirée par tous les hommes, et jalouée par toutes les femmes.

Madame de Tilly et sa nièce se rendirent à leur demeure, après avoir fait servir un copieux repas à leurs gens. Cette demeure était leur maison seigneuriale quand elles venaient à la ville.

## CHAPITRE V LE NOTAIRE AMBULANT

I

La patience de maître Jean Le Nocher, le robuste traversier de la rivière Saint-Charles, avait été rudement mise à l'épreuve depuis quelques jours, par les bandes d'habitants qui se rendaient à Québec. Ils venaient à la corvée du roi et se prévalaient en conséquence des privilèges accordés aux personnes attachées au service royal. Exempts de péage, ils payaient avec un salut ou une plaisanterie le pauvre Jean pas du tout accoutumé à cette monnaie.

Cependant, ce matin-là avait commencé, pour Jean, sous d'heureux auspices. Un officier du roi, monté sur un cheval gris, venait de traverser la rivière, et loin de se prévaloir des avantages de son uniforme, il avait payé en bon argent plus que le tarif. Avant de poursuivre sa course, il avait adressé quelques bonnes paroles au traversier, et fait un salut aimable à sa femme, Babet, qui se tenait debout à la porte de la maison. Babet avait répondu par une révérence.

—Celui-là, dit Jean à sa jolie et gaie compagne, c'est un gentilhomme, et un vrai! il est généreux comme un prince... Vois ce qu'il m'a donné.

Il sortit une pièce d'argent, l'admira un moment, puis la jeta.

Elle tendit son tablier pour la recevoir, la fit jouer entre ses doigts, et la colla sur sa joue.

—On voit bien, répliqua-t-elle, que ce bel officier vient du château, et non pas du palais. Vraiment, il est admirable avec cette flamme dans les yeux et ce sourire sur les lèvres. Il est aussi bon qu'il est beau ou je ne m'y connais pas en hommes.

—Oh! tu sais fort bien juger des hommes, Babet, puisque tu m'as choisi entre tous, reparti Jean avec un gros éclat de rire.

Il s'amusait de son bon mot que Babet approuva cordialement.

—Oui, répondit la jolie femme, je distingue un faucon d'une scie, et quand une femme est aussi perspicace que cela, Jean, elle sait toujours reconnaître un gentilhomme. Non, je n'ai pas vu depuis nombre d'années un plus bel officier.

—En effet, il est assez beau garçon... Qui, diable! peut-il être? Il galope comme un maréchal, et ce cheval gris a de la jambe, observa le traversier qui suivait sur le chemin blanc de poussière, la course rapide du cavalier, vers les hauteurs de Charlesbourg. Il va probablement à Beaumanoir faire visite à l'Intendant qui n'est pas encore de retour de la chasse, ajouta-t-il.

—Oui, dit Babet d'un air de mépris, il y a trois jours qu'ils sont là, une poignée d'amis à boire, à manger, et à s'amuser dans leur chère retraite, pendant que tout le monde est obligé d'aller travailler aux fortifications. Je parierais que cet officier s'en va prier ces vaillants de la Friponne de vouloir bien s'en revenir à la ville pour faire aussi, comme le pauvre peuple, leur part de travail.

—Ah! la Friponne! la Friponne! s'écria Jean, que le diable l'emporte, la Friponne! chaque jour ma barque s'enfonce sous le poids des malédictions des habitants qui sortent de là, volés comme par un colporteur Basque, mais avec moins de politesse.

II

La Friponne, comme l'appelait le peuple, c'était l'immense magasin établi par la grande compagnie des marchands de la Nouvelle-France. Cette compagnie avait le monopole des importations et des exportations. Elle possédait ses privilèges en vertu d'ordonnances royales et de décrets de l'Intendant, et elle en abusait largement. Elle ruinait toutes les entreprises commerciales de la colonie. Elle était naturellement haïe, et méritait cent fois le nom de Fri-

Amélie étonnée voulut parler.  
—Ne va pas m'interrompre, dit-elle, en lui serrant les mains contre son cœur, et elle continua:

L'Intendant parut stupéfait à la vue de cette femme. Il se mit à parler avec animation aux Abénaquis, dans leur langage que les Hurons ne comprenaient point. Les Abénaquis avaient à peine répondu quelques mots qu'il se précipita vers l'étrangère, en l'appelant par son nom: Caroline! Caroline! Elle s'éveilla soudain, reconnut l'Intendant: François! François! s'écria-t-elle, et elle s'évanouit. Gare à toi! gare à toi!

Le chevalier était profondément troublé, il bénissait et maudissait à la fois le hasard qui lui avait fait rencontrer cette femme. Il la reconforta en lui faisant boire du vin, et s'entretenant longtemps avec elle. Parfois la conversation prenait une tournure irritée, mais à la fin les Hurons qui entendaient le français, purent comprendre aux accents désespérés de cette femme, que, pour rien au monde, elle ne suivrait l'Intendant, dût-il la tuer et l'enterrer là. Gare à toi! gare à toi!

## VII

Angélique prit à peine le temps de respirer.

—Dominé par l'amour, continua-t-elle, l'Intendant donna quelques pièces d'or aux Abénaquis, et les fit partir, en les menaçant des armes de son escorte. Les pauvres indiens baisèrent les mains de cette dame, comme si elle eut été leur reine, et, lui criant adieu, s'enfoncèrent dans la forêt.

Bigot, avec quelques-uns de ses chasseurs, retint là l'étrangère, assise sous l'arbre feuillu, jusqu'à la tombée de la nuit, et puis il la fit transporter discrètement à son château. Elle y est encore, mais cachée à tous les yeux, dit-on, et enfermée dans une chambre secrète où personne n'est jamais entré, personne excepté la femme de chambre qui la garde, l'Intendant et un ou deux de ses plus intimes amis.

—Grand Dieu! quel roman! mais comment peux-tu savoir tout cela Angélique? s'écria Amélie qui avait écouté avec une attention extraordinaire.

—Oh! une jeune Huronne m'a fait les premières confidences; le reste je l'ai su par le secrétaire de l'Intendant.

Il n'y a pas un homme capable de garder un secret qu'une femme voudra connaître. Si je confessais de Péan, pendant une heure seulement, je lui en ferais dire assez, pour mettre en danger la tête de l'Intendant; mais, avec toute mon habileté je ne pourrai jamais lui faire dire ce qu'il ne sait pas: quelle est cette femme mystérieuse, quel est son nom, quelle est sa famille?.....

—Les chasseurs hurons ne connaissent-ils rien? demanda Amélie qui prenait un intérêt croissant au récit de sa compagne.

—Rien! Pourtant, ils ont compris, par des signes des Abénaquis, que cette femme appartenait à une famille noble de l'Acadie, qui n'a pas dédaigné de mêler le sang patricien au sang des premiers maîtres du sol. Les indiens étaient parcimonieux de leurs renseignements, cependant ils ont avoué que c'était une grande dame et une sainte.

Je donnerais cinq ans de ma vie pour savoir qui est, et qui était cette femme, ajouta Angélique, et elle se pencha sur le parapet, regardant d'un oeil de flamme cette grande forêt qui se déroule en arrière de Charlesbourg et sous laquelle se cachait le château de Beaumanoir.

—C'est un étrange mystère, Angélique, mais un mystère que je n'aimerais pas à sonder, répondit Amélie. Il cache quelque crime, n'y touche pas, cela te portera malheur.

(1) Voir le numéro 1176 de l'«Album Universel», et le suivant.



ponne, que le peuple volé et pressuré lui avait donné avec ses malédictions.

—On dit, Jean, reprit Babet, qui possédait un esprit pratique et savait, en bonne ménagère, le prix des denrées et les bons marchés à faire, on dit, Jean, que le bourgeois Philibert ne cédera pas comme les autres marchands. Il se moque de l'Intendant et continue à acheter et à vendre à son comptoir, comme il l'a toujours fait, en dépit de la Friponne.

—Oui, Babet, c'est ce qu'on rapporte. Mais je n'aimerais pas à être dans ses bottes, s'il entre en guerre avec l'Intendant. C'est un vrai Turc que l'Intendant.

—Ouais! Jean, tu as moins de courage qu'une femme. Toutes les femmes sont en faveur du bourgeois. C'est un marchand honnête, qui vend à bon marché et ne vole personne.

En parlant ainsi, Babet jetait un regard complaisant sur sa robe neuve, une robe qu'elle venait d'acheter à bonnes conditions, au magasin du bourgeois. Elle avait intérêt du reste, à parler ainsi, vu que Jean l'avait grondée un peu, — il ne faisait jamais plus, — à cause de sa vanité. Pourquoi, en effet, avait-il murmuré, acheter, comme une dame de la ville, une jolie robe de fabrique française, quand toutes les femmes de la paroisse portent, à l'église comme au marché, des jupons d'étoffe du pays?

Jean n'avait pas eu le courage de dire un mot de plus. C'est qu'en vérité il trouvait Babet bien plus jolie dans cette robe d'indienne que dans sa jupe de droguet, bien que la robe d'indienne coûtât le double.

Il ferma les yeux sur la petite extravagance et se mit à parler du bourgeois.

—On dit que le roi a les bras longs, mais cet Intendant a les griffes plus longues que satan. Il y aura du trouble au "Chien d'Or" avant longtemps; remarque ce que je te dis, Babet. Pas plus tard que la semaine dernière, l'Intendant et Cadet ont passé la rivière. Ils causaient intimement. Ils m'avaient oublié, et croyaient n'être pas entendus; mais j'avais l'oreille ouverte comme toujours. J'ai surpris une parole, et je souhaite qu'il n'arrive rien de fâcheux au bourgeois; je n'en dis pas davantage.

—Je ne sais pas trop ce que feraient les chrétiens s'il lui arrivait malheur, répondit Babet toute pensive. Tout le monde est traité avec politesse, et reçoit pour son argent au "Chien d'Or." Quelques-uns des escrocs de la Friponne l'ont accusé devant moi l'autre jour, d'être huguenot, le bourgeois. Je n'en sais rien, et je ne le crois pas. Dans tous les cas, aucun marchand de Québec ne donne bon poids et longue mesure comme lui. Un des préceptes de la religion, c'est d'aller droit, d'abord; voilà mon avis, Jean.

Jean se porta la main au front. Il avait l'air préoccupé.

—Je ne sais pas, dit-il, s'il est huguenot, ni ce que c'est qu'un huguenot. Ils disent tant de choses! Ils ont bien dit aussi qu'il était Jansénite endiablé! Dans leur bouche, à ces escrocs, je suppose que ça veut dire à peu près la même chose, Babet. Du reste, cela ne nous regarde pas. Un marchand qui est gentilhomme, qui est bienveillant envers tout le monde, qui donne bon poids et bonne mesure, qui ne ment pas et ne fait de mal à personne, doit être un bon chrétien.

Un évêque ne serait pas plus honnête en affaires que le bourgeois, et sa parole vaut la parole du roi; que nous importent leurs calomnies?

—Que l'on dise ce que l'on voudra du bourgeois, répliqua Babet, il est certain tout de même qu'il n'y a pas un bon chrétien dans la ville s'il n'en est pas un; il n'y a pas non plus dans le voisinage de l'église une maison mieux connue et plus aimée de tous les habitants que le Chien d'Or; et, l'on a beau dire, c'est là qu'il faut aller pour bâcler de bons marchés... Mais qui sont ceux-là qui nous arrivent

Elle regarda à travers sa main demi-fermée, comme dans une lunette.

### III

Une bande de vigoureux garçons descendait au bord de la rivière pour se faire traverser.

—Ce sont de braves habitants de Sainte-Anne, observa Jean, je les connais: ils vont à la corvée aussi et passent sans payer, tous, jusqu'au dernier. Je vais les traverser en criant:

Vive le roi! Une belle affaire! Vaut autant aller se promener que travailler pour rien.

Jean sauta lestement dans le canot et les nouveaux venus le suivirent en plaisantant sur son surcroît de besogne.

Jean supporta gaiement leurs plaisanteries, se mit à rire, riposta de son mieux et, plongeant ses rames dans l'eau paisible, fit vaillamment sa part de la corvée du roi en débarquant sains et saufs sur l'autre bord ses nombreux passagers.

### IV

Dans le même temps l'officier qui venait de traverser la rivière courait à toute vitesse, sur la route longue et droite qui conduisait à un groupe de blanches maisons sur la pente de la colline. Du clocher de la vieille église qui dominait ces maisons, s'envolaient dans l'air frais de la matinée les mélodieux tintements des cloches.

Le soleil versait sur la campagne des flots de lumière dorée, et de chaque côté de la route des gouttes de rosée scintillaient encore sur les rameaux des arbres, les feuilles des plantes et les pointes de gazon. C'était, pour saluer le lever du roi du jour, un déploiement extraordinaire de richesses et de joyaux.

Jusqu'au loin s'étendaient, sans haies ni clôtures, les vastes prairies et les champs de blé mûrissants. Des fossés étroits ou des bancs de gazon, parsemés de touffes de violettes, de fougères et de fleurs sauvages de toutes les teintes, séparaient les champs. Il ne semblait pas nécessaire alors de séparer autrement les fermes, tant l'accord régnait entre ces honnêtes colons qui avaient apporté de la vieille Normandie leur mode de culture et leurs âpres vertus.

Çà et là, sur la nappe verte des prés ou dans les vergers ombreux, se dessinaient les pignons rouges et les murs blancs des maisons. Toutes les fenêtres étaient ouvertes pour laisser entrer l'air chargé de parfums.

### V

Tout-à-coup, avec les senteurs suaves entra le bruit des sabots d'un cheval retentissant sur le chemin dur, et de jolies figures s'avancèrent pour examiner curieusement l'officier portant le casque à plume blanche, qui dévorait ainsi la route.

C'était un homme digne d'attirer les regards, grand, droit et fièrement découplé. Chez lui, le type normand, sans être parfait, était digne et beau. Des yeux bleus et profonds, fermes sous d'épais sourcils, regardaient avec persistance, mais doux, tandis que le menton bien arrondi, et les lèvres un peu serrées donnaient à toute sa physionomie un air de fermeté qui s'accordait bien avec son loyal caractère. C'était le colonel Philibert en uniforme royal. Ses cheveux châtain étaient retenus par un ruban noir, car il n'aimait pas à porter la perruque poudrée tant à la mode à cette époque.

Depuis longtemps il n'était passé sur le chemin de Charlesbourg; depuis longtemps il n'avait admiré, comme aujourd'hui, le site enchanteur qu'il traversait. Cependant, il le savait bien, il y avait un spectacle plus beau: le grand promontoire de Québec avec sa couronne d'invincibles fortifications, et son bouquet de glorieux souvenirs, les plus beaux de l'Amérique du Nord. Aussi plus d'une fois, dans son enthousiaste admiration, il tourna son coursier, et s'arrêta un moment pour le contempler. Québec, c'était sa ville natale, et les dernières menaces de l'ennemi étaient à ses yeux un outrage à sa mère. Impatient d'arriver, il reprit une dernière fois sa course rapide, et jusqu'à ce qu'il eut passé un bouquet d'arbres qui lui remit en mémoire un souvenir de sa jeunesse, cette pensée d'invasion le remplissait d'amertume.

### VI

A l'aspect de ces arbres une foule de pensées, auxquelles il se plaisait souvent, revinrent vives, et douces à son esprit. Il revit Le Gardeur et le manoir de Tilly et la belle jeune fille qui avait enchanté son enfance. Pour elle, pour mériter son sourire, pour environner son nom de gloire, il avait, pendant toute sa jeunesse, rêvé les exploits les plus brillants. Il se la représentait, maintenant, sous des traits divers et tou-

jours belle, mais il l'aimait surtout comme elle était le jour où il avait sauvé la vie à Le Gardeur, quand dans un élan de reconnaissance, elle l'avait si tendrement embrassé, en lui promettant une prière chaque jour de sa vie.

Philibert s'était délecté dans les romanesques visions qui hantent l'imagination des jeunes gens appelés à de hautes destinées; visions ensoleillées par le regard d'une femme et par l'amour.

Ce sont les rêves qui mènent le monde, les rêves des coeurs passionnés et des lèvres brûlantes, et non les paroles enchaînées par des règles de fer; c'est l'amour, non la logique. Le coeur avec ses passions, non pas l'esprit avec ses raisonnements dirigent, dans leur marche éternelle, les actions de l'humanité.

La nature avait doué Philibert du riche don de l'imagination. Il possédait en outre un jugement solide, perfectionné par l'expérience et l'habitude des affaires sérieuses.

Son amour pour Amélie avait grandi en secret et ses racines s'enfonçaient jusqu'au plus profond de son coeur. Il se mêlait instinctivement ou volontiers à tous les actes de sa vie, et cependant il n'espérait guère. Il savait que l'absence fait naître l'oubli. La jeune fille de jadis avait, sans doute, formé de nouveaux liens, de nouvelles relations dans le monde enchanteur où elle brillait maintenant, et le souvenir de l'ami d'enfance était devenu sans doute une chose surannée. Lorsqu'il revint à Québec quelques jours auparavant, il regretta de ne l'y point trouver et, depuis lors, l'état de la colonie et l'importance de ses devoirs de soldat ne lui avaient pas permis d'aller renouveler connaissance avec le manoir de Tilly.

### VII

Juste en face de la rustique église de Charlesbourg, au pied du grand clocher, s'élevait, non comme une menace, mais comme une sorte d'auxiliaire, l'ancienne hôtellerie de la Couronne de France, une maison à la mode, avec toiture haute et pignons pointus. L'enseigne de la Couronne, se balançant, toute dorée, à la branche basse d'un érable, d'où tombait une ombre épaisse, où bruissaient ces splendides feuilles devenues l'emblème du Canada.

A la tombée du jour, ou vers l'heure de l'"Angelus", quelques habitants du village venaient d'ordinaire s'asseoir à l'ombre de l'érable, sur des bancs rustiques, pour causer des nouvelles du jour, des probabilités de la guerre, des ordonnances de l'Intendant et des exécutions de la Friponne.

Les dimanches, entre la messe et les vêpres, des gens de toutes les parties de la paroisse se trouvaient réunis et discutaient les affaires de la fabrique, parlaient de la valeur de la dime pour l'année courante, des oeufs de Pâque, de la pesanteur du premier saumon de la saison, toutes choses qu'ils avaient coutume d'offrir au curé avec les prémices des champs, afin d'obtenir abondance et bénédiction pour le reste de l'année.

Souvent le curé se mêlait à ces propos. Assis dans son fauteuil, à l'ombre de l'érable, pendant l'été et, l'hiver, auprès du bon feu, il défendait "ex cathedra", les droits de l'Église et décidait avec bonne humeur toutes les questions disputées. Il trouvait que ses paroissiens étaient plus dociles à ses bons conseils, quand ils avaient bu un verre de cidre normand et fumé une pipe de tabac canadien à la Couronne de France; ils le comprenaient moins, semblait-il, quand il leur parlait du haut de la chaire dans son style le plus soigné.

### VIII

A l'heure où commence notre récit, cependant, tout était bien tranquille autour de la vieille hôtellerie. Les oiseaux chantaient et les abeilles bourdonnaient dans le soleil. La maison brillante de propreté était presque déserte. L'on ne voyait que trois personnes penchées sur une table, tête contre tête, et absorbées dans leur entretien. C'était Mme Bédard, intelligente hôtesse de la Couronne de France, et Zoé, son héritière, — un joli brin de fille assurément, — puis, un petit vieillard alerte et vif qui écrivait, écrivait! comme s'il n'eût jamais fait que cela. Il portait une robe noire en lambeaux, relevée jusqu'aux genoux, pour laisser



## COLOMBA

... Par ...  
Prosper Mérimée

(Suite) I

XVI

—Il m'en demandera, je n'en doute point; mais je vous promets de ne pas lui donner d'autres soufflets pour l'engager à se battre.

—Quel pays! répétait le préfet en se promenant à grands pas. Quand donc reviendrai-je en France?

—Monsieur le préfet, dit Colomba de sa voix la plus douce, il se fait tard, nous feriez-vous l'honneur de déjeuner ici?

Le préfet ne put s'empêcher de rire. "Je suis demeuré déjà trop longtemps ici... cela ressemble à de la partialité... Et cette maudite pierre!... Il faut que je parte... Mademoiselle della Rebbia... que de malheurs vous avez préparés peut-être aujourd'hui!

—Au moins, monsieur le préfet, vous rendrez à ma soeur la justice de croire que ses convictions sont profondes; et, j'en suis sûr maintenant, vous les croyez vous-même bien établies.

—Adieu, monsieur, dit le préfet en lui faisant un signe de la main. Je vous prévient que je vais donner l'ordre au brigadier de gendarmerie de suivre toutes vos démarches."

Lorsque le préfet fut sorti: "Orso, dit Colomba, vous n'êtes point ici sur le continent. Orlanduccio n'entend rien à vos duels, et d'ailleurs ce n'est pas de la mort d'un brave que ce misérable doit mourir.

—Colomba, ma bonne, tu es la femme forte. Je t'ai de grandes obligations pour m'avoir sauvé un bon coup de couteau. Donne-moi ta petite main que je la baise. Mais, vois-tu, laisse-moi faire. Il y a certaines choses que tu n'entends pas. Donne-moi à déjeuner; et, aussitôt que le préfet se sera mis en route, fais-moi venir la petite Chilina, qui paraît s'acquitter à merveille des commissions qu'on lui donne. J'aurai besoin d'elle pour porter une lettre."

Pendant que Colomba surveillait les apprêts du déjeuner, Orso monta dans sa chambre et écrivit le billet suivant:

"Vous devez être pressé de me rencontrer; je ne le suis pas moins. Demain matin nous pourrons nous trouver à six heures dans la vallée d'Acquaviva. Je suis très adroit au pistolet, et je ne vous propose pas cette armée. On dit que vous tirez bien le fusil: prenons chacun un fusil à deux coups. Je viendrai accompagné d'un homme de ce village. Si votre frère veut vous accompagner, prenez un second témoin et prévenez-moi. Dans ce cas seulement j'aurai deux témoins.

"ORSO ANTONIO DELLA REBBIA."

Le préfet, après être resté une heure chez l'adjoint du maire, après être entré pour quelques minutes chez les Barricini, partit pour Corte, escorté d'un seul gendarme. Un quart d'heure après Chilina porta la lettre qu'on vient de lire et la remit à Orlanduccio en propres mains.

La réponse se fit attendre et ne vint que dans la soirée. Elle était signée de M. Barricini père, et il annonçait à Orso qu'il déférait au procureur du roi la lettre de menaces adressée à son fils. "Fort de ma conscience, ajoutait-il en terminant, j'attends que la justice ait prononcé sur vos calomnies."

Pendant cinq ou six bergers mandés par Colomba arrivèrent pour garnisonner la tour des della Rebbia. Malgré les protestations d'Orso, on pratiqua des "archere" aux fenêtres donnant sur la place, et toute la soirée il reçut des offres de service de différentes personnes du bourg. Une lettre arriva même du théologien bandit, qui promettait, en son nom et en celui de Brandolaccio, d'intervenir si le maire se faisait assister de la gendarmerie. Il finissait par ce "post-scriptum": "Oserai-je vous demander ce que pense monsieur le préfet de l'excellente éducation que mon ami donne au chien Brusco? Après Chilina, je ne connais pas d'élève plus docile et qui montre de plus heureuses dispositions."

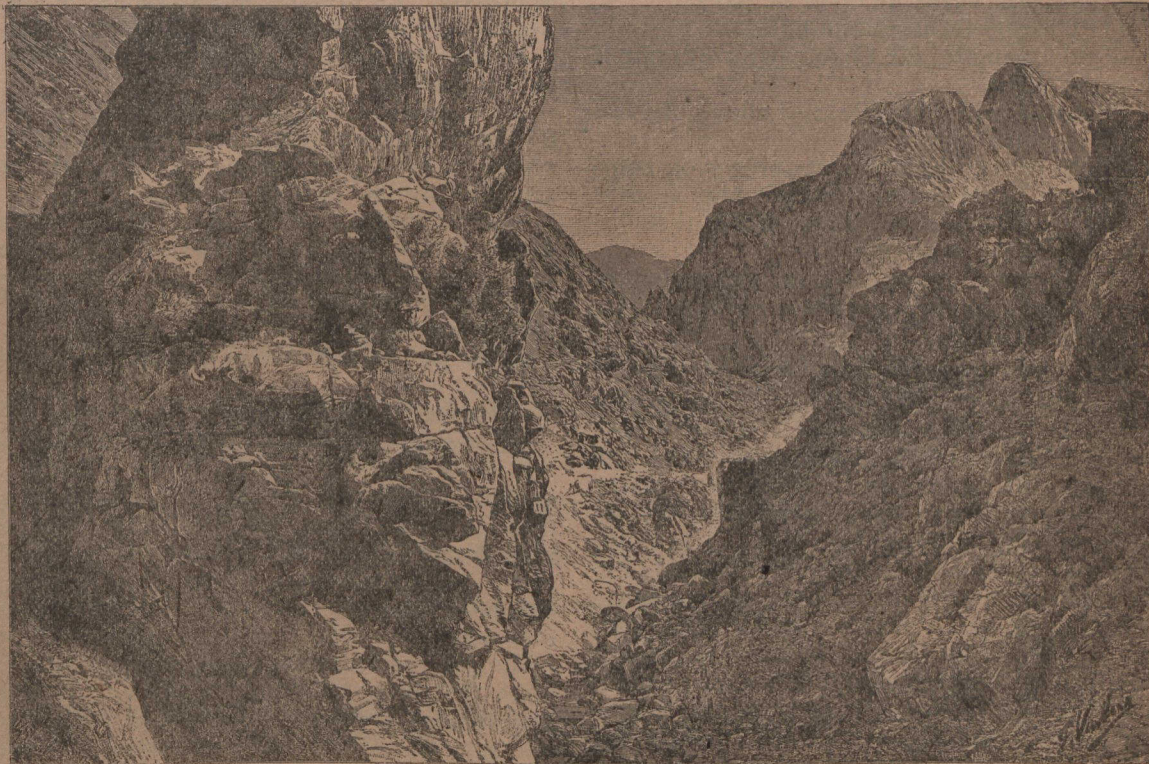
(1) Voir le numéro 1174 de l'"Album Universel", et les suivants.

Le lendemain se passa sans hostilités. De part et d'autre on se tenait sur la défensive. Orso ne sortit pas de sa maison, et la porte des Barricini resta constamment fermée. On voyait les cinq gendarmes laissés en garnison à Pietranera se promener sur la place ou aux environs du village, assistés du garde champêtre, seul représentant de la milice urbaine. L'adjoint ne quittait pas son écharpe; mais, sauf les "archere" aux fenêtres des deux maisons ennemies, rien n'indiquait la guerre. Un Corse seul aurait remarqué que sur la place, autour du chêne vert, on ne voyait que des femmes.

A l'heure du souper, Colomba montra d'un air joyeux à son frère la lettre suivante qu'elle venait de recevoir de miss Nevil:

"Ma chère mademoiselle Colomba, j'apprends avec bien du plaisir, par une lettre de votre frère, que vos inimitiés sont finies. Recevez-en mes compliments. Mon père ne peut plus souffrir Ajaccio depuis que votre frère n'est plus là pour parler guerre et chasser avec lui. Nous partons aujourd'hui, et nous irons coucher chez votre parente, pour laquelle nous avons une lettre. Après demain, vers onze heures, je viendrai vous demander à goûter de ce bruccio des montagnes, si supérieur, dites-vous, à celui de la ville.

"Adieu, chère mademoiselle Colomba. Votre amie,  
LYDIA NEVIL."



PAYSAGE CORSE: La "Scala" de Santa Regina, qui conduit au Niolo.

—Elle n'a donc pas reçu ma seconde lettre? s'écria Orso.

—Vous voyez, par la date de la sienne, que mademoiselle Lydia devait être en route quand votre lettre est arrivée à Ajaccio. Vous lui disiez donc de ne pas venir?

—Je lui disais que nous étions en état de siège. Ce n'est pas, ce me semble, une situation à recevoir du monde.

—Bah! ces Anglais sont des gens singuliers. Elle me disait, la dernière nuit que j'ai passée dans sa chambre, qu'elle serait fâchée de quitter la Corse sans avoir vu une belle vendette. Si vous le vouliez, Orso, on pourrait lui donner le spectacle d'un assaut contre la maison de nos ennemis.

—Sais-tu, dit Orso, que la nature a eu tort de faire de toi une femme, Colomba? Tu aurais été un excellent militaire.

—Peut-être. En tout cas je vais faire mon bruccio.

—C'est inutile. Il faut envoyer quelqu'un pour les prévenir et les arrêter avant qu'ils se mettent en route.

—Oui? vous voulez envoyer un messenger par

le temps qu'il fait, pour qu'un torrent l'emporte avec votre lettre... Que je plains les pauvres bandits par cet orage! Heureusement, ils ont de bons "piloni"... (1) Savez-vous ce qu'il faut faire, Orso? Si l'orage cesse, partez demain de très bonne heure, et arrivez chez notre parente avant que vos amis se soient mis en route. Cela vous sera facile, miss Lydia se lève toujours tard. Vous leur conterez ce qui s'est passé chez nous; et s'ils persistent à venir, nous aurons grand plaisir à les recevoir."

Orso se hâta de donner son assentiment à ce projet, et Colomba, après quelques moments de silence:

"Vous croyez peut-être, Orso, reprit-elle, que je plaisantais lorsque je vous parlais d'un assaut contre la maison Barricini? Savez-vous que nous sommes en force, deux contre un au moins? Depuis que le préfet a suspendu le maire, tous les hommes d'ici sont pour nous. Nous pourrions les hacher. Il serait facile d'entamer l'affaire. Si vous le vouliez, j'irais à la fontaine, je me moquerais de leurs femmes; ils sortiraient... Peut-être... car ils sont si lâches! peut-être tireraient-ils sur moi par leurs "archere"; ils me manqueraient. Tout est dit alors: ce sont eux qui attaquent. Tant pis pour les vaincus: dans une bagarre où trouver ceux qui ont fait un bon coup? Croyez-en votre soeur, Orso; les robes noires qui vont venir saliront du papier, diront bien des mots inutiles. Il n'en résultera rien. Le vieux renard trouverait moyen

de leur faire voir des étoiles en plein midi. Ah! si le préfet ne s'était pas mis devant Vincentello, il y en avait un de moins."

Tout cela était dit avec le même sang-froid qu'elle mettait l'instant d'auparavant à parler des préparatifs du bruccio.

Orso, stupéfait, regardait sa soeur avec une admiration mêlée de crainte.

"Ma douce Colomba, dit-il en se levant de table, tu es, je le crains, le diable en personne; mais sois tranquille. Si je ne parviens à faire pendre les Barricini, je trouverai moyen d'en venir à bout d'une autre manière. Balle chaude ou fer froid (2)! Tu vois que je n'ai pas oublié le corse.

—Le plus tôt serait le mieux, dit Colomba en soupirant. Quel cheval monterez-vous demain, Ors' Anton'?

—Le noir. Pourquoi me demandes-tu cela?

—Pour lui faire donner de l'orge."

(1) Manteau de drap très épais garni d'un capuchon.

(2) "Palla calda u ferru freddu", locution très usitée.



Orso s'étant retiré dans sa chambre, Colomba envoya coucher Saveria et les bergers, et demeura seule dans la cuisine où se préparait le bruccio. De temps en temps elle prêtait l'oreille et paraissait attendre impatiemment que son frère se fût couché. Lorsqu'elle le crut enfin endormi, elle prit un couteau, s'assura qu'il était tranchant, mit ses petits pieds dans de gros souliers, et, sans faire le moindre bruit, elle entra dans le jardin.

Le jardin, fermé de murs, touchait à un terrain assez vaste, enclos de haies, où l'on mettait les chevaux, car les chevaux corses ne connaissent guère l'écurie. En général on les lâche dans un champ et l'on s'en rapporte à leur intelligence pour trouver à se nourrir et à s'abriter contre le froid et la pluie.

Colomba ouvrit la porte du jardin avec la même précaution, entra dans l'enclos, et en sifflant doucement elle attira près d'elle les chevaux, à qui elle portait souvent du pain et du sel. Dès que le cheval noir fut à sa portée, elle le saisit fortement par la crinière et lui fendit l'oreille avec un couteau. Le cheval fit un bond terrible et s'enfuit en faisant entendre ce cri aigu qu'une vive douleur arrache quelquefois aux animaux de son espèce. Satisfaite alors, Colomba rentra dans le jardin, lorsque Orso ouvrit sa fenêtre et cria : Qui va là ? En même temps elle entendit qu'il armait son fusil. Heureusement pour elle, la porte du jardin était dans une obscurité complète, et un grand figuier la couvrait en partie. Bientôt, aux lueurs intermittentes qu'elle vit briller dans la chambre de son frère, elle conclut qu'il cherchait à rallumer sa lampe. Elle s'empressa alors de fermer la porte du jardin, et se glissant le long des murs, de façon que son costume noir se confondit avec le feuillage sombre des espaliers, elle parvint à rentrer dans la cuisine quelques moments avant qu'Orso ne parût.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-elle.

— Il m'a semblé, dit Orso, qu'on ouvrait la porte du jardin.

— Impossible. Le chien aurait aboyé. Au reste, allons voir.

Orso fit le tour du jardin, et après avoir constaté que la porte extérieure était bien fermée, un peu honteux de cette fausse alerte, il se disposa à regagner sa chambre.

— J'aime à voir, mon frère, dit Colomba, que vous devenez prudent, comme on doit l'être dans votre position.

— Tu me formes, répondit Orso. Bonsoir.

Le matin avec l'aube Orso était levé, prêt à partir. Son costume annonçait à la fois la prétention à l'élégance d'un homme qui va se présenter devant une femme à qui il veut plaire, et la prudence d'un Corse en vendette. Par-dessus une redingote bleue bien serrée à la taille, il portait en bandoulière une petite boîte de fer-blanc contenant des cartouches, suspendue à un cordon de soie verte; son stylet était placé dans une poche de côté, et il tenait à la main le beau fusil de Manton chargé à balles. Pendant qu'il prenait à la hâte une tasse de café versée par Colomba, un berger était sorti pour seller et brider le cheval. Orso et sa soeur le suivirent de près et entrèrent dans l'enclos. Le berger s'était emparé du cheval, mais il avait laissé tomber selle et bride, et paraissait saisi d'horreur, pendant que le cheval, qui se souvenait de la blessure de la nuit précédente et qui craignait pour son autre oreille, se cabrait, ruait, hennissait, faisait le diable à quatre.

— Allons, dépêche-toi, lui cria Orso.

— Ha ! Ors' Anton' ! ha ! Ors' Anton' ! s'écriait le berger, sang de la Madone ! etc. C'étaient des imprécations sans nombre et sans fin, dont la plupart ne pourraient se traduire.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Colomba.

Tout le monde s'approcha du cheval, et, le voyant sanglant et l'oreille fendue, ce fut une exclamation générale de surprise et d'indignation. Il faut savoir que mutiler le cheval de son ennemi est, pour les Corses, à la fois une vengeance, un défi et une menace de mort. " Rien qu'un coup de fusil n'est capable d'expier ce forfait." Bien qu'Orso, qui avait longtemps vécu sur le continent, sentit moins qu'un autre l'énormité de l'outrage, cependant, si dans ce moment quelque barriciniste se fût présenté à lui, il est probable qu'il lui eût fait immédiatement expier une insulte qu'il attribuait à ses ennemis. " Les lâches coquins ! s'écria-t-il, se

venger sur une pauvre bête, lorsqu'ils n'osent me rencontrer en face !

— Qu'attendons-nous ? s'écria Colomba impétueusement. Ils viennent nous provoquer, mutiler nos chevaux, et nous ne leur répondrions pas ! Êtes-vous hommes ?

— Vengeance ! répondirent les bergers. Provenons le cheval dans le village et donnons l'assaut à leur maison.

— Il y a une grange couverte de paille qui touche à leur tour, dit le vieux Polo Griffio, en un tour de main je la ferai flamber." Un autre proposait d'aller chercher les échelles du clocher de l'église; un troisième, d'enfoncer les portes de la maison Barricini au moyen d'une poutre déposée sur la place et destinée à quelque bâtiment en construction. Au milieu de toutes ces voix furieuses, on entendait celle de Colomba annonçant à ses satellites qu'avant de se mettre à l'oeuvre chacun allait recevoir d'elle un grand verre d'anisette.

Malheureusement, ou plutôt heureusement, l'effet qu'elle s'était promis de sa cruauté envers le pauvre cheval était perdu en grande partie pour Orso. Il ne doutait pas que cette mutilation sauvage ne fût l'oeuvre d'un de ses ennemis, et c'était Orlanduccio qu'il soupçonnait particulièrement; mais il ne croyait pas que ce jeune homme, provoqué et frappé par lui, eût effacé sa honte en fendant l'oreille à un cheval. Au contraire, cette basse et ridicule vengeance augmentait son mépris pour ses adversaires, et il pensait maintenant avec le préfet que de pareilles gens ne méritaient pas de se mesurer avec lui. Aussitôt qu'il put se faire entendre, il déclara à ses partisans confondus qu'ils eussent à renoncer à leurs intentions belliqueuses, et que la justice, qui allait venir, vengerait fort bien l'oreille de son cheval. " Je suis le maître ici, ajouta-t-il d'un ton sévère, et j'entends qu'on m'obéisse. Le premier qui s'avisera de parler encore de tuer ou de brûler, je pourrai bien le brûler à son tour. Allons ! qu'on me selle le cheval gris.

— Comment, Orso, dit Colomba en le tirant à l'écart, vous souffrez qu'on nous insulte ! Du vivant de notre père, jamais les Barricini n'eussent osé mutiler une bête à nous.

— Je te promets qu'ils auront lieu de s'en repentir; mais c'est aux gendarmes et aux géoliers à punir des misérables qui n'ont de courage que contre les animaux. Je te l'ai dit, la justice me vengera d'eux... ou sinon... tu n'auras pas besoin de me rappeler de qui je suis fils...

— Patience ! dit Colomba en soupirant.

— Souviens-toi bien, ma soeur, poursuivit Orso, que si à mon retour je trouve qu'on a fait quelque démonstration contre les Barricini, jamais je ne te le pardonnerai." Puis, d'un ton plus doux : " Il est fort possible, fort probable même, ajouta-t-il, que je reviendrai ici avec le colonel et sa fill ; fais en sorte que leurs chambres soient en ordre, que le déjeuner soit bon, enfin que nos hôtes sont le moins mal possible. C'est très bien, Colomba, d'avoir du courage, mais il faut encore qu'une femme sache tenir une maison. Allons, embrasse-moi, sois sage ; voilà le cheval gris sellé.

— Orso, dit Colomba, vous ne partirez point seul.

— Je n'ai besoin de personne, dit Orso, et je te réponds que je ne me laisserai pas couper l'oreille.

— Oh ! jamais je ne vous laisserai partir seul en temps de guerre. Ho ! Polo Griffio ! Gian' Francè ! Memmo ! prenez vos fusils ; vous allez accompagner mon frère."

Après une discussion assez vive, Orso dut se résigner à se faire suivre d'une escorte. Il prit parmi ses bergers les plus animés ceux qui avaient conseillé le plus haut de commencer la guerre; puis, après avoir renouvelé ses injonctions à sa soeur et aux bergers restants, il se mit en route, prenant cette fois un détour pour éviter la maison Barricini.

Déjà ils étaient loin de Pietranera, et marchaient de grande hâte, lorsqu'au passage d'un petit ruisseau qui se perdait dans un marécage le vieux Polo Griffio aperçut plusieurs cochons confortablement couchés dans la boue, jouissant à la fois du soleil et de la fraîcheur de l'eau. Aussitôt, ajustant le plus gros, il lui tira un coup de fusil dans la tête et le tua sur la place. Les camarades du mort se levèrent et s'enfuirent avec une légèreté surprenante; et

bien que l'autre berger fit feu à son tour, ils gagnèrent sains et saufs un fourré où ils disparurent.

— Imbéciles ! s'écria Orso; vous prenez des cochons pour des sangliers.

— Non pas, Ors' Anton', répondit Polo Griffio; mais ce troupeau appartient à l'avocat, et c'est pour lui apprendre à mutiler nos chevaux.

— Comment, coquins ! s'écria Orso transporté de fureur, vous imitez les infamies de nos ennemis ! Quittez-moi, misérables. Je n'ai pas besoin de vous. Vous n'êtes bons qu'à vous battre contre des cochons. Je jure Dieu que si vous osez me suivre je vous casse la tête !

Les deux bergers s'entre-regardèrent interdits. Orso donna des éperons à son cheval et disparut au galop.

— Eh bien ! dit Polo Griffio, en voilà d'une bonne ! Aimez donc les gens pour qu'ils vous traitent comme cela ! Le colonel, son père, t'en a voulu parce que tu as une fois couché en joue l'avocat... Grande bête, de ne pas tirer !... Et le fils... tu vois ce que j'ai fait pour lui... Il parle de me casser la tête, comme on fait d'une gourde qui ne tient plus le vin. Voilà ce qu'on apprend sur le continent, Memmo !

— Oui, et si l'on sait que tu as tué ce cochon, on te fera un procès, et Ors' Anton' ne voudra pas parler aux juges ni payer l'avocat. Heureusement personne ne t'a vu, et sainte Nèga est là pour te tirer d'affaire."

Après une courte délibération, les deux bergers conclurent que le plus prudent était de jeter le porc dans une fondrière; projet qu'ils mirent à exécution, bien entendu après avoir pris chacun quelques grillades sur l'innocente victime de la haine des della Rebbia et des Barricini.

## XVII

Déarrassé de son escorte indisciplinée, Orso continuait sa route, plus préoccupé du plaisir de revoir miss Nevil que de la crainte de rencontrer ses ennemis. " Le procès que je vais avoir avec ces misérables Barricini, se disait-il, va m'obliger d'aller à Bastia. Pourquoi n'accompagnerais-je pas miss Nevil ? Pourquoi, de Bastia, n'irions-nous pas ensemble aux eaux d'Orezza ?" Tout à coup des souvenirs d'enfance lui rappelèrent nettement ce site pittoresque. Il se crut transporté sur une verte pelouse au pied des châtaigniers séculaires. Sur un gazon d'une herbe lustrée, parsemé de fleurs bleues ressemblant à des yeux qui lui souriaient, il voyait miss Lydia assise auprès de lui. Elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux blonds, plus fins et plus doux que la soie, brillaient comme de l'or au soleil, qui pénétrait au travers du feuillage. Ses yeux, d'un bleu si pur, lui paraissaient plus bleus que le firmament. La joue appuyée sur une main, elle écoutait toute pensive les paroles d'amour qu'il lui adressait en tremblant. Elle avait cette robe de mousseline qu'elle portait le dernier jour qu'il l'avait vue à Ajaccio. Sous les plis de cette robe s'échappait un petit pied dans un soulier de satin noir. Orso se disait qu'il serait bien heureux de baiser ce pied; mais une des mains de miss Lydia n'était pas gantée, et elle tenait une paquerette. Orso lui prenait cette paquerette, et la main de Lydia serrait la sienne; et il baisait la paquerette, et puis la main, et on ne se faisait pas... Et toutes ces pensées l'empêchaient de faire attention à la route qu'il suivait, et cependant il trotta toujours. Il allait pour la seconde fois baiser en imagination la blanche main de miss Nevil, quand il pensa baiser en réalité la tête de son cheval qui s'arrêta tout à coup. C'est que la petite Chilina lui barrait le chemin et lui saisissait la bride.

— Où allez-vous ainsi, Ors' Anton' ? disait-elle. Ne savez-vous pas que votre ennemi est près d'ici ?

— Mon ennemi ! s'écria Orso furieux de se voir interrompu dans un moment aussi intéressant. Où est-il ?

— Orlanduccio est près d'ici. Il vous attend. Retournez, retournez.

— Ah ! il m'attend ! Tu l'as vu ?

— Oui, Ors' Anton', j'étais couchée dans la fougère quand il a passé. Il regardait de tous les côtés avec sa lunette.

— De quel côté allait-il ?

— Il descendait par là, du côté où vous allez.

— Merci.





EDOUARD GRIEG

## Ecole Romantique Allemande

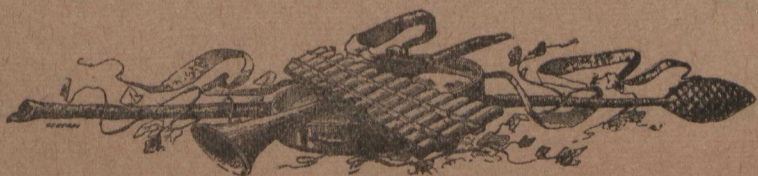


**EDOUARD GRIEG, (1843),** né à Bergen (Norvège).

A fait ses premières études au Conservatoire de Leipzig, sous la direction de Reinecke, Richter, Hauptmann, Moschelès et Wenzel ; toutefois, dès l'âge de six ans, il avait commencé l'étude du piano avec sa mère, excellente musicienne. Beaucoup plus tard, en 1870, il reçut des conseils de Liszt. Il aime beaucoup, dans ses œuvres, à faire usage de motifs nationaux, ou à en imiter le caractère, ce qui donne à sa musique un charme poétique tout particulièrement étrange et pittoresque.

En France, on connaît surtout de lui :

Concerto en la mineur pour piano ; quelques Lieder, mais il en a écrit beaucoup d'autres ; Peer Gynt, suite d'orchestre sur le poème d'Ibsen. En dehors de cela, nous pouvons citer : op. 11, Ouverture de concert ; op. 20, Devant les portes du cloître (chœur et orchestre) ; op. 27, Quatuor à cordes ; op. 40, Suite de Holberg pour instruments à cordes ; op. 42, Bergliot, mélodrame ; op. 50, Olav Trygvason, opéra inachevé ; op. 53, deux Mélodies pour instruments à cordes ; op. 8, 13, 45, Sonates pour piano et violon ; op. 36, Sonate pour violoncelle et piano. Nombre de morceaux pour piano, à deux et à quatre mains, etc.





# Sérénade



F. SCHUBERT

Moderato

PIANO

pp

Ped

D'après une nouvelle transcription, cette sérénade est publiée à la demande de plusieurs de nos lecteurs.



System 1: Treble and Bass clefs. Treble clef contains a melodic line with slurs and fingerings (1, 3, 5, 4, 5, 1, 3, 5). Bass clef contains a supporting line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 5). Dynamics include *f* and *v*.

System 2: Treble and Bass clefs. Treble clef contains a melodic line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 4, 5). Bass clef contains a supporting line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 4, 5). Dynamics include *f* and *p*. Markings include *A* and *v*.

System 3: Treble and Bass clefs. Treble clef contains a melodic line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 4, 5). Bass clef contains a supporting line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 4, 5). Dynamics include *ff* and *dim.*. Markings include *v*.

System 4: Treble and Bass clefs. Treble clef contains a melodic line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 4, 5). Bass clef contains a supporting line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 4, 5). Dynamics include *pp* and *una corda*. Markings include *v*.

System 5: Treble and Bass clefs. Treble clef contains a melodic line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 4, 5). Bass clef contains a supporting line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 4, 5). Dynamics include *pp* and *dim.*. Markings include *v*.

System 6: Treble and Bass clefs. Treble clef contains a melodic line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 4, 5). Bass clef contains a supporting line with slurs and fingerings (1, 3, 4, 5, 1, 3, 4, 5). Dynamics include *v*.



# La Chanson du Passé

Mélodie pour Baryton

Paroles de Armand Lafrique

Musique de Maurice Cabs

CHANT

Allegro. *porése.*

PIANO

Allegro *mf*

A quoi bon rê-ver d'ave-nir

Si le présent nous rend mo-ro-ses Qu'im-ponte ce qui doit ve-nir Ver-rions-nous reffleurir les ro-ses? Ver-rions-nous nos douleurs fi-

-nir A quoi bon rê-ver d'ave-nir Si le présent nous rend mo-ro-ses!

*animez* S'il est un temps qu'il faut bé-nir, c'est le temps de notre jeun-esse Hé-las il ne peut rê-ve-nir

*cresc.* Mais de ton mef-fable vres-se On con-serve le souve-nir. S'il est un temps qu'il faut bé-nir C'est le temps de notre jeun-esse

*marcato* Oh! les fous qui veu-lent bannir

Le doux pas-sé de leur mé-moi-re Ces fleurs que rien ne peut ter-nir Pas-se d'amour passé de gloi-re C'est si bon de se souve-

-nir Oh! les fous qui veu-lent bannir Le doux pas-sé de leur mé-moi-re



—Ors' Anton', ne feriez-vous pas bien d'attendre mon oncle? Il ne peut tarder, et avec lui vous seriez en sûreté.

—N'aie pas peur, Chili, je n'ai pas besoin de ton oncle.

—Si vous vouliez j'irais devant vous.

—Merci, merci.

Et Orso, poussant son cheval, se dirigea rapidement du côté que la petite fille lui avait indiqué.

Son premier mouvement avait été un aveugle transport de fureur, et il s'était dit que la fortune lui offrait une excellente occasion de corriger ce lâche qui mutilait un cheval pour se venger d'un soufflet. Puis, tout en avançant, l'espèce de promesse qu'il avait faite au préfet, et surtout la crainte de manquer la visite de miss Nevil, changeaient ses dispositions et lui faisaient presque désirer de ne pas rencontrer Orlanduccio. Bientôt le souvenir de son père, l'insulte faite à son cheval, les menaces des Barricini rallumaient sa colère, et l'excitaient à chercher son ennemi pour le provoquer et l'obliger à se battre. Ainsi agité par des résolutions contraires, il continuait de marcher en avant, mais, maintenant, avec précaution, examinant les buissons et les haies, et quelquefois même s'arrêtant pour écouter les bruits vagues qu'on entend dans la campagne. Dix minutes après avoir quitté la petite Chilina (il était alors environ neuf heures du matin), il se trouva au bord d'un coteau extrêmement rapide. Le chemin, ou plutôt le sentier à peine tracé qu'il suivait, traversait un mâquis récemment brûlé. En ce lieu la terre était chargée de cendres blanchâtres, et çà et là des arbrisseaux et quelques gros arbres noircis par le feu et entièrement dépouillés de leurs feuilles se tenaient debout, bien qu'ils eussent cessé de vivre. En voyant un mâquis brûlé, on se croit transporté dans un site du Nord au milieu de l'hiver, et le contraste de l'aridité des lieux que la flamme a parcourus avec la végétation luxuriante d'alentour les fait paraître encore plus tristes et désolés. Mais dans ce paysage, Orso ne voyait ce moment qu'une chose, importante, il est vrai, dans sa position : la terre étant nue ne pouvait cacher une embuscade, et celui qui peut craindre à chaque instant de voir sortir d'un fourré un canon de fusil dirigé contre sa poitrine, regarde comme une espèce d'oasis un terrain uni où rien n'arrête la vue. Au mâquis brûlé succédaient plusieurs champs en culture, enclos, selon l'usage du pays, de murs en pierres sèches à hauteur d'appui. Le sentier passait entre ces enclos, où d'énormes châtaigniers, plantés consensément, présentaient de loin l'apparence d'un bois touffu.

Obligé par la roideur de la pente à mettre pied à terre, Orso, qui avait laissé la bride sur le cou de son cheval, descendait rapidement en glissant sur la cendre; et il n'était guère qu'à vingt-cinq pas d'un de ces enclos en pierre à droite du chemin, lorsqu'il aperçut, précisément en face de lui, d'abord un canon de fusil, puis une tête dépassant la crête du mur. Le fusil s'abaissa, et il reconnut Orlanduccio prêt à faire feu. Orso fut prompt à se mettre en défense, et tous les deux, se couchant en joue, se regardèrent quelques secondes avec cette émotion poignante que le plus brave éprouve au moment de donner ou de recevoir la mort.

—Miserable lâche!" s'écria Orso... Il parlait encore quand il vit la flamme du fusil d'Orlanduccio, et presque en même temps un second coup partit à sa gauche, de l'autre côté du sentier, tiré par un homme qu'il n'avait point aperçu, et qui l'ajustait, posté derrière un autre mur. Les deux balles l'atteignirent : l'une, celle d'Orlanduccio, lui traversa le bras gauche, qu'il lui présentait en le couchant en joue; l'autre le frappa à la poitrine, déchira son habit, mais, rencontrant heureusement la lame de son stylet, s'aplatit dessus et ne lui fit qu'une contusion légère. Le bras gauche d'Orso tomba immobile le long de sa cuisse, et le canon de son fusil s'abaissa un instant; mais il le releva aussitôt, et, dirigeant son arme de sa seule main droite, il fit feu sur Orlanduccio. La tête de son ennemi, qu'il ne découvrait que jusqu'aux yeux, disparut derrière le mur. Orso, se tournant à sa gauche, lâcha son second coup sur un homme entouré de fumée qu'il apercevait à peine. A son tour, cette figure disparut. Les quatre coups de fusil s'étaient succédés avec une rapidité incroyable, et jamais soldats exercés ne mi-

rent moins d'intervalle dans un feu de file. Après le dernier coup d'Orso, tout rentra dans le silence. La fumée sortie de son arme montait lentement vers le ciel; aucun mouvement derrière le mur, pas le plus léger bruit. Sans la douleur qu'il ressentait au bras, il aurait pu croire que ces hommes sur qui il venait de tirer étaient des fantômes de son imagination.

S'attendant à une seconde décharge, Orso fit quelques pas pour se placer derrière un des arbres brûlés restés debout dans le mâquis. Derrière cet abri, il plaça son fusil entre ses genoux et le recharga à la hâte. Cependant son bras gauche le faisait cruellement souffrir, et il lui semblait qu'il soutenait un poids énorme. Qu'étaient devenus ses adversaires? Il ne pouvait le comprendre. S'ils s'étaient enfuis, s'ils avaient été blessés, il aurait assurément entendu quelque bruit, quelque mouvement dans le feuillage. Étaient-ils donc morts, ou bien plutôt n'attendaient-ils pas, à l'abri de leur mur, l'occasion de tirer de nouveau sur lui? Dans cette incertitude, et sentant ses forces diminuer, il mit en terre le genou droit, appuya sur l'autre son bras blessé et se servit d'une branche qui partait du tronc de l'arbre brûlé pour soutenir son fusil. Le doigt sur la détente, l'œil fixé sur le mur, l'oreille attentive au moindre bruit, il demeura immobile pendant quelques minutes, qui lui parurent un siècle. Enfin, bien loin derrière lui, un cri éloigné se fit entendre,



PAYSAGE CORSE : Ghisoni et le Christe-Eleison.

et bientôt un chien, descendant le coteau avec la rapidité d'une flèche, s'arrêta auprès de lui en remuant la queue. C'était Brusco, le disciple et le compagnon des bandits, annonçant sans doute l'arrivée de son maître; et jamais honnête chien ne fut plus impatiemment attendu. Le chien, le museau en l'air, tourné du côté de l'enclos le plus proche, flairait avec inquiétude. Tout à coup il fit entendre un grognement sourd, franchit le mur d'un bond, et presque aussitôt remonta sur la crête, d'où il regarda fixement Orso, exprimant dans ses yeux la surprise aussi clairement que chien peut le faire; puis il se remit le nez au vent, cette fois dans la direction de l'autre enclos, dont il sauta encore le mur. Au bout d'une seconde, il reparut sur la crête, montrant le même air d'étonnement et d'inquiétude; puis il sauta dans le mâquis, la queue entre les jambes, regardant toujours Orso et s'éloignant de lui à pas lents, par une marche de côté, jusqu'à ce qu'il s'en trouvât à quelque distance. Alors, reprenant sa course, il remonta le coteau presque aussi vite qu'il l'avait descendu, à la rencontre d'un homme qui s'avancait rapidement malgré la roideur de la pente.

—A moi, Brando! s'écria Orso dès qu'il le crut à portée de la voix.

—Ho! Ors' Anton'! vous êtes blessé! lui demanda Brandolaccio, accourant tout essoufflé. Dans le corps ou dans les membres?...

—Au bras.

—Au bras! ce n'est rien. Et l'autre?

—Je crois l'avoir touché."

Brandolaccio, suivant son chien, courut à l'enclos le plus proche et se pencha pour regarder de l'autre côté du mur. Là, ôtant son bonnet:

—Salut au seigneur Orlanduccio", dit-il. Puis, se tournant du côté d'Orso, il le salua à son tour d'un air brave: "Voilà, dit-il, ce que j'appelle un homme proprement accommodé.

—Vit-il encore?" demanda Orso respirant avec peine.

—Oh! il s'en garderait; il a trop de chagrin de la balle que vous lui avez mise dans l'œil. Sang de la Madone, quel trou! Bon fusil, ma foi! Quel calibre! Ça vous écarbouille une cervelle! Dites-donc, Ors' Anton', quand j'ai entendu d'abord pif! pif! je me suis dit: Sacrebleu! ils escofient mon lieutenant. Puis j'entends boum! boum! Ah! je dis, voilà le fusil anglais qui parle: il riposte... Mais, Brusco, qu'est-ce que tu me veux donc?"

Le chien le mena à l'autre enclos. "Excusez! s'écria Brandolaccio stupéfait. Coup double! rien que cela! Peste! on voit bien que la poudre est chère, car vous l'économisez.

—Qu'y a-t-il, au nom de Dieu!" demanda Orso.

—Allons! ne faites donc pas le farceur, mon lieutenant! vous jetez le gibier par terre, et vous voulez qu'on vous le ramasse... En voilà un qui va en avoir un drôle de dessert aujourd'hui! c'est l'avocat Barricini. De la viande de boucherie, en veux-tu, en voilà! Maintenant qui diable héritera?"

—Quoi! Vincentello mort aussi?"

—Très mort. Bonne santé à nous autres! (1) Ce qu'il y a de bon avec vous, c'est que vous ne les faites pas souffrir. Venez donc voir Vincentello: il est encore à genoux, la tête appuyée contre le mur. Il a l'air de dormir. C'est là le cas de dire: "Sommeil de plomb. Pauvre diable!"

Orso détourna la tête avec horreur. "Es-tu sûr qu'il soit mort?"

—Vous êtes comme Sampiero Corso, qui ne donnait jamais qu'un coup. Voyez-vous, là... dans la poitrine, à gauche? tenez, comme Vincileone fut attrapé à Waterloo. Je parierais bien que la balle n'est pas loin du cœur. Coup double!... Ah! je ne me mêle plus de tirer. Deux en deux coups!... A balle!... Les deux frères!... S'il avait eu un troisième coup, il aurait tué le papa... On fera mieux une autre fois... Quel coup, Ors' Anton'!... Et dire que cela n'arrivera jamais à un brave garçon comme moi de faire coup double sur des gendarmes!"

Tout en parlant, le bandit examinait le bras d'Orso et fendait sa manche avec son stylet.

—Ce n'est rien, dit-il. Voilà une redingote qui donnera de l'ouvrage à mademoiselle Colomba... Hein! qu'est-ce que je vois? cet accroc sur la poitrine?... Rien n'est entré par là? Non, vous ne seriez pas si gaillard. Voyons, essayez de remuer les doigts... Sentez-vous mes dents quand je vous mords le petit doigt? Pas trop?... C'est égal, ce ne sera rien. Laissez-moi prendre votre mouchoir et votre cravate... Voilà votre redingote perdue... Pourquoi diable vous faire si beau? Alliez-vous à la noce?... Là, buvez une goutte de vin... Pourquoi donc n'portez-vous pas de gourde? Est-ce qu'un Corse sort jamais sans gourde?" Puis, au milieu du pansement, il s'interrompait pour s'écrier: "Coup double! tous les deux roides morts!... C'est le curé qui va rire... Coup double! Ah! voici enfin cette petite tortue de Chilina."

Orso ne répondait pas. Il était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres.

—Chili, cria Brandolaccio, va regarder derrière ce mur. Hein?" L'enfant, s'aidant des pieds et des mains, grimpa sur le mur, et, aussitôt qu'elle eut aperçu le cadavre d'Orlanduccio, elle fit le signe de la croix.

—Ce n'est rien, continua le bandit; va voir plus loin, là-bas."

L'enfant fit un nouveau signe de croix.

—Est-ce vous, mon oncle? demanda-t-elle timidement.

—Moi! est-ce que je ne suis pas devenu un

(1) "Salute a noi"! Exclamation qui accompagne ordinairement le mort de "mort", et qui lui sert comme de correctif.



vieux bon à rien? Chili, c'est de l'ouvrage de monsieur. Fais-lui ton compliment.

—Mademoiselle en aura bien de la joie, dit Chilina, et elle sera bien fâchée de vous savoir blessé, Ors' Anton'.

—Allons, Ors' Anton', dit le bandit après avoir achevé le pansement, voilà Chilina qui a rattrapé votre cheval. Montez et venez avec moi au mâquis de la Stazzona. Bien avisé qui vous y trouverait. Nous vous y traiterons de notre mieux. Quand nous serons à la croix de Sainte-Christine, il faudra mettre pied à terre. Vous donnerez votre cheval à Chilina, qui s'en ira prévenir mademoiselle, et, chemin faisant, vous la chargerez de vos commissions. Vous pouvez tout dire à la petite, Ors' Anton': elle se ferait plutôt hacher que de trahir ses amis. Et d'un ton de tendresse: "Va, coquine, disait-il, sois excommuniée, sois maudite, friponne!" Brandolaccio, superstitieux comme beaucoup de bandits, craignait de fasciner les enfants en leur adressant des bénédictions ou des éloges, car on sait que les puissances mystérieuses qui président à l'"Annocchiatuira" (1) ont la mauvaise habitude d'exécuter le contraire de nos souhaits.

"Où veux-tu que j'aïlle, Brando? dit Orso d'une voix éteinte.

—Parbleu! vous avez à choisir: en prison ou bien au mâquis. Mais un della Rebbia ne connaît pas le chemin de la prison. Au mâquis, Ors' Anton'!

—Adieu donc toutes mes espérances! s'écria douloureusement le blessé.

—Vos espérances? Diantre! espérez-vous faire mieux avec un fusil à deux coups?... Ah ça! comment diable vous ont-ils touché? Il faut que ces gaillards-là aient la vie plus dure que les chats.

—Ils ont tiré les premiers, dit Orso.

—C'est vrai, j'oubliais... Pif! pif! boum! boum! ... coup double d'une main (2)... Quand on fera mieux, je m'irai pendre! Allons, vous voilà monté... avant de partir regardez donc un peu votre ouvrage. Il n'est pas poli de quitter ainsi la compagnie sans lui dire adieu."

Orso donna des éperons à son cheval; pour rien au monde il n'eût voulu voir les malheureux à qui il venait de donner la mort.

"Tenez, Ors' Anton', dit le bandit s'emparant de la bride du cheval, voulez-vous que je vous parle franchement? Eh bien! sans vous offenser, ces deux pauvres jeunes gens me font de la peine. Je vous prie de m'excuser... Si beaux... si forts... si jeunes!... Orlanduccio avec qui j'ai chassé tant de fois... Il m'a donné, il y a quatre jours, un paquet de cigares... Vincentello qui était toujours de si belle humeur!... C'est vrai que vous avez fait ce que vous deviez faire... et d'ailleurs le coup est trop beau pour qu'on le regrette... Mais moi, je n'étais pas dans votre vengeance... Je sais que vous avez raison; quand on a un ennemi, il faut s'en défaire. Mais les Barricini, c'était une vieille famille... En voilà encore une qui fausse compagnie!... et par un coup double! c'est piquant."

Faisant ainsi l'oraison funèbre des Barricini, Brandolaccio conduisait en hâte Orso, Chilina et le chien Brusco vers le mâquis de la Stazzona.

## XVIII

Cependant Colomba, peu après le départ d'Orso, avait appris par ses espions que les Barricini tenaient la campagne, et, dès ce moment, elle fut en proie à une vive inquiétude. On la voyait parcourir la maison en tous sens, allant de la cuisine aux chambres préparées pour ses hôtes, ne faisant rien et toujours occupée, s'arrêtant sans cesse pour regarder si elle n'apercevait pas dans le village un mouvement inusité. Vers onze heures une cavalcade assez nombreuse entra dans Pietranera; c'étaient le colonel, sa fille, leurs domestiques et leur guide.

(1) Fascination involontaire qui s'exerce soit par les yeux, soit par la parole.

(2) Si quelque chasseur incrédule me contestait le coup double de M. della Rebbia, je l'engagerais à aller à Sartène, et à se faire raconter comment un des habitants les plus distingués et les plus aimables de cette ville se tira seul, et le bras gauche cassé, d'une position au moins aussi dangereuse.

de. En les recevant, le premier mot de Colomba fut: "Avez-vous vu mon frère?" Puis elle demanda au guide quel chemin ils avaient pris, à quelle heure ils étaient partis; et, sur ses réponses, elle ne pouvait comprendre qu'ils ne se fussent pas rencontrés.

"Peut-être que votre frère aura pris par le haut dit le guide; nous, nous sommes venus par le bas."

Mais Colomba secoua la tête et renouvela ses questions. Malgré sa fermeté naturelle, augmentée encore par l'orgueil de cacher toute faiblesse à des étrangers, il lui était impossible de dissimuler ses inquiétudes, et bientôt elle les fit partager au colonel et surtout à miss Lydia, lorsqu'elle les eut mis au fait de la tentative de réconciliation qui avait eu une si malheureuse issue. Miss Nevil s'agitait, voulait qu'on envoyât des messagers dans toutes les directions, et son père offrait de remonter à cheval et d'aller avec le guide à la recherche d'Orso. Les craintes de ses hôtes rappelèrent à Colomba ses devoirs de maîtresse de maison. Elle s'efforça de sourire, pressa le colonel de se mettre à table, et trouva pour expliquer le retard de son frère vingt motifs plausibles qu'au bout d'un instant elle détruisait elle-même. Croyant qu'il était de son devoir d'homme de chercher à rassurer des femmes, le colonel proposa son explication aussi.

"Je gage, dit-il, que della Rebbia aura rencontré du gibier; il n'a pu résister à la tentation, et nous allons le voir revenir la carniassière toute pleine. Parbleu! ajouta-t-il, nous avons entendu sur la route quatre coups de fusil. Il y en avait deux plus forts que les autres, et j'ai dit à ma fille: Je parie que c'est della Rebbia qui chasse. Ce ne peut être que mon fusil qui fait tant de bruit."

Colomba pâlit, et Lydia, qui l'observait avec attention, devina sans peine quels soupçons la conjecture du colonel venait de lui suggérer. Après un silence de quelques minutes, Colomba demanda vivement si les deux fortes détonations avaient précédé ou suivi les autres. Mais ni le colonel, ni sa fille, ni le guide n'avaient fait grande attention à ce point capital.

Vers une heure, aucun des messagers envoyés par Colomba n'étant encore revenu, elle rassembla tout son courage et força ses hôtes à se mettre à table; mais, sauf le colonel, personne ne put manger. Au moindre bruit sur la place, Colomba courait à la fenêtre, puis revenait s'asseoir tristement, et plus tristement encore s'efforçait de continuer avec ses amis une conversation insignifiante à laquelle personne ne prêtait la moindre attention et qu'interrompaient de longs intervalles de silence.

Tout d'un coup on entendit le galop d'un cheval. "Ah! cette fois c'est mon frère", dit Colomba en se levant. Mais à la vue de Chilina montée à califourchon sur le cheval d'Orso: "Mon frère est mort!" s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Le colonel laissa tomber son verre, miss Nevil poussa un cri, tous coururent à la porte de la maison. Avant que Chilina pût sauter à bas de sa monture, elle était enlevée comme une plume par Colomba qui la serrait à l'étouffer. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut celle du choeur d'Othello: "Il vit!" Colomba cessa de l'êtreindre, et Chilina tomba à terre aussi lestement qu'une jeune chatte.

"Les autres?" demanda Colomba d'une voix rauque.

Chilina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle. Elle jeta un regard ardent sur la maison des Barricini, et dit en souriant à ses hôtes: "Rentrons prendre le café."

L'Iris des bandits en avait long à raconter. Son patois, traduit par Colomba en italien tel quel, puis en anglais par miss Nevil, arracha plus d'une imprécation au colonel, plus d'un soupir à miss Lydia; mais Colomba écoutait d'un air impassible, seulement elle tordait sa serviette damassée de façon à la mettre en pièces. Elle interrompit l'enfant cinq ou six fois pour se faire répéter que Brandolaccio disait que la blessure n'était pas dangereuse et qu'il en avait vu bien d'autres. En terminant, Chilina rapporta qu'Orso demandait avec instance du papier pour écrire, et qu'il chargeait sa soeur de supplier une dame qui peut-être se trouve-

rait dans sa maison, de n'en point partir avant d'avoir reçu une lettre de lui. "C'est, ajouta l'enfant, ce qui le tourmentait le plus; et j'étais déjà en route quand il m'a rappelée pour me recommander cette commission. C'était pour la troisième fois qu'il me la répétait." A cette injonction de son frère, Colomba sourit légèrement et serra fortement la main de l'Anglaise, qui fondit en larmes et ne jugea pas à propos de traduire à son père cette partie de la narration.

"Oui, vous resterez avec moi, ma chère amie, s'écria Colomba en embrassant miss Nevil, et vous nous aiderez."

Puis, tirant d'une armoire quantité de vieux linge, elle se mit à le couper pour faire des bandes et de la charpie. En voyant ses yeux étincelants, son teint animé, cette alternative de préoccupation et de sang-froid, il eût été difficile de dire si elle était plus touchée de la blessure de son frère qu'enchantée de la mort de ses ennemis. Tantôt elle versait du café au colonel et lui vantait son talent à le préparer; tantôt, distribuant de l'ouvrage à miss Nevil et à Chilina, elle les exhortait à coudre les bandes et à les rouler; elle demandait pour la vingtième fois si la blessure d'Orso le faisait beaucoup souffrir. Continuellement elle s'interrompait au milieu de son travail pour dire au colonel: "Deux hommes si adroits! si terribles!... Lui seul, blessé, n'ayant qu'un bras... il les a abattus tous les deux. Quel courage, colonel! N'est-ce pas un héros? Ah! miss Nevil, qu'on est heureux de vivre dans un pays tranquille comme le vôtre!... Je suis sûre que vous ne connaissiez pas encore mon frère!... Je l'avais dit: l'épervier déploiera ses ailes!... Vous vous trompiez à son air si doux!... C'est qu'auprès de vous, miss Nevil... Ah! s'il vous voyait travailler pour lui... Pauvre Orso!"

Miss Lydia ne travaillait guère et ne trouvait pas une parole. Son père demandait pourquoi l'on ne se hâtait pas de porter plainte devant un magistrat. Il parlait de l'enquête du "coroner" et de bien d'autres choses également inconnues en Corse. Enfin il voulait savoir si la maison de campagne de ce bon M. Brandolaccio, qui avait donné des secours au blessé, était fort éloignée de Pietranera, et s'il ne pourrait pas aller lui-même voir son ami.

Et Colomba répondait avec son calme accoutumé qu'Orso était dans le mâquis; qu'il avait un bandit pour le soigner; qu'il courrait grand risque s'il se montrait avant qu'on se fût assuré des dispositions du préfet et des juges; enfin qu'elle ferait en sorte qu'un chirurgien habile se rendît en secret auprès de lui. "Surtout, monsieur le colonel, souvenez-vous bien, disait-elle, que vous avez entendu les quatre coups de fusil, et que vous m'avez dit qu'Orso avait tiré le second. Le colonel ne comprenait rien à l'affaire, et sa fille ne faisait que soupirer et s'essuyer les yeux.

Le jour était déjà fort avancé lorsqu'une triste procession entra dans le village. On rapportait à l'avocat Barricini les cadavres de ses enfants, chacun couché en travers d'une mule que conduisait un paysan. Une foule de clients et d'oisifs suivait le lugubre cortège. Avec eux on voyait les gendarmes, qui arrivent toujours trop tard, et l'adjoint, qui levait les bras au ciel, répétant sans cesse: "Que dira M. le préfet!" Quelques femmes, entre autres une nourrice d'Orlanduccio, s'arrachaient les cheveux et poussaient des hurlements sauvages. Mais leur douleur bruyante produisait moins d'impression que le désespoir d'un personnage qui attirait tous les regards. C'était le malheureux père, qui allant d'un cadavre à l'autre, soulevait leurs têtes souillées de terre, baisait leurs lèvres violettes, soutenait leurs membres déjà roidis, comme pour éviter les cahots de la route. Parfois on le voyait ouvrir la bouche pour parler, mais il n'en sortait pas un cri, pas une parole. Toujours les yeux fixés sur les cadavres, il se heurtait contre les pierres, contre les arbres, contre tous les obstacles qu'il rencontrait. Les lamentations des femmes, les imprécations des hommes redoublèrent, lorsqu'on se trouva en vue de la maison d'Orso. Quelques bergers rebbianistes ayant osé faire entendre une acclamation de triomphe, l'indignation de leurs adversaires ne put se contenir. "Vengeance! vengeance!" crièrent quelques voix.

(A suivre)



la jambe libre; une perruque frisée qui semblait n'avoir connu que l'étrille, un pantalon noir raccommodé avec des pièces de diverses couleurs, et des bottines de cuir rouge, comme les habitants avaient coutume d'en porter. Cet étrange attirail composait le costume de maître Pothier dit Robin, le notaire ambulancier, une spécialité pas tout-à-fait inutile qui fleurissait sous l'ancien régime, dans la Nouvelle-France.

Un plat vide et quantité de miettes amassées sur la table, faisaient voir que le vieux notaire avait grassement déjeuné avant de prendre la plume. Tout près de son coude, au fond d'un grand sac de peau entr'ouvert, on voyait apparaître quelques paquets de papiers sales attachés avec du galon rouge, un ou deux misérables volumes de la Coutume de Paris, et un peu plus que les couverts d'un tome de Pothier, son grand homonyme et sa première autorité en droit. Au milieu de tout cela, quelques morceaux de linge aussi malpropres que les papiers. Mais les habitants se souciaient bien de tout cela! Tant il leur fournissait des arguments contre leurs adversaires. Ils étaient fiers même de son suprême négligé.

Maître Pothier dit Robin jouissait d'une grande réputation parmi les habitants, et c'était fort naturel; il allait de paroisse en paroisse, de seigneurie en seigneurie, rédigeant pour tous des billets, des obligations, des contrats de mariage, des testaments; et l'on sait si nos gens, en vrais Normands qu'ils sont, invoquent la loi et font des chicanes, respectent les documents écrits et les cachets de cire. Maître Pothier trouvait toujours des lacunes et des défauts dans les actes des autres notaires, et rien n'égalait l'embrouillement des siens. Ce n'était pas sans raison qu'il se vantait de pouvoir embarasser le Parlement de Paris et désespérer l'habileté des plus rusés avocats de Rouen. Il y avait autant de sources de discorde dans ses actes que de graines dans une figue, et il mettait ses clients dans l'eau bouillante, comme on dit, ou dans les procès pour le reste de leurs jours. S'il lui arrivait, par hasard, de régler une querelle entre voisins, il s'en dédommageait amplement en mettant aux prises le reste de la paroisse.

## IX

Maître Pothier écrivait le contrat de mariage de Zoé, la charmante jeune fille que nous avons vue tout à l'heure, avec Antoine LaChance, le garçon d'une veuve à l'aise de Beauport, et pendant qu'il écrivait les stipulations que lui dictait dame Bédard, son nez pointu et enluminé touchait presque la feuille.

Dame Bédard savait adroitement profiter de l'occasion. Le notaire avait passé la nuit à la Couronne de France; il ne fallait donc pas manquer de lui faire préparer le contrat de mariage. Mme LaChance, la mère d'Antoine n'était pas présente; mais tant mieux! car elle n'aurait pas manqué de s'opposer à certaines conditions importantes, et la fortune et la main de Zoé ne se donneraient qu'à ces conditions cependant.

—Voilà, madame Bédard, s'écria Maître Pothier en mettant sa plume derrière son oreille, après avoir orné le dernier mot d'un fion superbe. Salomon, s'il se fût marié avec la reine de Saba, aurait voulu faire un pareil contrat. Un douaire de cent livres tournois, deux vaches, un lit de plumes, une couchette, un coffre plein de linge... Une donation entre vifs.

—Une... quoi? Attention, maître Pothier! Est-ce bien là la chose? le vrai mot du grimoire? fit dame Bédard qui sentait bien que là se trouvait le noeud du contrat. Vous savez que je ne donne que conditionnellement.

—Parfaitement! parfaitement! soyez tranquille, madame, j'ai fait une donation entre vifs, révocable pour cause d'ingratitude, si votre futur genre manque à ses obligations envers vous ou mademoiselle Zoé.

—Et il ne peut remplir ses devoirs envers ma fille s'il ne les remplit à mon égard. Mais êtes-vous bien sûr que les termes sont assez forts? Tenons-nous si bien Mme LaChance qu'elle ne puisse révoquer ses dons dans le cas où je révoquerais les miens?

—Si vous la tenez? Comme une tortue tient une grenouille! Pour preuve, voyez ce que dit Ricard à la page 970. Voici le livre.

Maître Pothier ouvrit son vieux bouquin et le passa à madame Bédard. Elle branla la tête.

—Merci! j'ai oublié mes lunettes, dit-elle, lisez vous-même, s'il vous plaît.

—Avec le plus grand plaisir, chère dame. Un notaire doit avoir des yeux pour tout le monde, des yeux de chat pour voir dans l'obscurité, et la faculté de les rentrer comme fait la tortue, afin de ne voir que ce qu'il faut.

—Que le bon Dieu vous bénisse avec vos yeux! fit madame Bédard impatientée. Lisez-moi ce que ce livre dit au sujet des donations révocables, c'est surtout ce que nous voulons savoir, moi et Zoé.

—Bien! bien! voici madame:

“Les donations stipulées révocables suivant bon plaisir du donateur sont nulles; mais cela ne s'applique pas aux donations par contrat de mariage.” Bourdon dit aussi...

—Foin de votre Bourdon et de tous les autres bourdons! je veux faire une donation révocable, moi, il ne s'agit pas de celle de madame LaChance. J'ai été assez longtemps auprès de mon cher défunt mari, pour apprendre comme il faut tenir les rênes serrées avec les hommes. Antoine est un bon garçon, mais la prudente sollicitude d'une belle-mère le rendra meilleur encore.

Le notaire passa la main sur sa perruque.

—Êtes-vous sûre, demanda-t-il, que Antoine LaChance se laissera brider facilement?

—Pourquoi pas? je voudrais bien, par exemple, voir un genre regimber! Au reste, pour l'amour de Zoé, Antoine peut tout faire. Avez-vous fait mention des enfants, maître Pothier? Je ne prétends pas que la mère LaChance ait maîtrise sur eux, pas plus qu'Antoine et Zoé.

—Je vous ai établie “tutrice perpétuelle”, comme on dit en termes du Palais, et voici la clause, ajouta-t-il en mettant le bout du doigt sur certaines lignes du document.

—C'est inutile, dit Zoé en rougissant. Quand le bon Dieu nous donnera des enfants, nous nous occuperons de les bien élever. En attendant, Antoine, je le sais, serait prêt à m'épouser sans dot.

—T'épouser sans dot, toi, Zoé Bédard! Es-tu folle? exclama avec chaleur la propriétaire de l'hôtellerie. Aucune fille, dans la Nouvelle-France ne se marie sans une dot, n'aurait-elle qu'une marmite! Tu oublies que ce n'est pas tant pour toi que pour l'honneur de la maison que je te fais une dot. Se marier sans une dot! vaut autant se marier sans un anneau.

—Ou sans un bon contrat fait par main de notaire, signé, sceau en marge et délivré, ajouta maître Pothier.

—C'est vrai! fit madame Bédard, et j'ai promis de faire une noce de trois jours, une noce qui va surprendre toute la paroisse de Charlesbourg. Le seigneur a consenti à servir de père à Zoé. Il sera le parrain de tous les enfants, c'est entendu dans ce cas-là, et il leur donnera à tous des présents. Je vous inviterai, maître Pothier.

Zoé fit semblant de ne pas entendre. Au reste, ce petit refrain tintait à ses oreilles vingt fois par jour depuis quelques semaines, et cela ne lui était pas trop désagréable.

La perspective des présents stimulait toujours sa curiosité et son ambition.

## X

A cette promesse de trois jours de bombance à la “Couronne de France”, le notaire dressa les oreilles sous sa vilaine perruque. Il commençait une réponse digne du sujet, quand le galop d'un cheval se fit entendre. Un instant après, le colonel Philibert arrivait à la porte de l'hôtellerie.

A la vue de l'uniforme royal, maître Pothier se leva et sortit suivi des deux femmes. Il salua l'officier; mais madame Bédard et sa fille, l'une près de l'autre, lui firent leur plus profonde révérence.

Philibert rendit le salut avec courtoisie et, arrêtant son cheval tout près de madame Bédard:

—Je croyais bien connaître tous les chemins de Charlesbourg, Madame, fit-il, mais je m'aperçois que j'ai oublié la route qui conduit à Beaumanoir. Elle a peut-être été changée. Dans tous les cas, je ne m'y connais plus.

—Votre honneur a raison, répondit l'hôtesse, l'Intendant a fait percer une route nouvelle à travers la forêt.

Pendant ce petit dialogue, Zoé prit la liberté d'examiner, de la tête aux pieds, le cavalier nouveau. Son air, sa taille, son uniforme: tout lui parut sans défaut. C'était bien le plus bel officier qu'elle eut jamais vu.

—En effet, ce doit être cela, répondit Philibert, puis il ajouta: Je présume que vous êtes la propriétaire de l'hôtel de la Couronne de France?

Cela se lisait sur la figure de dame Bédard, tout aussi clairement que sur l'enseigne qui se balançait au-dessus de sa tête.

—Pour vous servir, votre honneur! je suis la veuve Bédard, et je crois tenir la meilleure hôtellerie de la colonie. Votre honneur veut-elle descendre et prendre un verre de vin, de celui que je garde pour les gens de qualité?

—Merci, madame Bédard, je suis pressé. Il faut que j'aille à Beaumanoir. Ne pourriez-vous pas me donner un guide? Je n'ai pas, voyez-vous, de temps à perdre à chercher mon chemin.

—Un guide, monsieur! tous les hommes sont allés à la corvée du roi, en ville... Mais Zoé pourrait bien vous conduire, par exemple.

Zoé serra le bras de sa mère pour l'avertir de ne pas en dire trop. Elle éprouvait un certain plaisir, et un certain trouble aussi, à la pensée de servir de guide à ce beau voyageur, dans la forêt sauvage. Il ne manquait pas d'aventures comme celle-là dans les livres. Pauvre Zoé! pendant une seconde elle fut infidèle à son fiancé. Mais, dame Bédard mit fin à ses conjectures. Elle se tourna vers le notaire qui se tenait raide et droit comme un article du code.

—Voici maître Pothier, votre honneur; il connaît tous les grands chemins et les routes dans dix seigneuries différentes; il vous conduira bien à Beaumanoir.

—C'est aussi facile que de charger des honoraires, ou dresser un procès-verbal, répondit le notaire dont la singulière figure n'avait pas manqué d'attirer l'attention du colonel.

—Ah! vous parlez d'honoraires, dit celui-ci. Vous êtes donc un homme de loi, mon ami! J'ai connu bien des avocats, mais... Il s'interrogeait, il allait dire une malice.

—Vous n'en avez jamais vu comme moi, je suppose. C'est vrai, en effet. Je suis maître Pothier dit Robin, notaire ambulancier au service de votre honneur, prêt à vous formuler une obligation, à vous rédiger un acte de conventions matrimoniales, ou à écrire vos dernières volontés et votre testament, tout aussi bien que le meilleur notaire de France. Je puis, néanmoins, vous conduire à Beaumanoir aussi aisément que je viderais un verre de cognac à votre santé.

Philibert ne put s'empêcher de rire un peu de ce notaire voyageur, et de penser qu'il avait assez de cognac au bout du nez: une mouche n'y aurait pu poser la patte sans se brûler.

—Mais comment voulez-vous m'y conduire, mon ami, lui demanda-t-il, en jetant les yeux sur ses bottes tannées, vous n'avez pas l'air d'un marcheur extraordinaire.

—Oh! interrompit dame Bédard avec humeur, parce que Zoé l'avait pincée un peu fort, pour lui faire comprendre qu'elle voulait y aller,—maître Pothier peut monter le vieux cheval alezan qui est là, dans l'étable, mangeant sa valeur en attendant l'ouvrage. Comme de raison il faudra payer quelque chose.

—Comment? madame, mais bien certainement, et avec plaisir encore!

Alors, maître Pothier, vite! sortez l'alezan, et en route!

Le temps de faire un trait de plume ou d'emplir cette coupe de cognac et je reviens, votre honneur.

—C'est un vrai type que ce maître Pothier, remarqua Philibert pendant que le vieux notaire se rendait à l'écurie.

—Oui, un vrai type, votre honneur. On dit qu'il est le plus rusé de tous les notaires qui passent dans le village. Ceux qu'il prend sont bien pris. Il est si savant, paraît-il! Si je vous disais que l'Intendant le consulte souvent, et qu'ils passent des moitiés de nuit ensemble à boire et à manger dans la cave du château.

—Vraiment? alors il faut que je pèse mes paroles, répondit le colonel en riant, sinon il pourrait me jouer quelque mauvais tour. Mais le voici.



## XI

Comme il parlait, maître Pothier arriva monté à poil sur un cheval maigre comme les restes d'un procès de vingt ans. Sur un signe du colonel, Zoé lui présenta une coupe remplie de cognac qu'il vida d'un trait. Il fit claquer ses lèvres avec volupté, puis, appelant l'hôtesse :

—Prenez soin de mon sac, lui dit-il; il faudrait plutôt laisser brûler votre maison que perdre mes papiers. Adieu, Zoé, lis attentivement le contrat de mariage que je viens d'écrire, et je suis sûr que tes jolies petites mains ne pourront s'empêcher de me préparer un bon dîner.

Ils s'éloignèrent à la course. Dans sa hâte d'arriver, le colonel éperonnait son cheval, et ne s'occupait guère de son guide. Le pauvre notaire, les jambes comme les branches d'un compas, sous sa robe en guenilles, la tête menacée de perdre perruque et chapeau, battait des bras et sautait, sautant, essayant toujours de se mettre d'accord avec le galop irrégulier de sa triste monture.

## CHAPITRE VI

## BEAUMANOIR

## I

Ils chevauchaient en silence. Un peu plus loin que le village de Charlesbourg, ils entrèrent dans la forêt de Beaumanoir par un sentier large et bien battu où pouvaient passer chevaux et carcasses.

Ils comprirent que l'affluence des visiteurs au château était d'ordinaire assez considérable.

Les rayons du soleil pénétraient à peine la mer de verdure qui se berçait au-dessus de leurs têtes; le sol était jonché de feuilles, souvenirs des étés passés; les molles fougères formaient bouquets autour des troncs déracinés; mille petites fleurs étincelaient près des herbes Saint-Jean, dans les coins ensoleillés, tandis que les grands pins verts et sombres versaient aux voyageurs leurs senteurs résineuses et leur vivifiante fraîcheur.

Un petit ruisseau se montrait d'espace en espace, sous les bois, chantant avec timidité pour les grandes herbes qu'il arrosait, et sur ses bords étroits fleurissaient l'anémone d'argent, le muflier et les campanules de la flore boréale.

Le colonel Philibert n'oubliait pas les dangers qui menaçaient la colonie et le motif sérieux qui l'appelait en hâte à Beaumanoir; cependant, il jouissait des délices de la forêt, regardait l'écureuil sauter d'un arbre à l'autre, et prêtait l'oreille aux gazouillements des oiseaux cachés dans le feuillage. Il allait vite et quand il se vit sur la bonne voie il eut bientôt devancé son guide.

—C'est un chemin tortueux que ce chemin de Beaumanoir, dit-il à la fin, en retenant son cheval pour permettre à maître Pothier de le rejoindre. Il est aussi embrouillé que le code. J'ai de la chance tout de même, d'avoir, pour me guider, un notaire habile comme vous.

—Pour vous guider? mais c'est votre honneur qui bat la marche! Oui, le chemin qui mène à Beaumanoir est aussi compliqué que le meilleur acte passé par un notaire ambulancier.

—Vous n'allez pas souvent à cheval, maître Pothier, dit Philibert qui entendait geindre le notaire, péniblement cahoté par sa vieille rosse.

—A cheval? N... non! Dame Bédard pourra bien m'appeler le plaisant Robin, si jamais elle me reprend à monter sur ses chevaux de louage.

—Pourquoi, maître Pothier?

Philibert commençait à s'amuser des manières de son guide.

—Pourquoi? parce que, si j'avais marché aujourd'hui, j'aurais pu marcher demain. Maintenant, c'est fini, grâce à ce bourriquet. Hunc! hanc! hoc! Il n'est bon qu'à faire un professeur de latin. Hoc! hanc! hunc! Je n'ai pas décliné mes pronoms depuis que j'ai laissé par accident le collège de Tours; non! Hunc! hanc! hoc! je vais être réduit en compote. Hunc! hanc! hoc!

## II

Philibert s'amusait bien des réminiscences classiques de son guide, mais il craignait qu'il ne tombât de cheval, car il se tenait comme une fourche plantée dans une botte de foin. Il s'arrêta un instant pour lui permettre de prendre haleine et de se reposer.

—J'aime à croire, lui dit-il, que le monde apprécie mieux votre science et vos talents que ne le fait ce vilain bidet.

—C'est bien de la bonté, de votre part, de vous arrêter ainsi pour moi. Ma foi! je n'ai rien à reprocher au monde si le monde n'a rien à me reprocher. Ma philosophie, c'est que le monde est ce que les hommes le font. Comme dit un vieux refrain :

C'est un endroit plaisant, mes amis, que ce monde,  
Si l'on prête, l'on donne et l'on dépense bien :  
Mais s'il faut emprunter, cette machine ronde  
Ne vaut plus rien.

—Et que vaut-elle à vos yeux, maître Pothier? demanda le colonel.

Le notaire semblait le plus heureux des mortels; sa face ridée était toute souriante; les yeux, les joues, le menton, les sourcils, tout frémissait de plaisir, autour d'un nez de pourpre. Des enfants allègres autour d'un feu de joie!

—Oh! je suis content, répondit-il; nous, les notaires, nous avons le privilège de porter des manteaux bordés d'hermine, au palais de justice, et des robes noires à la campagne... quand nous pouvons en avoir. Voyez!

Et il releva avec dignité les lambeaux de sa robe.

—Pour moi, la profession de notaire, continua-t-il, c'est de manger, boire et dormir. Toutes les portes me sont ouvertes. Il ne se fait pas un baptême, ou une noce, ou un enterrement, sans que j'en sois, dans dix paroisses à la ronde. Les gouverneurs et les intendants fleurissent et tombent, mais Jean Pothier dit Robin, le notaire ambulancier, fait toujours joyeuse vie. Les hommes peuvent se passer de pain, mais non de lois, du moins les hommes de cette noble et chicanière Nouvelle-France, notre patrie.

—Votre profession me paraît tout-à-fait nécessaire alors, observa Philibert.

—Nécessaire? je penserais! S'il n'avait une nourriture convenable, le monde perdrait vite l'existence, de même qu'Adam a perdu la félicité du paradis terrestre, faute d'un notaire.

—Faute d'un notaire?

—Oui, votre honneur! Il est évident que notre premier père a perdu son droit de "usus et fructibus", dans l'Éden, tout simplement parce qu'il n'a pas pu avoir un notaire pour rédiger un contrat inattaquable. Comment! il ne possédait pas même par un bail à chapitel, les animaux qu'il avait choisis et nommés?

Le colonel reprit en riant :

—Je pensais qu'Adam avait perdu son bien par la faute de quelqu'artificieux notaire, plutôt. Ce notaire aurait suggéré à la femme d'interpréter le contrat à sa façon, sachant bien qu'Adam ne trouverait pas un autre notaire pour défendre ses titres.

—Hum! c'est possible; j'ai lu quelque part, en effet, que jugement avait été rendu par défaut. Ce serait différé aujourd'hui. Il y a dans la Nouvelle comme dans la Vieille France, des notaires capables d'enfoncer Lucifer lui-même dans une lutte pour une âme, un corps ou un bien fonds... Mais, tiens! nous voilà sortis de la forêt.

## III

Les voyageurs avaient devant eux un large plateau garni de massifs d'arbres et dominé par une montagne escarpée. Un ruisseau, sur lequel on avait jeté un pont rustique, promenait ses ondes d'argent. Au milieu des jardins superbes et des bouquets d'arbres séculaires, s'élevait le château de Beaumanoir, avec son toit à pic, ses hautes cheminées et ses girouettes dorées qui rayonnaient au soleil.

Le château était une lourde construction en pierre, à pignons et à toit élevés, dans le style du dernier siècle, assez forte pour soutenir une attaque, assez élégante pour servir de demeure à un Intendant royal de la Nouvelle-France. Il avait été construit quelque quatre-vingts ans auparavant, par l'intendant Jean Talon, qui s'y retirait en silence, quand il était fatigué des importunités de ses amis et des persécutions de ses adversaires, ou dégoûté de la froide indifférence de la Cour pour ses admirables plans de colonisation. Il choisissait quelques intimes et là, ensemble, loin de la ville, dans la retraite paisible, ils parlaient de la grande littérature du siècle de Louis XIV, ou discutaient la nouvelle philosophie qui envahissait l'Europe de toute part.

Là, dans le château de Beaumanoir, le sieur Joliet avait raconté ses aventureux voyages, et le père Marquette avait confirmé l'existence d'un fleuve merveilleux appelé le "Père des Eaux", qu'une vague rumeur seule avait fait soupçonner. Là aussi, le vaillant de la Salle était venu demander conseil à Talon, son ami et son patron, quand il partit pour aller explorer la grande rivière du Mississippi, entrevue par Joliet et Marquette, la grande rivière du Mississippi qu'il donna à la France par droit de découverte.

Tout près du château, s'élevait une tour de pierre brute, crénelée et percée dans les côtés de nombreuses ouvertures. Cette tour avait été bâtie pour tenir les sauvages en respect et servir de refuge aux colons pendant les guerres du dernier siècle.

Que de fois, des bandes d'Iroquois altérés de sang se sont sentis pris de découragement et de terreur à la vue de cette petite forteresse dont les coulevrines donnaient l'éveil aux colons du Bourg-Royal et des bords sauvages du Montmorency!

La tour ne servait plus maintenant et tombait en ruines; mais il circulait des rumeurs fantastiques chez les habitants, au sujet d'un passage souterrain qui l'unissait au château. Personne ne l'avait jamais vu, ce passage, et personne n'aurait eu la hardiesse de l'explorer, à coup sûr, parce qu'il était gardé par un loup-garou! Un loup-garou!!! Ce mot faisait frissonner de peur les enfants vieux et jeunes réunis au coin du feu, dans les soirées d'hiver, pour entendre les légendes de la Bretagne et de la Normandie, remises à neuf et retouchées pour les scènes du Nouveau-Monde.

## IV

Le colonel Philibert et maître Pothier suivirent une large avenue qui aboutissait au château et s'arrêtèrent à la porte principale, au milieu d'une haie verdoyante taillée, d'après les haies de Luxembourg, de la façon la plus fantastique. Cette porte s'ouvrait sur un vaste jardin tout éclatant de fleurs, tout rempli des senteurs les plus exquises, du bourdonnement des abeilles et du chant des oiseaux.

Des arbres, emportés de France et plantés par Talon, montraient au-dessus de la haie leurs têtes chargées de fruits. C'étaient des cerises rouges comme les lèvres des vierges Bretonnes, des prunes de Gascogne, des pommes de Normandie, des poires de la luxuriante vallée du Rhône. Les branches recourbées laissaient leur douce teinte verte pour se parer de vermeil, d'or et de pourpre, ces vives couleurs que la nature arbore quand elle se couronne pour les fêtes de la moisson.

Tout près du château, l'on voyait un colombier surmonté d'une brillante girouette que le moindre souffle faisait tourner et crier. C'était la retraite d'une famille de pigeons qui voltigeaient sans cesse, sans cesse tournoyaient autour des hautes cheminées ou se pavanaient en roucoulant sur le toit élevé; pigeons blancs comme des flocons de neige, emblème de l'innocence et du bonheur.

Mais rien ne rappelait l'innocence ou le bonheur dans l'aspect de ce château baigné de lumière. Ses grandes portes restaient immobiles devant les merveilleuses beautés du monde extérieur, ses fenêtres qui auraient dû s'ouvrir larges, pour recevoir la fraîcheur et les rayonnements du matin, ses fenêtres étaient closes, comme des yeux qui se ferment avec malice à la lumière du ciel qui les inonde.

## V

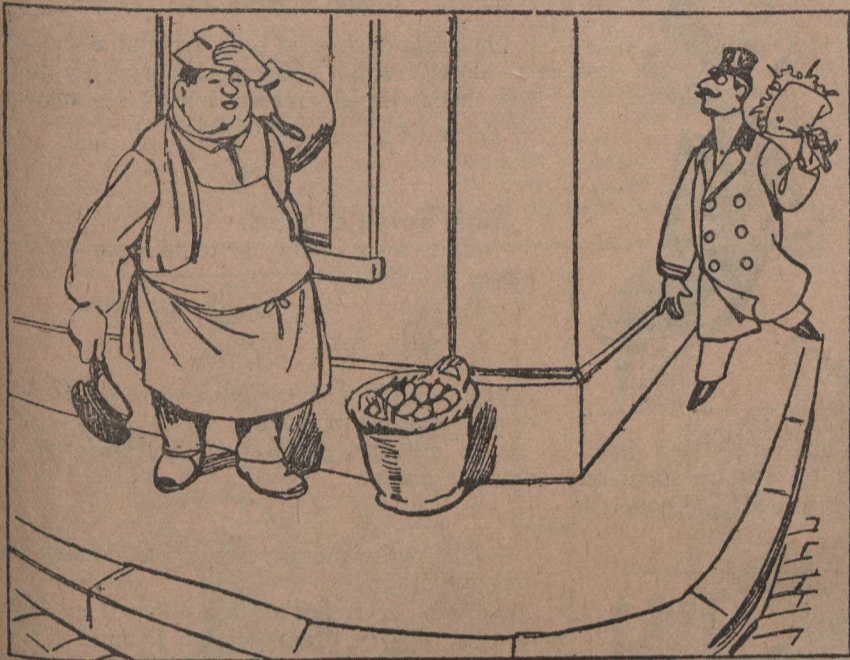
Tout était calme au dehors, et l'on n'entendait que les chants des oiseaux ou le frémissement des feuilles; rien, ni homme, ni bête ne signala l'approche du colonel. Mais longtemps avant qu'il n'arrivât à la porte, il entendit un bruit confus de voix, un étrange mélange de cris, de chants et de rires, un choc de coupes et de sons de violons qui le remplirent d'étonnement et de dégoût. Il distingua des accents avinés, des refrains bachiques, des voix de stentor, qui demandaient de nouvelles rasades, et proposaient de nouvelles santés au milieu des plus bruyants applaudissements.

(A suivre)

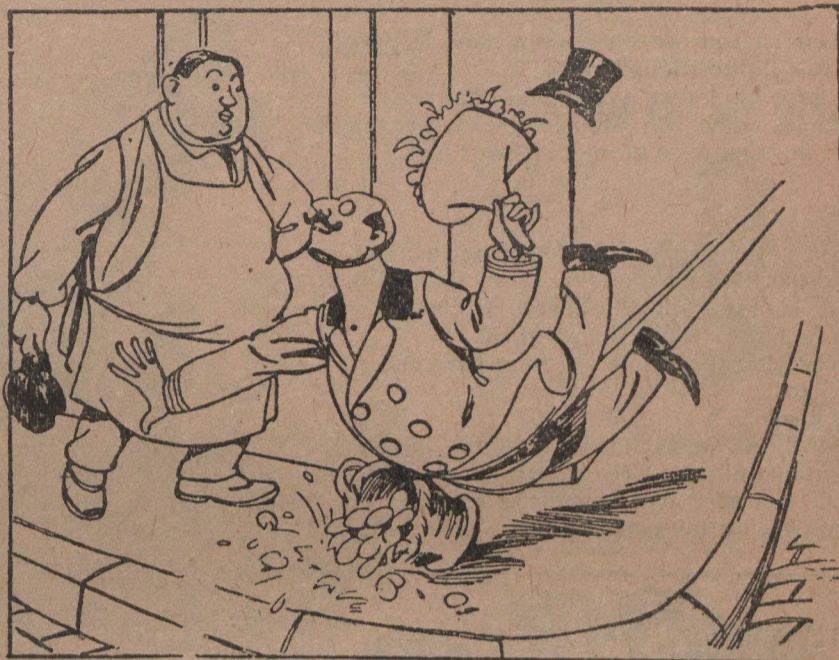


# Le panier aux œufs

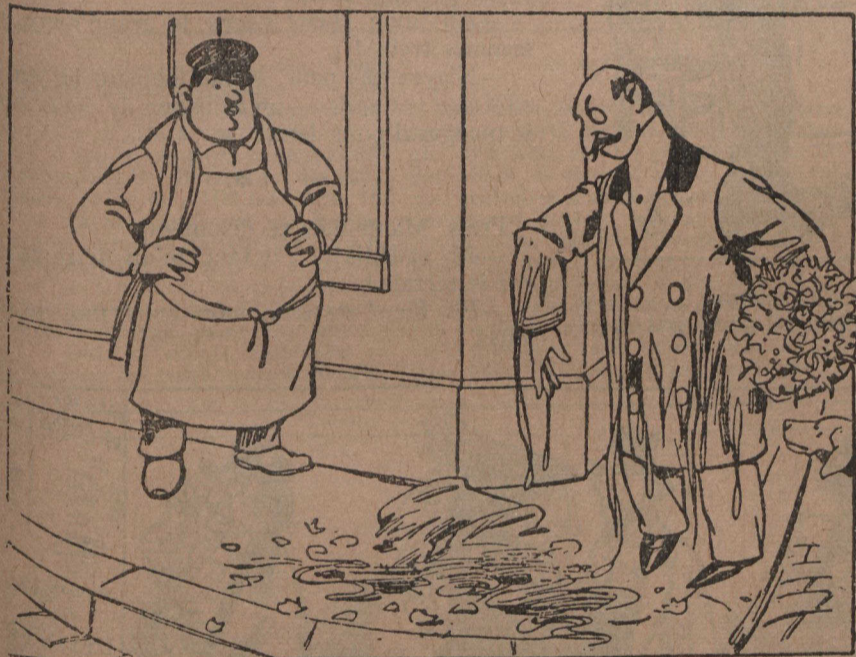
PAR  
GODEFROY



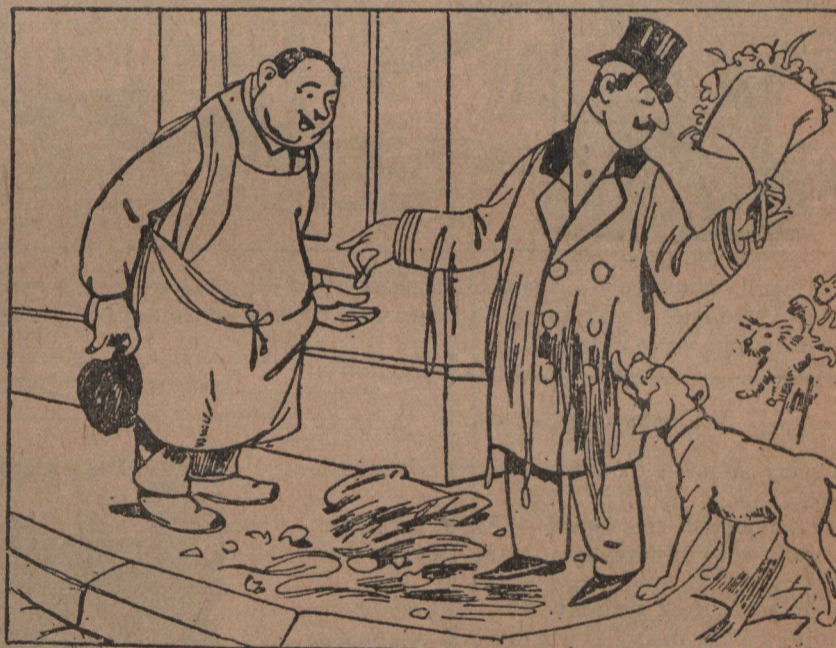
C'est la fête de Mme Dupont la tante de Guibolard, qui court la lui souhaiter avec un beau bouquet de roses.



Au tournant de la rue, Guibolard se butte contre le panier d'œufs déposé par l'épicier du coin.



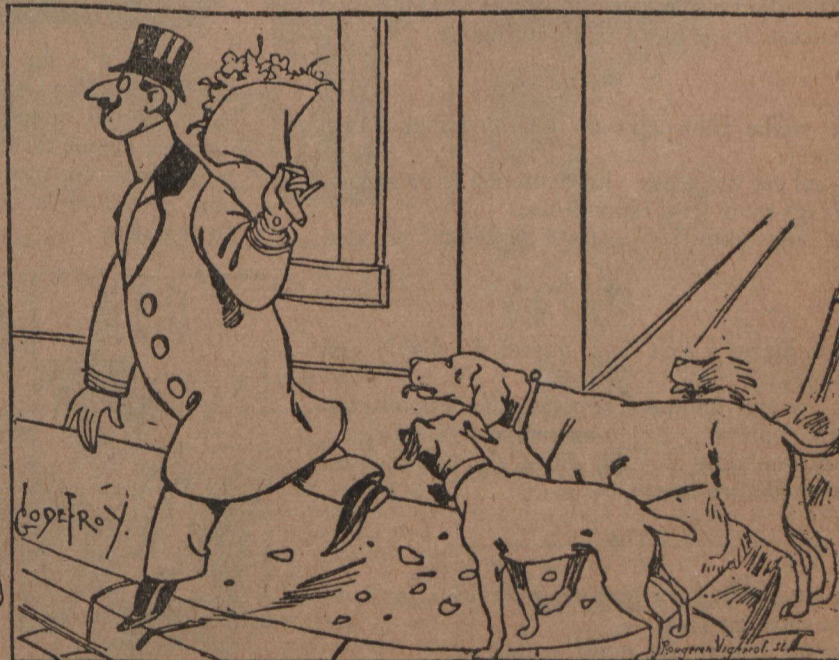
Le pardessus de Guibolard est d'un si beau jaune qu'il a l'air d'un serin.



L'épicier se permet de rappeler à Guibolard que: "Qui casse les œufs, les paie."



Les chiens, qui adorent l'omelette, se chargent de nettoyer le pardessus de Guibolard.



Qui, triomphalement, son bouquet de roses à la main, reprend le chemin de la maison de sa tante.



## POUR RIRE



## Au restaurant

—Garçon! encore un cheveu dans le potage! Cela va-t-il durer longtemps?

Le garçon, montrant son crâne chauve:

—Hélas! mon bon Monsieur, c'est presque la fin! Il ne m'en reste même plus pour moi.

X... prétend qu'il faut constamment tenir en éveil l'esprit des enfants. Aussi, du matin au soir, il persécute son petit garçon de questions sur l'histoire, l'orthographe, le calcul, etc.

Hier c'était le jour de l'histoire naturelle.

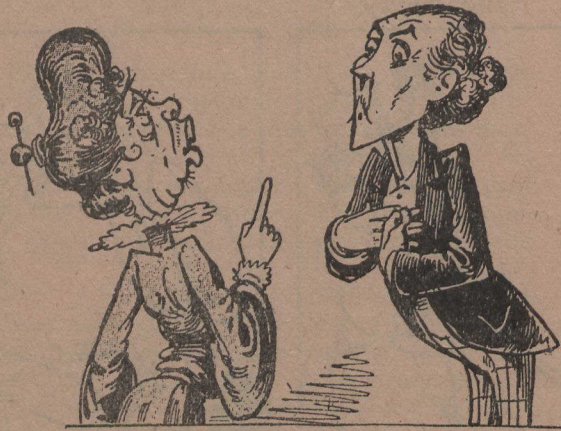
—Toto!

—Papa?

—Quel est l'animal qui fait: "hi-han, hi-han"?

L'enfant qui entend ce cri pour la première fois, regarde son père avec stupeur et conclut:

—Mais, c'est toi, papa!



—Ainsi vous n'avez qu'un frère? C'est étrange! j'ai fait la même question à votre soeur qui m'a répondu qu'elle en avait deux. Lequel de vous dit la vérité?

## Calino homme de sciences

On parle devant lui d'un ami qui a huit frères.  
—Huit frères? s'écrie-t-il! alors s'il a huit frères, chacun de ses frères a huit frères aussi... et ça ferait 64! C'est impossible.

Entre avocat et client:

—Vous avez oublié de joindre au dossier les pièces principales.

—Ah! oui... les pièces de cent sous.

Monsieur X... n'est pas encore sorti? demande poliment un monsieur.

—Je ne crois pas, répond le concierge, il est mort ce matin.

—Dis, petite mère, veux-tu me donner encore un petit dragée?

—Mais, Bébé, je t'ai déjà dit qu'il ne faut pas dire un dragée; dragée est au féminin.

—Oh! petite mère, tu sais bien, celles-là sont pas au féminin, elles sont au café.

On se met à table:

—Ah! mon Dieu! s'écrie la grand'mère, nous sommes treize!

—N'ayez pas peur, bonne maman, lui dit aussitôt son petit-fils — un collégien de douze ans — je mangerai pour deux!

Deux Marseillais se disputent:

—Ah cadédis!... il faut qu'un de nous reste sur le terrain!...

—Eh bien! restes-y, mon bon! moi je m'en vais!



Chez la nourrice: — Viens, mon chéri, viens dire bonjour à ton papa et à ta maman.

—Ah! dame, Monsieur et Madame, vous pouvez voir que j'avons ben élevé; il ne va pas avec tout le monde, votre enfant!...

## Nos bons ronds-de-cuir

La scène se passe dans une grande administration de l'Etat.

Un contribuable très agacé — Enfin, monsieur, voilà vingt-cinq minutes que je suis devant votre guichet!

Le préposé, sans s'émouvoir — Qu'est-ce que vous diriez à ma place? Il y a dix-huit ans que je suis derrière.

—Je viens de perdre mon oncle.

—Ah! Quel est le médecin qui l'a soigné?

—Aucun; il est mort... de lui-même.

Une vieille fille déposait hier au tribunal correctionnel:

—Quel est votre âge? lui demanda le président.

—Vingt-neuf ans, répond-elle.

—Depuis quand? riposte le président en souriant.

On se marie à tout âge quand le diable s'en mêle.

X... a pris femme à soixante-dix ans, et par-dessus le marché il arrive en retard à la mairie.

—La prochaine fois, lui dit le maire, venez un peu de meilleure heure.

X!... a envoyé son nouveau domestique faire une emplette en ville.

Baptiste revient les mains vides:

—On n'a pas voulu la pièce que monsieur avait donnée; elle était fausse.

—Ah! voyons, où est-elle?

Baptiste, d'un air surpris et embarrassé:

—Comme elle ne valait rien, ma foi, Monsieur, j'ai bu un bock avec.



—Vous êtes un féministe convaincu, Monsieur?

—Oh! oui, quand la femme sera l'égale de l'homme, je ne serai plus moralement tenu de lui céder ma place en tramway.

—Ce qu'il y a de mieux ici?... mes tableaux?

—Mais Machin m'a déjà dit ça!

—Pour mes tableaux?

—Non, pour les siens!

—A Paris, on ne joue plus que des pièces étrangères!... il faut aller à l'étranger pour voir des pièces bien françaises comme "Hamlet" ou "Faust"!



—Ça n'est vraiment pas raisonnable de se mettre dans un pareil état à force de valser...  
—Puisque c'est un bal pour les pauvres!

## En wagon

—Mon ami, prêtez-moi donc un instant le journal que vous lisez?

—Oui, chère amie, au prochain tunnel.

## Dans le cabinet du juge d'instruction

—Racontez-moi, dit le juge, votre vie antérieure; dites-moi sincèrement ce qui vous a conduit ici?

—Un gendarme, mon juge, répond le prévenu.

Un juge levant sa canne vers un accusé, disait:  
—Il y a une fameuse canaille à l'extrémité de ma canne...  
—A quel bout? fit l'accusé.



# POUR RIRE

## Les bottes

Un marchand allant en foire, passe dans son voyage par une ville de France. Dans ses habits ce marchand n'avait cherché qu'à se mettre à son aise. Tant bien que mal il était monté. Il était transi de froid, et, pour s'en garantir aux jambes, il les avait entortillées de foin au lieu de bottes. Passant par la ville en question, sur les dix heures du matin, les oisifs qui se trouvaient sur la place, crièrent après lui, le raillant de toutes les manières sur ses bottes; la comédie se prolongea jusqu'à son auberge. Lors même qu'il fut obligé de traverser un ruisseau, l'un des acteurs, cordonnier de son métier, lui dit: "Monsieur, levez les jambes, vos bottes prennent l'eau."

dite, tous deux apportèrent chacun leur botte; mais le marchand était parti. On se moqua d'eux à leur tour, en leur disant: "Oh! les sots qui changent des bottes de cuir contre des bottes de foin."

## Ce qui n'est plus à faire

Un lord s'adressa un jour à un prêteur sur gages pour avoir mille guinées sur les diamants de sa femme, qu'il avait payés \$8,000. Ce seigneur dit à l'usurier: "Démontez et numérotez les pierreries, et faites-en monter de fausses à la place; je ne veux pas que milady s'en aperçoive.— Il est trop tard, dit le prêteur, la chose est faite; milady vous a gagné de vitesse, et j'ai acheté les diamants fins l'année dernière."

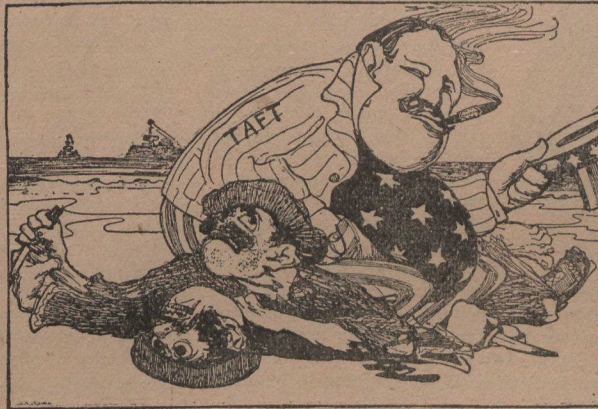
## Subterfuge d'un débiteur

Un homme, qui n'aimait pas à payer ses dettes, fut vivement pressé par son tailleur de lui arrêter ses mémoires, et de lui passer obligation du montant devant son notaire. "Je le ferai volontiers, lui répondit le débiteur, pourvu que personne ne le sache". Le tailleur se rendit de suite chez le notaire; et après avoir fait dresser l'obligation, il l'apporta à son débiteur pour la signer. Celui-ci la prit, la lut et la déchira, comme s'il eût été en colère. "Hé quoi! lui dit-il, est-ce ainsi que vous en usez? Vous m'avez promis que personne n'en saurait rien; et, contre mon intention et votre parole, vous avez fait mettre: A tous ceux qui ces présentes verront, savoir faisons, etc."



La protection de l'oncle Sam — "Vous vous y habituerez vite, ma chère petite."

Fischietto, de Turin



M. Taft n'eut aucune difficulté à mettre fin à la rixe cubaine.

Kladderadatsch, de Berlin

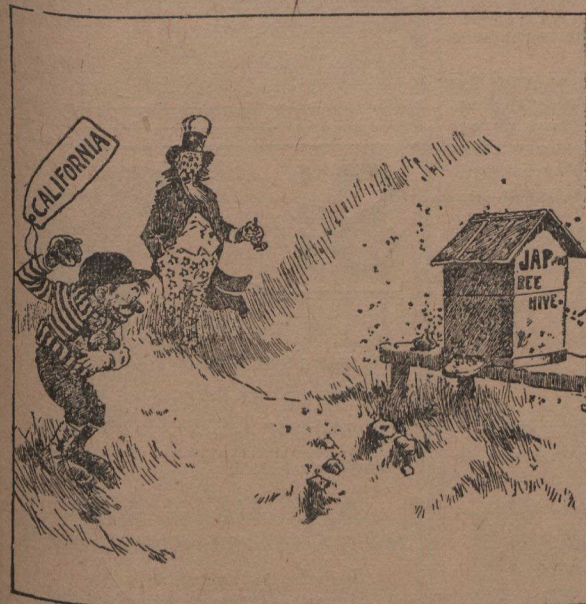
## Le mari prudent

Dans un village du Poitou, une femme, après une forte maladie, tomba en léthargie. Son mari, et tous ceux qui étaient autour d'elle, la croyant morte, l'enveloppèrent seulement d'un linge, selon la coutume des pauvres gens du pays, et la firent porter en terre. Mais en chemin, ceux qui la portaient, ayant passé près d'un buisson, les épines la piquèrent et elle revint de sa léthargie. Quelques années après elle mourut, ou du moins on le crut ainsi. Comme on la portait en terre, le mari cria deux ou trois fois: "N'approchez pas des haies!"

## Blessé au champ d'honneur

Un jour que l'armée française était cantonnée auprès d'une ville, malgré la bonne discipline qui y régnait, quelques maraudeurs furent dans la campagne et prirent un cochon. Le propriétaire les aperçut de loin, et vit que c'était des grenadiers. Quoiqu'ils eussent beaucoup d'avance sur lui, il arriva presque aussitôt qu'eux à la ville, pour faire sa plainte. Le général ordonna de visiter toutes les chambrées; mais un caporal de planton avait entendu cette plainte; il avertit ses camarades de ce qui se passait. Le cochon avait été tué en ar-

L'autre qui était savetier, lui cria: "Mon cadet, piquez, piquez de l'éperon." — Oui, dit-il, tout bas en colère, j'en piquerai dès demain, mais ce sera à vos dépens. Ayant le soir même payé ce qu'il devait à son aubergiste, il fait venir un des deux cordonniers, et lui dit: "Ce matin j'ai été pressé, et n'ayant pas trouvé mes bottes, je m'en suis fait avec du foin: on en a ri, peu m'importe; j'ai eu les jambes chaudes, c'était ce que je voulais. Mais je sens que je ne puis me passer de bottes, pourriez-vous m'en livrer une paire pour demain matin?" — Oui, lui dit le cordonnier en riant; le terme est court, mais à demain;



A l'Etat de Californie qui jette des cailloux sur la ruche japonaise:

L'oncle Sam: "Veux-tu finir, petit fou!..."

Plain Dealer, de Cleveland



Politesse nécessaire entre les Etats-Unis et le Japon.

Ensemble: "J'en suis fort peiné". "Je vous demande mille pardons".

Pionnier Press, de St-Paul

## Le voyageur rusé

Un voyageur du duché de Bourgogne, qu'un orage avait transi de froid, arrive dans une hôtellerie de campagne, et la trouve si remplie de monde qu'il ne peut approcher de la cheminée. Que l'on porte à mon cheval une cloyère d'huîtres, dit-il à l'hôte. — A votre cheval! s'écrie celui-ci, croyez-vous qu'il veuille en manger? — Faites ce que j'ordonne, réplique le gentilhomme. A ces mots tous les assistants volent à l'écurie, et notre voyageur se chauffe à l'aise. "Monsieur, dit l'hôte en revenant, je l'aurais gagé sur ma tête; le cheval n'en veut pas". En ce cas, reprend le voyageur qui s'était bien chauffé, "il faut donc que je les mange".

rivant; vite on le met dans un lit, on le coiffe d'un bonnet de police, et on ne laisse voir que le bonnet, comme un malade qui eût été tourné du côté de la ruelle; on ferme les croisées, on allume une chandelle, un grenadier tient un livre, et paraît être dans un profond recueillement; il est seul dans la chambre. On frappe. — Entrez. C'est un officier qui accompagne le paysan. — Pourquoi fait-il sombre ici? que vois-je dans ce lit? — Capitaine, c'est un camarade qui vient d'être mis à mal dans un duel, et je lui lis le chef-d'oeuvre de Mademoiselle de Scudéry. — Sortons, sortons, dit le paysan, c'est bien malheureux. L'officier vit bien la ruse, mais garda le silence en faveur du stratagème; et le paysan en fut pour son cochon.

je passerai la nuit. — N'y manquez pas; demain, cinq heures du matin. — A demain." La mesure prise, il part. Le voyageur va sans rien dire de son auberge chez l'autre cordonnier, en commandant une autre paire pour six heures précises du matin: le marché fut conclu de part et d'autre. Le lendemain, le premier apporta sa paire de bottes; mais la droite, disait le voyageur, le gênait; il fallait la remettre en forme, et la rapporter à sept heures et demie: le cordonnier y consentit. A peine est-il sorti, que l'autre arrive, apporte sa paire de bottes; mais la gauche ne pouvait passer. Il faut, disait notre homme, la rajuster, et me la rapporter à huit heures et demie. L'ouvrier y consent. A l'heure

## Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite avec les **POUDRES ORIENTALES** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix: Une botte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, Montréal  
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

## L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.

La nature a voulu qu'à toute maladie il y eût un remède.



## LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme. Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les mauxaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE  
87, rue St-Christophe, MONTREAL LTEE

## L'Ouest

TOUT le monde parle de L'OUEST maintenant, et cependant combien peu sont suffisamment renseignés sur cette merveilleuse partie de notre cher Canada? Voulez-vous vous instruire de ce qu'est L'OUEST? recevez

## LE COURRIER DE L'OUEST

le seul journal français publié là-bas, organe de nos compatriotes de Saskatchewan et d'Alberta.

Abonnement: \$1.00 par an.

## LE COURRIER DE L'OUEST

Edmonton, Alta

Copie spécimen envoyée gratuitement



## Qualité — Satisfaction

Voilà ce que nos clients reçoivent ici. Avant de faire votre choix ailleurs, venez nous voir, ou demandez notre Catalogue Grátis.

**NARCISSE BEAUDRY & FILS**  
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS  
212, rue St-Laurent, MONTREAL

Phone Bell Main 5430

Etablie en 1862

## Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

## FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier





## LA CUISINE DE MADAME

d'ail; six petits oignons; 1/10 de pintes de cognac; 1/5 pinte de bouillon de pot-au-feu; un bouquet garni.

**OPERATIONS** — Dépouillez le lapereau; videz-le; découpez-le en morceaux de moyenne grosseur. Coupez le lard en petits dés. Epluchez les petits oignons. Faites fondre le beurre dans un sautoir moyen. Aussitôt chaud, faites-y dorer le lard et les petits oignons; puis, retirez-les. Alors, faites revenir les morceaux de lapereau, en leur donnant une belle couleur. Egouttez la graisse; ajoutez le cognac; mettez-y le feu. Quand les flammes se sont éteintes, ajoutez la farine, et remuez sur le bord du fourneau.

Maintenant, ajoutez le bouillon et le vin blanc; mettez le bouquet garni; assaisonnez d'un peu de sel. Couvrez et laissez cuire pendant vingt minutes encore, sur un feu modéré. Tournez les champignons; lavez-les; mettez-les avec les morceaux de lapereau, que vous laissez cuire pendant vingt minutes encore. Epluchez le persil, l'échalote, la gousse d'ail, et hachez le tout ensemble. Ajoutez cela aux morceaux de lapereau, cinq minutes avant de servir; ce qui fait en tout quarante-cinq minutes de cuisson. Disposez les morceaux de lapereau dans un plat rond, en plaçant les filets et les cuisses par dessus les autres morceaux; arrosez le tout avec la sauce, et servez immédiatement.

### Biscuit à la crème au chocolat

Avez pour le biscuit: Trois oeufs entiers; 2 onces  $\frac{3}{4}$  de farine; 3 onces de sucre semoule; un moule à charlotte de 6 pouces de diamètre.

Pour la crème: Trois jaunes d'oeufs; 1 once de farine; 2 onces  $\frac{3}{4}$  de chocolat; 1 once  $\frac{1}{2}$  de sucre semoule; un demiard de lait.

**OPERATIONS** — Le biscuit: Graissez le moule avec du beurre frais, non fondu; à l'aide du doigt. Saupoudrez-le de farine, et mettez-le de côté. Cassez les trois oeufs dans la bassine; battez-les avec 3 onces

de sucre jusqu'à l'état de crème épaisse. Ajoutez 2 onces  $\frac{3}{4}$  de farine, que vous avez préalablement tamisée sur un papier. Mélez bien, mais légèrement, pour ne pas faire retomber la pâte. Versez dans le moule, et faites cuire à four modéré, pendant quarante minutes environ. Démoulez sur une grille ou sur une vannette d'osier.

Pendant que le biscuit est au four, vous avez le temps de préparer la crème.

**Crème au chocolat:** Faites fondre le chocolat dans une petite casserole. Délayez-le, avec une cuiller de bois. Ajoutez les trois jaunes d'oeufs. Travaillez un peu ce mélange. Puis, toujours en remuant avec la cuiller, ajoutez une once  $\frac{1}{2}$  de sucre, et finalement une  $\frac{1}{2}$  once de farine. Amalgamez bien le tout ensemble. Mouillez avec le lait bouillant, et liez sur feu doux jusqu'à ce que l'ébullition se produise; retirez alors du feu la casserole.

Pour finir, coupez le biscuit en trois tranches. Garnissez chaque tranche avec une couche de crème, et remettez-les l'une sur l'autre. Avec le reste de la crème, garnissez le dessus et le tour, en lissant bien avec un couteau.

Remarque importante: il faut avoir soin de faire ces dernières opérations sur le plat même où le gâteau doit être servi; sinon, la crème fait glisser les couches de biscuit.

Pierre CHATELAIN.

### Truites farcies

Faites avec quelques merlans une farce très fine, dont vous emplissez vos truites. Puis, vous les refermez soigneusement, en les cousant avec un peu de fil.

Vous les déposez dans une casserole sur un lit de carottes et échalotes finement taillées, quelques grains de gros poivre et un bouquet de persil; puis, vous mouillez le tout avec un verre ou deux d'excellent vin blanc. Vous ajoutez 4 onces de beurre et vous cuisez doucement en arrosant avec la cuisson.

Lorsque les truites sont cuites, vous les débidez; puis, vous faites réduire leur cuisson; vous y ajoutez un soupçon de purée d'anchois (pâte) et un morceau d'excellent beurre. Vous couvrez bien les truites de cette sauce, et vous les passez un instant au four.

Valérie G...

De "La Cuisine des Familles".

### Crème légère à la vanille

Faites bouillir une chopine de lait; sucez et parfumez à volonté. Retirez sur le bord du fourneau.

Cassez quatre ou cinq oeufs, bien frais, et séparez les blancs des jaunes. Mettez les jaunes dans deux ou trois cuillerées à soupe de lait froid; puis, en mêlant bien, ajoutez leur un peu de lait chaud, afin de les habituer à la chaleur.

Versez-les alors dans le lait bouillant qui est dans la casserole sur le bord du fourneau; tournez la préparation. Remettez sur un feu modéré, pour faire épaissir. Retirez quand l'épaississement est bon. Tournez toujours. Passez à la passoire. Tournez encore jusqu'à ce que la crème soit tiède. C'est alors que vous la mettez par couches dans le moule, que vous garnissez, au fur et à mesure, de biscuits coupés en tranches. La crème pénètre suffisamment ces biscuits, comme le sirop fait avec la gelée de groseille dans l'autre recette, et le glaçage de trois heures vous donne un entremets exquis.

J. MULLER.

### Lapereau sauté aux champignons

Ayez un beau lapereau; 4 onces de petit lard;  $\frac{1}{2}$  livre de champignons; 4 onces d'échalote; un peu moins d'une once de beurre; même quantité de persil; une gousse

## RECETTES UTILES

### Vernissage des cartes géographiques, plans, etc.

Les cartes géographiques et plans que l'on applique contre les murs se salissent et se détériorent rapidement si l'on n'a soin de les protéger contre les poussières et l'humidité de l'air.

On les mettra donc sous verre ou bien on se contentera de les vernir. Ce dernier moyen sera plus économique et remplira parfaitement le but qu'on se propose. On passera sur la surface à protéger, à l'aide d'un pinceau, un vernis fait de résine sandaraque dissoute à une douce chaleur, dans une quantité suffisante d'alcool.

Ce vernis se nettoie par un simple lavage à l'eau pure.

### Expédition du gibier

Pendant les chaleurs, il est utile de prendre quelques précautions si l'on veut que les bourriches de gibier arrivent en bon état. Pour les perdreaux, notamment, on les videra sitôt tués, et on les portera suspendus à une baguette, et non tassés dans les caniers. L'emballage aura lieu après refroidissement complet, et dans des paniers où l'air puisse circuler, et non hermétiquement fermés. Grâce à ces quelques soins, l'ami que vous voudrez gâter ne recevra pas, comme cela arrive souvent, du gibier avancé et bon à jeter.

### Plateaux en laque

Il faut se garder de laver à l'eau chaude des plateaux en laque, car la laque se fendille et bientôt s'écaille. On prend simplement un chiffon blanc sur lequel on verse quelques gouttes d'huile et l'on frotte le plateau jusqu'à ce qu'il soit sec. S'il paraît encore un peu gluant, on y poudre un peu de farine, puis on frotte à nouveau jusqu'à ce que la surface soit polie.

### Contre la transpiration des pieds

Il sera bon d'introduire dans les bas et chaussettes, un peu de tanin. Au bout de quelques jours, graduellement et sans danger pour la santé, la peau se resserrera, et on verra la transpiration s'atténuer et la mauvaise odeur disparaître. Rappelons qu'il est dangereux d'arrêter brusquement la transpiration des pieds.

### Pour redorer les candélabres

Voici un moyen de rendre leur éclat aux objets de cuivre dorés que l'usage et le temps ont terni. On plongera les objets dans de l'acide sulfurique pendant quelques minutes, puis on les rincera et on les essuiera. Ensuite, on étendra au moyen d'un pinceau la composition suivante:

### Alcool, 1 pinte; gomme gutte, 2 onces.

Cette application donnera l'apparence du cuivre doré.

## Le "Samaria" l'a Arrêté de Boire

UNE DAME DE LONDRES GUÉRIT SON MARI, SANS QU'IL LE SACHE, DE SON ENVIE DE BOIRE.



"Combien je m'estime heureuse d'avoir mis de côté tous mes scrupules et de ne pas avoir hésité à vous écrire pour avoir votre échantillon gratuit de "Samaria". Mon mari buvait alors terriblement et j'en étais au désespoir. L'effet de votre traitement fut immédiat et notre foyer ne connaît plus maintenant cette maudite boisson. Je lui ai donné les pilules dans son thé, sans qu'il s'en aperçoive. A mesure qu'il perdait le goût des boissons sa santé s'améliorait et elle est maintenant parfaite. Mille remerciements. Faites connaître les résultats que j'ai obtenus, je vous prie.

**Paquets gratuits**, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

**Le Boeuf Salé de Clark**

Du beau boeuf bien salé et dont on a enlevé les os et le gras superflu.

Cet aliment dans une maison assure à la ménagère un repas excellent et toujours prêt. Vous serez certainement satisfait du Boeuf Salé de Clark. Se vend en canistres de 1 et 2 livres chez les épiciers, etc.

WM. CLARK, Mfr., Montréal

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfait-sante et Mutuelle des Femmes



Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompt et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfait-sante et Compétissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

**Si**

vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer . . .

N'oubliez pas de l'envoyer

**A. F. DECHAUX**  
No 62, rue Ste-Catherine E  
Spécialité de teintures de soies et Rideaux. Nettoyage à sec perfectionné.

**Si vous voulez**  
vous procurer ce qu'il y a de plus  
**Nouveau et de plus Chic**  
EN FAIT DE  
**Merceries** à des prix modiques  
VENEZ ME VOIR  
**M. BEAUPRE**  
282 rue Ste-Catherine Est,  
MONTREAL.

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.



# LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

C'est de leur vivant qu'eut lieu la querelle musicale connue sous le nom de "guerre des bouffons", 1752 et années suivantes. Voici en quoi elle consista:

Louis XV et Mme de Pompadour en tenaient pour l'école française, tandis que la reine était portée vers l'école italienne; de là: le coin du roi, le coin de la reine.

N'oublions pas que l'idéal italien était la virtuosité du chanteur, le "bel canto" avec ses fioritures et ses frangelines. L'art français tendait, au contraire, à se développer, dans la voie qu'il a toujours suivie d'est-à-dire dans le sens de l'élévation dramatique, de la véracité dans l'expression des sentiments. On imagina donc de comparer une oeuvre française avec une oeuvre italienne; on discuta passionnément sur leurs mérites et leur valeur relative, et la victoire resta à la France, si bien que les pauvres bouffons durent partir avec armes et bagages. Mais elle n'eut pas un caractère définitif, et voici pourquoi: la lutte ne fut pas loyale.

L'école italienne était admirablement représentée par le chef-d'oeuvre d'un de ses grands maîtres (la Servante maîtresse de Pergolèse), auquel l'école française n'opposait qu'un ouvrage d'une valeur secondaire dû à la plume relativement inhabile et médiocre de

Mondonville, 1711-1772, né à Narbonne. N'eut guère qu'un seul succès, absolument éphémère et dû à la protection du roi, avec "Titon et l'Aurore". Quoique musicien de faible valeur, il appartient à l'histoire de la musique pour avoir été choisi en quelque sorte comme champion par Louis XV contre l'école italienne, qui avait la faveur de la reine.

Dans ces conditions, on sent que les bouffons auraient dû triompher aisément: non que leur art fût plus élevé que le nôtre, tant s'en faut, mais à cause de la supériorité écrasante de leur champion. C'est alors qu'eut lieu une véritable petite trahison, dès le matin de la représentation de "Titon", les gentilshommes de la chambre du roi et ses courtisans envahirent la salle, ne laissant aucune place aux partisans des Italiens, et c'est ce public partial et intéressé qui fit à l'oeuvre de Mondonville une ovation que l'avenir devait reconnaître imméritée. C'était donc à recommencer, et cela ne tarda pas.

Peu d'années après se dressa la grande figure de Gluck. Bien que né en Allemagne, bien qu'ayant reçu son instruction musicale en Italie, il est tellement Français par la nature de son génie, il continue tellement Lully et Rameau, qu'il n'y a pas à hésiter à le ranger parmi les plus illustres représentants de notre grand style national.

Christophe Willibald Gluck, 1714-1787, né à Weidenwank, Haut-Palatinate.

Élevé dans un état voisin de la domesticité, il ne fut guère, jusqu'en 1736, qu'un musicien ambulante, courant de village en village et d'église en église, pour chanter et jouer du violon. De 1740 à 1760 il écrivit beaucoup d'ouvrages, dont il ne paraît pas être resté grand'chose. Mais à partir de ce moment, vinrent successivement: "Orphée, Alceste, Iphigénie en Aulide, Armide, Iphigénie en Tauride", cinq immortels chefs-d'oeuvre qui ont déterminé la direction de l'art dramatique musical; sans préjudice d'une quantité d'autres productions importantes, mais oubliées du public, et qui ne se trouvent plus aujourd'hui que dans nos grandes bibliothèques.

Ses plus grands succès eurent lieu en France, à la cour de Marie-Antoinette, qui avait été quelque peu, longtemps avant, son élève.

C'est en Italie, en 1762 et 1767, qu'il écrivit, sur livrets italiens, la première version d'Orphée (Orfeo) et d'Alceste. Dans la préface de ce dernier ouvrage, il explique qu'il entend mettre fin aux abus des chanteurs comme à la condescendance excessive des compositeurs; ramener la musique à sa vraie fonction, à la production de l'émotion, enfin tout le programme de l'opéra dramatique français. Aussi n'est-il pas étonnant de le voir échouer en Italie et en Allemagne. Avant d'arriver à l'Opéra de Paris, il eut soin de s'assurer non seulement le concours de journaux et d'écrivains connus, comme J. J. Rousseau, mais surtout l'appui efficace de la reine Marie-Antoinette, par laquelle il fut protégé, peut-être même appelé.

C'est alors (1774) qu'il produisit "Iphigénie en Aulide", qu'il modifia "Orphée" en y adaptant le texte français, ainsi que l'"Alceste" italienne, et qu'il composa "Armide" (1777).

(A suivre)

# 75c

## COMMENT NOUS POUVONS VENDRE CE GANT 75c, ET FAIRE DE L'ARGENT.

Nous allons à la source d'approvisionnement, où l'on élève les chevreaux, où la fabrication est bon marché.

Nous achetons en grandes quantités et aux prix réellement les plus bas.

C'EST là le secret de nos ventes à prix réduit. Notre but est de vous épargner de l'argent et de vous donner satisfaction sur chaque achat; de vous donner la valeur que vous attendez. Si vous avez acheté de nous, vous en avez eu la preuve. Souvent les prix que nous demandons sont si étonnamment bas que vous êtes surpris de ce que nous puissions accepter si peu et cependant réaliser un bénéfice.

No BI-50 — Notre gant Vero, fait en beau chevreau français, en fibre élastique, texture molle, malléable et ferme, qui conserve bien sa forme, justement comme la peau sur vos mains; c'est à peine si vous savez qu'il y est; il sied bien; un gant réellement joli, bien fini et durable. Les doigts sont fortement cousus avec couture double et goussets entre. Trois rangées de broderie sur le dos en noir, blanc ou couleur assortie. Il s'ajuste bien au pouce, au poignet et il est retenu par deux boutons à pression: noir, blanc, brun, mode, tan, vert foncé, crème, gris perle, gris et brun. Dans les grandeurs de 5½ à 8. 75c

### PRENEZ CE GANT COMME MODELE

Nous le vendons à un prix merveilleusement bas vu la hausse dans le coût de la matière première et celui de la fabrication. Mais il n'y a pas lieu de s'étonner lorsque vous comprendrez notre mode d'affaires. Nous avons commencé par vendre à un prix et c'était le plus bas possible. Nous avons donné toujours une valeur plus grande que celle qui était attendue et nous avons ainsi fait des clients satisfaits qui répandent notre renommée au loin. Comme les affaires progressaient, nos achats augmentèrent et nous achetâmes directement des manufacturiers et producteurs.

Nous achetons où le coût de fabrication est bas. Nous allons directement à la source principale d'approvisionnement. Le centre de l'industrie du gant est Grenoble, au sud de la France. Là les chevreaux et chèvres sont élevés par centaines. Les peaux sont vendues aux manufacturiers, qui les font tanner, teindre en différentes couleurs, tailler dans les proportions voulues, puis elles sont données aux familles paysannes pour être cousues à la main. Chaque membre de la famille a sa part de travail à faire.

Ceci est une des raisons qui nous permettent de vous vendre de bonnes marchandises à bas prix tout en faisant un profit. En vérité, les économies que nous vous faisons faire sur tous vos achats signifiaient pour vous un joli compte de banque.

Nous achetons directement du manufacturier ou producteur, en grandes quantités et nous obtenons les marchandises à très bas prix. Nous y ajoutons un profit minime et nous vous les vendons. Nous avons commencé le commerce de gants il y a des années; nous sommes arrivés dans l'arène de bonne heure et nous avons fait des arrangements, quant aux prix lorsque le matériel était bon marché. Tous les ans, nos ventes de gants augmentèrent, jusqu'à aujourd'hui alors que le fabricant nous fait des concessions libérales pour avoir notre commande et pour nous permettre d'augmenter notre commerce l'année suivante. Deux fois l'an, notre acheteur s'en va avec une commande plus grande et quand il la présente au producteur et qu'il lui demande les mêmes conditions que l'année précédente, il l'obtient chaque fois. Le fabricant sait qu'en nous permettant de maintenir la qualité et le bas prix, il se vendra plus de gants, et la commande en sera plus grande au prochain voyage.

Mais ce ne sont pas là les seules manières dont nous épargnons votre argent. Les compagnies de transport, à raison de nos consignations considérables nous accordent un tarif réduit. Ensuite rappelez-vous que les bénéfices des intermédiaires sont épargnés. Il n'y a pas d'entremetteurs avec nous. Voilà notre système économique d'approvisionnement et de vente. Aucune occasion n'est perdue de sauver un moment dans l'expédition des marchandises et d'épargner un denier dans le transport; il en résulte toujours une réduction du prix.

Nous garantissons la qualité. Notre acheteur connaît le commerce de gants d'une façon complète; il connaît ce qui est une bonne peau, il sait ce qu'est un gant supérieur. Il visite Grenoble, et dans de grandes piles de peaux il choisit lui-même celles dont on doit faire nos gants. La moindre égratignure, la moindre défaut entraînent le rejet. Pouvez-vous vous étonner que la qualité soit bonne?

Les gants sont examinés après qu'ils sont faits et ils le sont de nouveau après leur arrivée ici. Toutes les précautions sont prises pour vous assurer la meilleure valeur, la plus grande durée, la plus grande satisfaction. La satisfaction est garantie, est assurée ou l'argent est remis.

Laissez-nous vous rappeler ici que ce n'est pas seulement ce que vous épargnez sur une paire de gants qui mérite considération, mais les nombreux dollars que vous sauvez en achetant toutes vos marchandises ici. Même la matière brute nous l'avons à meilleur marché, à cause de nos commandes considérables; de plus nous avons les ouvriers les plus habiles et les machines les plus rapides de façon à nous permettre de fabriquer et de vous vendre les marchandises à grande réduction et à un peu plus seulement que le prix de fabrication.

Notre Catalogue contient une liste complète d'articles domestiques et d'articles pour usage personnel. Ecrivez pour l'avoir. Il sera envoyé gratis par la poste.

Nous avons un Catalogue Spécial de marchandises spéciales, imprimé en français. Il sera envoyé gratuitement par la poste à tous ceux qui le demanderont.

# THE T. EATON CO. LIMITED

TORONTO CANADA

## La Vraie Source de Vie


C'EST L'EAU MINÉRALE DE ST-LEON



Il faut la boire plus que jamais surtout à cette mauvaise saison de l'année, chaude ou froide. On sait les maladies qu'elle guérit ou prévient; gastrite, dyspepsie, constipation, énévement. Elle stimule le foie, régularise les rognons, donne de l'appétit et facilite une bonne digestion. Mais pour cela il faut la prendre continuellement.

ST-LEON WATER CO.  
En vente chez tous les pharmaciens et épiciers en gros et en détail, au bureau principal: 12, RUE CRAIG EST.

## Belle Montre Gratis




Une montre en or solide pour Monsieur ou pour Dame coûte de \$25 à \$50. Ne dépensez pas votre argent inutilement. Si vous désirez une Montre qui pour tenir le temps sera égale à n'importe quelle Montre en or Solide, envoyez-nous votre nom et votre adresse immédiatement et convenuez de vendre 10 boîtes, seulement, à 25c. la boîte des fameuses Pilules Végétales du Dr. Maturin qui sont un excellent remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les dérangements d'estomac, maux de tête, constipation, désordres nerveux, rhumatisme, maladies particulières aux femmes, laxatif doux, puissant tonique parfait rénovateur des forces. Elles se vendent facilement. Ne manquez pas cette grande chance. Envoyez-nous votre commande et nous vous expédierons les 10 boîtes, franco, par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, \$2.50 et nous vous enverrons une Montre.

**POUR DAMES OU POUR MONSIEUR**  
la journée même de la réception de l'argent. Nous donnons ces montres pour faire connaître nos Remèdes rapidement, et tout ce que nous vous demandons, quand vous recevrez la montre, c'est de la montrer à vos amis. Des centaines de personnes ont reçu de nos Montres et en sont plus qu'enchantées. C'est une grande occasion d'obtenir une belle MONTRE sans avoir à déboursier un sou. Faites demander nos pilules aujourd'hui.

DR. MATUREN MEDICINE CO.  
Watch Dept, 65, TORONTO, ONT.

## JE VEUX QUE TOUTES LES FEMMES POSSESENT un exemplaire de mon livre intitulé: "LE GUIDE DE LA FEMME"



car je crois certainement qu'il se révélera un véritable ami et un guide des plus précieux au moment désiré. J'enverrai, par conséquent, durant ce mois seulement, une copie de ce livre.

**GRATIS** à toutes les femmes mariées ou non, malades ou en santé, qui m'enverront leur nom et leur adresse.

"LE GUIDE DE LA FEMME" est un livre pour les femmes, écrit par une femme. Il renferme plus de 100 pages de matière à lire instructive et intéressante et est abondamment illustré. Il vaut pour chaque femme, son pesant d'or.

N.B.—Je prend aussi avantage de cette occasion pour demander aux femmes qui ont déjà employé mon traitement de bien vouloir me donner de leurs nouvelles.—J. C. R.

Mme Julia Richard, Boite A. 996, Montréal, Can



Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français  
**DINER ET SOUPER 35c**  
 ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES  
 1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

**LE PACIFIQUE CANADIEN**

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, \*9.00 a.m., \*7.45 p.m.  
 SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.  
 TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., \*10.00 p.m.  
 OTTAWA, †8.45 a.m., \*9.40 a.m., †10.00 a.m., \*9.40 p.m., \*10.10 p.m.  
 SHELBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m.  
 HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.  
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, \*10.15 p.m.  
 WINNIPEG, CALGARY, \*9.40 a.m., \*9.40 p.m.  
 VANCOUVER, \*9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.55 a.m., \*2.00 p.m., \*11.30 p.m.  
 TROIS-RIVIERES, \*8.55 a.m., \*2.00 p.m., †5.15 p.m., \*11.30 p.m.  
 OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m.  
 JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.55 a.m., †5.00 p.m.  
 ST-GABRIEL, †8.55 a.m., †5.00 p.m.  
 ST-GATHE, †8.45 a.m., †9.15 a.m., †4.45 p.m., NOMININGUE, †8.45 a.m., †9.15 a.m., †4.45 p.m.

\* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. ‡ Mar., jeu. et sam. § Dimanche seul. ¶ Quotidien excepté le samedi. † Samedi seul.

A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129, rue Saint-Jacques voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

**GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM**

"INTERNATIONAL LIMITED"  
 Le meilleur et le plus rapide train du Canada.

Tous les jours à 9 a.m. Arr. Toronto à 4.20 p.m., Hamilton, 5.20 p.m., Niagara Falls, Ont., à 6.55 p.m. Buffalo 8.25 p.m., London, 7.47 p.m., Detroit 9.50 p.m., Chicago, 7.42 a.m. Café élégant sur ce train.

**SERVICE RAPIDE D'OTTAWA**  
 3 HEURES DANS LES DEUX DIRECTIONS

Part de Montréal.—\*8.30 a.m. †4.30 p.m. \*7.30 p.m.  
 Part d'Ottawa.—\*8.30 a.m. †3.30 p.m. \*5.00 p.m.

Wagons palais sur tous les trains.  
 \*Tous les jours. †jours de semaine.

**MONTREAL ET NEW-YORK**  
 La ligne la plus courte. Service le plus rapide.

2. trains de jour chaque jour—le dimanche excepté, aller et retour.  
 1. Train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal †8.45 a.m. †11.10 a.m. †7.40 p.m.  
 Arr. à New-York †8.00 p.m., †10.00 p.m. \*7.17 a.m.

\*Tous les jours. †Dimanches exceptés.

BUREAUX DES BILLETS  
 137 rue St-Jacques. Tél. Main 460 et 461, ou à la Gare Bonaventure.

**QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY**

**HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7**

LES TRAINS LAISSENT Québec pour les Chutes Montmorency

**LA SEMAINE**  
 Toutes les heures de 6.00 a. m. à 12.00 midi.  
 Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.  
 Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

**LE DIMANCHE**  
 7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT Québec pour Ste-Anne de Beaupré

**LA SEMAINE**  
 7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.

**LE DIMANCHE**  
 7.00, 7.45 a. m., 1.45, 5.45, 6.15 p. m.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

**LA SEMAINE**  
 9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beaupré 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanatorium de Mastai, l'Asile de Beauport, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.

**LES TAXES** Notes sociales écrites pour l'Album Universel.

Dans quelques semaines, la commission chargée d'étudier le tarif présentera son rapport au Parlement. A ce sujet, il me sera permis de signaler un abus et de suggérer en même temps le moyen de le supprimer.

L'Album Universel dont la circulation est aujourd'hui beaucoup plus considérable que celle d'aucune autre revue littéraire et politique française du pays, me semble tout indiqué pour étudier des questions comme celle que je désire porter à l'attention du public aujourd'hui.

Le gouvernement canadien a frappé de taxes des objets et des produits qui sont de première nécessité, ou d'un usage au moins très répandu; on sait par exemple quels droits rigoureux, et parfois injustes, frappent tous les ouvrages de librairie. On ne peut pas nier que cette taxe sur les livres ne soit un obstacle sérieux au progrès de notre pays. Par elle, ou nous sommes obligés de nous priver de la connaissance ou de la lecture d'ouvrages intéressants, ou nous devons sacrifier pour les obtenir, une somme élevée; et nous ne pouvons ainsi ne nous en procurer qu'un petit nombre. Cette taxe peut être pour le gouvernement une source de revenus considérables, elle est préjudiciable au développement intellectuel de notre peuple. Et qu'on ne dise pas que le livre n'est pas un objet de première nécessité: il n'est pas donné à tout le monde de traverser les mers et d'aller étudier dans les anciens pays les progrès de la civilisation et les bienfaits de la science.

Le livre sera pour nous qui restons ici, le résumé de l'instruction et de l'expérience; et s'il y a quelque amélioration dont nous puissions profiter, c'est par le livre que nous l'apprendrons. Il n'y a pas de considération digne d'être écoutée, qui puisse être opposée à ce fait.

Dans cette situation, absolument préjudiciable aux intérêts non seulement de la province de Québec, mais du Canada tout entier, et à une époque où l'on s'occupe de la révision de nos lois, je pense qu'il importe de solliciter l'attention de qui de droit sur la répartition de ces taxes, et sur l'établissement de nouvelles taxes qui frapperaient des objets ou des choses libres encore de tous droits.

Ainsi il arrive qu'à certaines époques de l'année, des étrangers viennent en assez grand nombre, soit d'Europe, soit des Etats-Unis, organiser de vastes battues dans les forêts canadiennes. Nous serons toujours heureux de les recevoir, et il est certain que ces visites annuelles ont toujours été fort bien accueillies au Canada, comme elles le seront dans l'avenir; seulement, pour la conservation de notre gibier, ces folles hécatombes sont regrettables.

Nous ne demanderions pas mieux, assurément, que nos forêts fussent constamment ouvertes aux plaisirs de nos hôtes; mais il ne faut pas oublier que le gibier a été pour nous une très grande richesse, et que si aujourd'hui il tend à disparaître, ce

qu'il fait très rapidement, nous devons réclamer et obtenir pour sa conservation, les lois restrictives que nos voisins ont eu l'esprit de décréter chez eux.

Notre gouvernement n'a pas le droit d'abandonner aux caprices des sportsmen ce qui a été longtemps une partie de la richesse et de la gloire du pays.

L'Amérique du Nord s'est montrée fière pendant de longs siècles, et cela à juste titre, des superbes animaux qui faisaient la gloire de ses forêts. L'original, le chevreuil, prenaient volontiers leurs ébats à côté du daim et de la gazelle. Quant au castor, l'animal si populaire du Canada, la loutre, la martre, à la précieuse fourrure, nous devons regretter de les voir chaque année disparaître au profit des oisifs et au grand détriment de nos nationaux.

Ces jours derniers, un Européen de passage à Montréal, observait que la plus grande partie des fourrures, même canadiennes, jadis si célèbres, n'étaient autres que des peaux de lapins, plus ou moins habilement transformées. Pourquoi cette nécessité de recourir à la peau de cet animal? Tout simplement parce que les plaisirs d'une chasse sans utilité détruisent chaque année le peu qui nous reste d'animaux à fourrure.

Donc, il est parfaitement établi qu'avant quelques années, l'animal à fourrure tout comme le gibier, n'existera plus dans nos forêts qu'à l'état de souvenir. A moins, cependant, que le gouvernement veuille bien prendre les mesures que nécessite un semblable état de chose.

Le premier remède est tout indiqué: c'est de frapper la chasse d'un droit qui se décomposera en droit fixe et en droit proportionnel. Le droit fixe sera le même pour tous. Le droit proportionnel sera basé sur différentes considérations tirées de la durée de la chasse, du nombre d'hommes occupés, etc. Ajoutons en plus qu'il soit fait défense absolue de chasser pendant vingt ans, à compter de ce moment, certaines espèces magnifiques dont on ne rencontre plus que quelques rares spécimens.

Cette taxe sur les chasses peut être encore facilement accrue d'un droit sur la vente des armes et sur le port des armes. Chaque jour, la police enregistre, soit un assaut grave, soit une tentative d'assassinat; presque toujours il y a eu décharge de revolvers. Pourquoi ne pas imposer la vente et le port de ces armes? Ne serait-ce pas une mesure dont nous n'aurions qu'à nous féliciter pour notre propre sécurité? Les hommes les plus dangereux, les plus portés à l'ivrognerie, sont tous armés; étouffez-vous après cela de la facilité avec laquelle ils versent le sang.

Pour conclure, je suggérerais à nos législateurs de substituer ces taxes aux taxes imposées sur les livres et sur les objets d'absolue nécessité. Le trésor public n'y perdrait rien et la population en bénéficierait sous tous les rapports.

ALEX.

Montréal, novembre 1906.



**PÈRE KOENIG'S TONIQUE NERVEUX**

En parle avec connaissance  
 Stratford, Ont.

Je suis heureux de voir que vous avez un agent dans notre ville. J'ai été témoin de plusieurs cures merveilleuses opérées par le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs.

Rév. E. B. CILROY, D. D.

Folle pendant un an  
 Thetford Mines, Co. Mégantic, Can.

Sur la recommandation du Rév. M. Wilde, de Winsdale, N. H., je me procurai quelques bouteilles de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, pour ma soeur qui demeure en Allemagne. Elle souffrait de l'hystérie depuis huit ans et était tellement malade qu'elle est restée folle pendant un an. Les premières doses lui procurèrent du soulagement, et, aujourd'hui, elle est complètement guérie. Elle m'est reconnaissante d'avoir attiré son attention sur un aussi grand remède.

Mme JOSEPH CYR.

**GRATIS** Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév Pasteur KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente tous les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto par Lyman Bros & Co.

**Paillassons et Nattes de Portes en Coco**

N'avez-vous pas besoin d'une lisière en paillason en coco pour mettre en avant de votre porte d'entrée?

Pendant que la température est belle, c'est le temps d'en poser

Ces paillassons sont une grande protection pendant l'hiver, car ils empêchent la glace de se former sur les marches.

Ils sont aussi appropriés pour églises, salles, théâtres, vestibules, etc.

Dans deux largeurs, 27 et 36 pouces, en véritable fibre de coco tressée.

Prix: 55c et 65c la verge, moins 10 p. c.

Puis nous avons des nattes de portes de différentes dimensions, en véritable fibre de coco, depuis 65c à \$5.50 chacune, moins 10 p. c.

D'autres sont en fil métallique, dans trois dimensions — petites, moyennes et très grandes.

Elles sont garanties ne pas rouiller.

D'autres encore sont en caoutchouc, de 1.75 à \$3.50, moins 10 p. c.

**RENAUD, KING & PATTERSON**  
 Coin des rues Guy et Ste Catherine.

**PAYSAGE**

La rivière s'écoule avec lenteur. Ses eaux [aulnes Murmurent près du bord, aux souches des vieux Qui se teignent de sang; de hauts peupliers jaunes Sèment leurs feuilles d'or parmi les blonds ro- [seaux.

Le vent léger, qui croise en mobiles réseaux Ses rides d'argent clair, laisse de sombres zones Où les arbres, plongeant leurs dômes et leurs [cônes, Tremblent, comme agités par des milliers d'oi- [seaux.

Par instants se répète un cri grêle de grive, Et, lancé brusquement des herbes de la rive, Etincelle un joyau dans l'air limpide et bleu;

Un chant aigu prolonge une note stridente; C'est le martin-pêcheur qui fuit d'une aile ardente Dans un furtif rayon d'émeraude et de feu.

**JULES BRETON.**

**Esinhart & Maguire**  
 Agents en chef et secrétaires de la

**SCOTTISH UNION & National Insurance Co. of Edinburgh**  
 et agents en chef de la

**GERMAN AMERICAN INSURANCE COMPANY OF NEW YORK**  
 117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553



**ECHANGE DE CARTES POSTALES**

**AVIS**

1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.  
2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante.

3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Mlle Malvina Carrière, 19 ave Archambault, Montréal, désire échanger avec monde entier, cartes fantaisies, timbre côté vue.  
— Jos. Gagnon, E.E.P., 12 rue Collins, Québec. — Mlle Agnésie Francoeur, St Justin, Co. Maskinongé, avec monde entier, tous genres. — Mlle Corinne Gendron, boîte 222 Louiseville, Qué., fantaisies préférées. — Arthur Léonard, box 33 Collinsville, Mass. — M. H. Campeau, St André, Co. Argenteuil. — H. Z. Sauvé, J. B. Castonguay, T. P. Dorion, Henry Lalonde, forgeron; Mlle Eliza Campeau, tous de St André, comté Argenteuil. — M. A. Larocque, 197 Sainte-Elisabeth, St Henri, Montréal. — Mlle Geo. Lesage, 58 Dorchester ouest, Montréal., séries et fantaisies. — Mme M. Beaudoin, 17 rue St André, Montréal, vues de pays étrangers, fantaisies, réponse assurée. — Mlle C. Gagnon, 17 rue St André, Montréal, fantaisies, vues des pays étrangers, réponse assurée. — Mlle Rosa Bray, 96 ave Laurier, Hull, Qué. — Mlle Olivine Boucher, St Jean, Qué. — D. A. Hébert, Hôtel Continental, Sherbrooke, Qué., avec monde entier, tous genres. — Mlle Marie Anne Perron, 386 Montcalm, Montréal. — Mlle Eugénie Garon, Causapsal, Co. Matane, cartes en ivoirine préférées. — Antoine Laplante, Roberval, Lac St Jean, Qué., vues seulement. — Mlle Annette S. Grimes, New Paltz, Ulster Co., care Mrs R. Milligan, Route 3, N. Y., français ou anglais. — Mlle Berthe Gascon, 721 Sanguinet, Montréal, avec monde entier. — Wilfrid Ducharme, La Patrie, comté Compton, Qué. — Mlle Léa Pleau, La Patrie, comté Compton, Qué. — Léon Beaulieu, La Patrie, comté Compton, Qué. — Mme J. H. Caille, 38 Dufresne, Montréal, avec monde entier, séries et cartes en cuir préférées, réponse assurée. — Mlle Marcelle de Rimbault, 1155 de Lorimier, Montréal. — M. Matuchet, chez M. Berty, notaire, Grande rue, Bar-sur-Seine (Aube) France, cartes-vues en cuir, timbre côté vue. — F. Daignault, 5666 Mullins, Montréal, avec monde entier, séries et fantaisies. — Mlle Valéda Moisan, 1118 St Valier, St Malo, Québec. — Mlle Alvine Beaupré, 13 Deligny, Québec. — Mlle Jacqueline Du Buisson, 810 Sanguinet, Montréal. — Joseph L. Corbett, Port Ewen, Ulster Co., N. Y., anglais et français. — M. François Valois, E. E. P., Nicolet, Qué., vues préférées. — Mlle Georgie Forgues, rue Commercial, Lévis, Qué., vues et fantaisies. — Elzéar Pelletier, 112 Atwater, St Henri, Montréal. — Aurèle Poirier, 112 Atwater, St Henri, Montréal. — Mlle C. Desroches, 175 Panet, Montréal, fantaisies préférées. — Mlle Yvonne Lafranchise, 155 rue Panet, Montréal, fantaisies préférées. — Gérard Beaumier, oculiste, St Alexis, comté Montcalm. — Mlle Ethel St Louis, Mishicoul, Wis., avec monde entier, correspondance française ou anglaise. — Mlle Ida Charbonneau, 88 Park st., Worcester, Mass., fantaisies, types, séries préférées. — Mlle Maria Courchène, boîte 50, Nicolet, Qué., fantaisies et cartes en cuir. — Mlle Béatrix Toutant, Nicolet, Qué., vues et fantaisies. — Mlle Romandine Labelle, 294 Amherst, Montréal, fantaisies seulement. — M. Eli-sée Rioux, évêché de Rimouski, Qué. — Mlle Fabiola Côté, 124 1/2 Richelieu, Québec. — Mlle Jeanne St Alban et Delphine Desanges, B. 38 rue Racine, Chicoutimi — Rose Anna Roy, 183 Arago, Québec, réponse assurée. — Mlle Cécile Perreault, Louiseville, Qué. — Mlle Yvonne Landry, boîte 188, Louiseville, Qué., avec monde entier, réponse assurée. — Mlle Ada Giguère, Louiseville, Qué., avec monde entier, réponse assurée. — Mlle Emilienne Guévremont, boîte 164, Louiseville, Qué. — Mlle Blanche Gérin, organiste, St Henri de Mascouche, Co. Assomption, Qué. — L. Henri Eynard, boîte 45, Lakeville, Conn. — Mlle Béatrice Lambert, St Basile, comté Chambly, avec monde entier, fantaisies. — J. E. Roch, Petite Péribonka, fantaisies avec intérieur, vues avec étranger, correspondance anglaise et française. — Mlle Jeanne St Denis, boîte 60, Louiseville, Qué., avec monde entier, fantaisies préférées, réponse assurée. — Mlle Marie-Louise Houle, institutrice, Nicolet, Qué., échanges de tous genres. — Emilienne Mercier, 76 Côte d'Abraham, Québec, vues et fantaisies. — Mlle Léonile de Lévis, 317 St Valier, Québec, réponse assurée. — Camille Beaulieu, 88 1/2 rue St Valier, Québec.

**A TRAVERS LE CANADA**

(Suite)

Prince Albert, la capitale, avec une population de 3,000 âmes, est la principale ville du district. Située sur la rive sud de la Saskatchewan nord, elle est le centre d'une vaste région agricole et se trouve reliée à Regina par un embranchement de chemin de fer; les autorités du Pacifique l'ont choisie comme point terminal du tronçon venant de Portage-la-Prairie, dans le Manitoba. La ville, incorporée en 1896, est éclairée à l'électricité.

Saskatoon, un gros bourg de 700 âmes, est sur la ligne du chemin de fer conduisant au district de Battleford. Cette dernière place est située sur le delta de la rivière Battle, au centre d'un pays d'élevage.

La colonisation se fait aujourd'hui dans les districts de Prince Albert, Rosthern, Duck Lake, Saskatoon, Hague, Osler, Shell River, Batoche, Stone Creek, Carlton, Carrot River, Birch Hills, The Forks, St. Lawrence, St Louis de Langevin et Battleford, dans lesquels il y a encore beaucoup de "homesteads" disponibles.

Une ère de prospérité merveilleuse a favorisé quelques-unes de ces colonies depuis deux ans. Le blé, l'avoine, l'orge et les pommes de terre ont donné de fortes récoltes. Les légumes viennent très bien dans le district. Le rendement du blé est d'environ 30 boisseaux à l'acre dans les bonnes années, et celui de l'avoine d'environ 60 boisseaux. Un marché constant, sur place, permet aux fermiers de disposer de leurs produits avec de forts bénéfices; les récoltes n'ont jamais manqué. Les routes sont bien entretenues partout. Il y a beaucoup de gibier de petite taille.

Des terres d'une grande fertilité, la plupart vacantes, se trouvent à l'ouest du chemin de fer. Les terres du Pacifique se vendent à des prix raisonnables; la Saskatchewan Valley and Manitoba Land Company a la vente exclusive des terres de la compagnie de chemin de fer Canadian Northern.

Si l'on savait que plusieurs cultivateurs ont payé le prix de leur ferme avec le produit de la récolte de la première année, on comprendrait facilement combien il est facile de les acquérir. Les terres en friche se vendent de \$5 à \$12 l'acre.

Lorsque le Grand-Tronc-Pacifique sera construit d'une extrémité à l'autre du district, la plus grande partie de la vallée de la Saskatchewan sera pourvue de toutes les routes nécessaires.

Cette section, comme toutes les autres parties des Territoires, est propice à l'élevage des bestiaux et à l'industrie laitière, et les remarques précédentes se rapportant aux provinces du Manitoba et de l'Assiniboine sont applicables à la Saskatchewan.

Il y a de grandes étendues de forêts d'épinettes au nord et à l'est de la partie arable de la Saskatchewan, ce qui signifie que le colon possède tout près de chez lui du bois de construction dont la provision est inépuisable; jusqu'à présent ce bois n'a été utilisé que pour les besoins locaux, mais avant longtemps il servira probablement à la fabrication de la pulpe et du papier.

Les nombreux lacs du nord de la Saskatchewan sont peuplés de poissons de toutes les espèces, entre autres, le poisson blanc, la truite, le brochet, le brocheton, l'esturgeon, etc. Cela représente une grande valeur, non seulement pour la consommation locale, mais encore pour l'exportation, lorsque les pêcheries se seront développées.

Le district d'Alberta, s'étendant des limites ouest de l'Assiniboine jusqu'à la frontière est de la Colombie Anglaise, dans les rayons des Montagnes Rocheuses, a une superficie de 16,000 milles carrés et est l'une des grandes sections des Territoires du Nord-Ouest; elle est divisée en deux. Alberta nord et Alberta sud. Ces deux divisions ne sont pas identiques dans leurs traits caractéristiques et sont habitées par deux classes distinctes de colons.

Le chemin de fer Calgary et Edmonton, mis en opération par le Pacifique, traverse toute la section à partir de Macleod, au sud, où il se raccorde avec l'embranchement du chemin de fer de la Passe au Nid-du-Corbeau — conduisant à la section aurifère du Kootenay — jusqu'à Edmonton, au nord, et donne des moyens de transport et des facilités commerciales aux divers postes situés le long de la route.

La population d'Alberta, d'après le recensement de 1901, était de 65,926 habitants, mais on en compte aujourd'hui 120,000.

L'on trouve sur les confins d'Alberta nord une étendue sans limites apparentes de terre très fertile, avec des parties boisées, et de l'eau en abondance. La surface du pays est légèrement ondulée; la rivière Saskatchewan coule au centre du district à deux cents pieds au-dessous du niveau des terres. Le sol se compose d'une couche de terre végétale noire d'une épaisseur d'un à trois pieds, avec très peu de mélange de sable ou de gravois, produisant une luxuriante végétation sauvage que l'on ne rencontre que sous les Tropiques, et qui n'existe dans aucune autre partie des Territoires. Une particularité de cette section du pays est que la terre végétale noire est plus profonde sur les hauteurs que dans les vallons. Il n'est pas surprenant qu'un sol aussi profond et aussi fertile donne un rendement d'avoine de 100 à 114 lbs à l'acre dans les bonnes années; l'on a récolté des patates de deux à trois livres. Depuis une dizaine d'années l'on a semé du blé d'automne, et les résultats ont été satisfaisants; dans certains quartiers l'on a récolté jusqu'à 60 minots à l'acre.

Alberta sud, à l'extrême limite sud-ouest de la région des prairies de l'ouest du Canada, est sans rivale parmi les contrées d'élevage du monde, et maintenant que la section est en communication directe, par chemin de fer, avec les marchés de l'Est et de la Colombie Anglaise, elle est la plus désirable possible pour les éleveurs. Les vallées et les plateaux sont couverts d'herbes touffues et nourrissantes, entre autres la fameuse "bunch grass".

Les véritables vents Chinook soufflent pendant les mois d'automne, d'hiver et de printemps, et balaient la neige aussi rapidement qu'elle tombe; la température s'élève ensuite à 40 ou 50 degrés au-dessus de zéro. Conséquemment, les courtes périodes de froid sont suivies de belles journées de chaleur pendant lesquelles il n'y a pas de neige sur le sol et l'eau coule dans les ruisseaux et les rivières. C'est ce climat qui a donné à Alberta son bon renom de pays d'élevage et qui permet aux chevaux et aux bestiaux de passer l'hiver en plein air et sans abri, et de se nourrir exclusivement de plantes naturelles. Les mêmes avantages s'appliquent à l'industrie laitière et à la culture mixte. On peut se procurer du foin à bon marché pour les animaux faibles. Le prix du bétail varie de \$40 à \$50 la pièce au dépôt d'expédition. Ces bestiaux ne coûtant aucuns frais de nourriture et d'entretien rapportent un gros bénéfice. Le commerce d'exportation au Yukon et à la Colombie Anglaise absorbe annuellement une large proportion de la viande de bœuf de ce district.

On s'est servi avantageusement dans Alberta sud de l'irrigation artificielle pour faire pousser les céréales et le fourrage.

(A suivre)  
**UN CANADIEN.**

**BIBLIOGRAPHIE**

Des conditions d'une renaissance religieuse et sociale en France. Conférence faite à la IIIe Semaine sociale de Dijon, le 2 août 1906, par P. Imbart de la Tour, professeur à l'Université de Bordeaux. — 1 vol. in-16. Prix: 0 fr. 40; franco: 0 fr. 50. Librairie Bloud et Cie, 4, rue Mada-mo, Paris, VIe.

Dans ce discours, prononcé à la IIIe Semaine sociale de France, et qui a eu un si grand retentissement, l'auteur aborde un des problèmes les plus angoissants de l'heure actuelle.

Le catholicisme est-il destiné à disparaître? Peut-il au contraire sortir triomphant des épreuves actuelles? Sommes-nous à la veille d'un déclin ou d'une renaissance?

M. I. de la Tour analyse les causes qui ont provoqué en France un recul incontesté du catholicisme depuis un quart de siècle. Ces causes sont d'ordre politique, intellectuel, ecclésiastique. C'est en les étudiant, à la lumière des faits, qu'on peut trouver le remède à la situation actuelle. L'auteur établit quelles sont les conditions nécessaires au réveil de l'idée religieuse: un contact plus grand des catholiques avec la vie sociale, une réforme et une organisation meilleure de l'enseignement de la religion, surtout dans la demeure et dans le peuple, seule capable de refaire la mentalité chrétienne du pays, une direction donnée enfin aux catholiques par la restauration du gouvernement intérieur et de la force de l'épiscopat.

**Calmez ces douleurs**  
Une seule application de  
**NERVOL**  
sera suffisante pour guérir  
Maux de Dents,  
Maux de Tête, Névralgies,  
Sciaticque, etc.  
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c  
**John T. LYONS**  
8 Bleury, Montréal

**LE CANADIEN NORD DE QUEBEC**

Tél. Bell EST 2141      Tél. des Marchands 904

**Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine**

Commençant le 20 mai 1906

**DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine**

**9.00 A. M.** Dû à l'Assomption à 9.40 a. m., L'Epiphanie, 9.57 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère, 1.00 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.

**4.30 P. M.** Pour l'Epiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

**6.00 P. M.** Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste Julienne, New-Glasgow et St Jérôme.

**9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT.** Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de semaine, et 8.40 p. m. les dimanches.

**GUY TOMBS,**  
Agent Général des Passagers,  
EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

**LA 'LOTION PERSIENNE'**

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

**Les boutons et autres irrutions,**  
soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les

**Roussure et le Masque**  
en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE

**Blanchit le Teint**  
graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par la même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

**Brunie par le Soleil**  
la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

**La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE**  
L'tée  
87, rue St-Christophe, Montréal

**La Compagnie de Cartes Postales "Internationale"**

enverra à l'avenir sur réception de \$2.50 un Album contenant au-delà de 40 variétés de Cartes Postales Illustrées (100 en tout). Cet assortiment de cartes sera d'un genre tout nouveau et nous garantissons satisfaction.

**L'INTERNATIONALE**  
Compagnie de Cartes Postales Illustrées  
27, 29 et 31 Rue St-Jacques, Montréal



### LA SURDITE QUE L'ON GUERIT

C'est celle qui est due au bouchon de cérumen. Elle attire au praticien intelligent qui estime qu'il n'y a pas besoin de s'intituler oto-rhino-laryngologiste pour savoir curer une oreille, la renommée de "quelqu'un qui s'y connaît" dans les maladies de l'oreille.

Vous voyez arriver dans votre cabinet un homme éploré qui vous raconte qu'il est devenu sourd la veille en faisant sa toilette ou bien que son affection a commencé, il y a une semaine à peine et qu'en ces derniers jours, elle est allée s'aggravant et qu'à l'heure actuelle, il n'entend plus rien de cette oreille.

C'est un bouchon de cérumen qui est la cause du mal: le cérumen est cette matière jaunâtre sécrétée par les glandes sudoripares qui tapissent l'intérieur du conduit auditif externe, matière destinée à protéger le tympan contre les corps étrangers. Si cette sécrétion se fait en trop grande abondance, le cérumen s'accumule en un point et fait une forme de bouchon qui finit par obstruer la lumière du conduit auditif et empêche à un moment donné et brusquement l'arrivée des ondes sonores.

Il faut commencer par voir le bouchon. Il n'est pas nécessaire d'avoir un instrument particulier; on place le malade juste en face d'une fenêtre, on attire de sa main gauche et en haut la partie supérieure du pavillon de l'oreille, pendant qu'avec le pouce de la main droite on porte le tragus en avant; le conduit devient ainsi rectiligne et les rayons lumineux y pénètrent facilement: si la lumière n'est pas assez forte, on allume une bougie et l'on use d'un réflecteur modeste et qui se trouve partout: une cuillère.

On aperçoit alors le corps du délit sous la forme d'une masse brunâtre ou brun jaunâtre, parfois onctueuse, parfois jaune et sèche.

A ce moment, il ne faudrait pas trop se hâter de rassurer le malade, on pourrait avoir des mécomptes; il faut s'assurer que l'appareil réceptif de l'audition, c'est-à-dire l'oreille interne, fonctionne bien: on y arrive aisément à l'aide du diapason que l'on place sur le milieu de la tête et qu'on fait vibrer; la vibration doit s'entendre beaucoup mieux du côté malade que du côté sain, car la transmission du son par les os doit être égale des deux côtés, mais du côté du bouchon de cérumen, aucune onde sonore ne pouvant s'échapper au dehors, il s'ensuit que la perception auditive osseuse doit être plus parfaite de ce côté.

Si l'on applique la montre au devant du conduit auditif externe du côté malade, aucun son n'est perçu; mais si l'on applique la montre sur l'apophyse mastoïde, le tic-tac est perçu très distinctement.

On se rend compte ainsi très aisément qu'aucun rouage fondamental de l'audition n'est lésé et il y a des chances quand le bouchon de cérumen aura été extrait, pour que le malade recouvre intégralement l'ouïe.

Il ne vous reste plus qu'à désobstruer le conduit: ne vous armez pas d'instruments barbares comme on voit trop souvent des gens étrangers à la médecine et même des médecins le faire: ni pince, ni crochet, ni aiguille, on s'exposerait ainsi à blesser les parois du conduit auditif, la membrane du tympan et parfois même la chaîne des osselets.

Un seul instrument est nécessaire: une seringue. Avec la seringue, de l'eau bouillie tiède à 37° ou 38° centigrades et une cuvette pour recevoir le liquide d'injection.

Faites asseoir votre malade en face d'une fenêtre, mettez-lui en mains la cuvette qu'il tiendra sous son oreille malade; faites-lui incliner légèrement la tête de ce côté, de la main gauche tirez en haut et en arrière le pavillon de l'oreille et avec la main droite, dirigez le jet de la seringue vers la paroi supérieure du conduit auditif, de manière que le liquide chasse de dedans en dehors le bouchon de cérumen, l'attaque par derrière en quelque sorte. Il peut se faire qu'il soit expulsé à la première seringue ou bien qu'il faille renouveler l'injection 7 à 8 fois.

Si vos efforts sont infructueux, c'est que le bouchon est dur; vous versez alors quelques gouttes d'eau oxygénée pour le ramollir et vous recommencez vos injections au bout d'un instant.

Ceci, si vous êtes pressé et que vous voulez finir dans une séance, car dans le cas contraire, vous employez le procédé de Laurens; 3 fois par jour vous versez dans une oreille 10 gouttes de la solution suivante:

- Carbonate de soude. . . . . 0 gr. 50
- Glycérine. . . . . 10 gr.
- Eau. . . . . 10 gr.

que vous faites chauffer dans une cuillère à café: on incline la tête du côté opposé, on verse le liquide, on attend 5 minutes et

avant de se redresser, on met un petit tampon d'ouate à l'entrée du conduit.

Dans le cas où le malade éprouverait quelques vertiges, ne pas s'en inquiéter, cesser l'injection et le faire coucher.

A la suite de l'extraction du bouchon de cérumen, on ne fera pas mal, si le conduit est rouge, de verser quelques gouttes d'huile mentholée au 1/4.

Enfin, pour en prévenir la récurrence, il ne sera pas mauvais de faire usage d'un cure-oreilles en ivoire.

Je ne voudrais pas terminer cet article sans indiquer aux lecteurs du "Journal de la Santé" le moyen de se débarrasser d'un insecte vivant: il faut d'abord le tuer; on y arrive facilement en remplissant d'huile d'olive le conduit auditif, ou en versant quelques gouttes d'éther ou de chloroforme. Mort, asphyxié ou endormi, il n'est pas difficile, après, de traiter l'insecte comme un simple bouchon de cérumen.

Dr CAUX.

Du "Journal de la Santé".

AVIS est donné au public qu'en vertu de l'Acte des Compagnies 1902, il a été délivré, sous le Sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des Lettres Patentes en date du 12 octobre constituant en corporation Archibald de Lery Macdonald, gentilhomme, du village de Rigaud, dans la province de Québec; Henri Alexandre Abdon Brault, notaire; Jacques Brault, agent; Tancrede Mongenais, agent; Auguste Rinfret, avocat, tous de la ville de Montréal dans la province de Québec, pour les fins suivantes:

(a) Pour acheter et vendre des grains et des céréales de toutes espèces et pour manufacturer, vendre et acheter de la farine et des autres aliments manufacturés avec des grains et des céréales et bâtir, acheter, louer et opérer des moulins, des éleveurs, des bâtisses pour la production et mettre en entrepôts les grains et céréales et tous les produits qui peuvent en être manufacturés, pour acheter, vendre et commercer dans les produits des moulins et manufactures de grains et céréales en tout état.

(b) Faire le commerce de marchands de bois et de propriétaires de scieries, de moulins à pulpe et à pâte à papier et de moulins à papier et manufacturer, vendre, acheter et exploiter tous les produits de ces moulins.

(c) Etablir, posséder et exploiter des moulins pour carder la laine et autres produits semblables et finir les étoffes.

(d) Produire de l'électricité pour l'éclairage, le chauffage et la force motrice requis pour les fins de la Compagnie et construire et entretenir tous travaux, stations, engins et les machines et appareils nécessaires à la production et à la distribution de l'électricité avec le droit de vendre le surplus de l'électricité dont la Compagnie ne se servira pas pour son commerce ou en disposer en toute autre manière — pourvu que ce droit soit sujet à toutes les lois provinciales et à tous règlements municipaux adoptés sur ce sujet lorsque la Compagnie l'exercera en dehors de ses propriétés.

(e) Pour faire des demandes, acheter ou acquérir de quelque manière tout brevet d'invention ou invention, marques de commerce, droits d'auteur ou privilèges semblables relatifs aux affaires de la Compagnie et vendre et disposer de ces choses comme il sera jugé à propos.

(f) Etablir des agences pour toutes les lignes d'affaires de cette Compagnie et avoir des agences dans chacune de ces lignes.

(g) Se fusionner avec toute personne ou personnes ou compagnie exerçant une industrie de même nature, disposer de tout l'actif de cette compagnie sujet aux dispositions de l'Acte des Compagnies 1902; acheter et acquérir toute industrie de même nature et les payer en deniers, obligations ou actions acquittées de cette Compagnie.

(h) Acquérir par achat, loyer ou autrement détenir les propriétés mobilières et immobilières qui pourraient être jugées nécessaires pour les fins de l'industrie de la Compagnie et les exploiter, tels que fabriques, magasins, entrepôts et maisons de pension.

(i) Acheter pour la somme de \$50,000 ou moins, comme il sera convenu, la propriété suivante: un moulin à farine, à carder, à scier le bois, etc., étant le numéro 98 des plan et livre de renvoi officiels du cadastre du comté de Vaudreuil pour le village incorporé de Rigaud, avec ses dépendances, clientèle, chalands, marques de commerce et tous ses accessoires et d'en payer le prix en tout ou en partie en obligations, débetures ou actions acquittées de cette Compagnie.

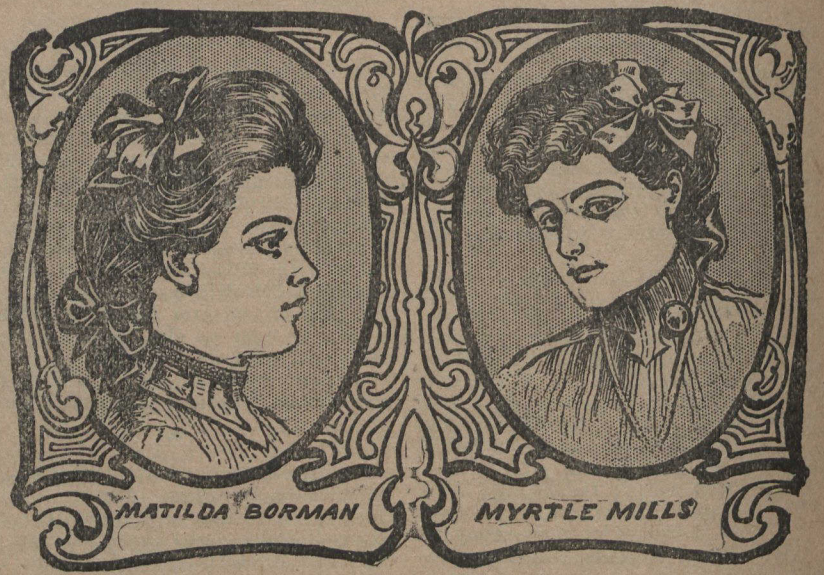
La Compagnie exercera son industrie par tout le Canada et ailleurs sous le nom de "La Compagnie des Moulins de Rigaud" à responsabilité limitée, avec un capital de cent cinquante mille piastres divisé en mille cinq cents actions de cent piastres chacune, et le bureau-chef de ladite Compagnie sera au village de Rigaud, dans la province de Québec.

Daté au bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 12e jour d'octobre 1906.

R. W. SCOTT,  
A. L. RINFRET, Secrétaire d'Etat.  
118 rue St Jacques.

## DE L'ADOLESCENCE A LA MATURITÉ

Les Mères devraient surveiller le Développement de leurs Filles — Expériences Intéressantes de Mesdemoiselle Borman et Mills.



Toutes les mères ont une expérience qui est d'un intérêt vital pour leurs jeunes filles.

Trop souvent cette expérience leur est cachée jusqu'à ce que la jeune fille qui grandit soit atteinte d'un mal sérieux résultant de son ignorance des dangers mystérieux et des lois merveilleuses de la nature.

La pudeur et la sensibilité exagérées des jeunes filles déconcertent souvent leurs mères et les médecins, retirant si fréquemment leur confiance à leur mère et cachant au médecin les symptômes qu'elles devraient lui révéler à cette époque critique.

Quand l'intelligence d'une jeune fille s'alourdit, qu'elle souffre de maux de tête, d'étourdissement ou du besoin de dormir, douleurs aux reins et aux membres inférieurs, de taciturnité; quand elle devient mystérieuse pour elle-même et ses amies, sa mère devrait venir à son aide, et se souvenir que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham préparera à ce moment le système au changement qui va s'opérer, et régularisant les périodes de la vie de la jeune fille sans douleur ni irrégularités.

Des centaines de lettres de jeunes filles et de mères, exprimant leur gratitude pour ce qu'a fait pour elles le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, ont été reçues par la "Lydia E. Pinkham Medicine Co.," à Lynn, Mass.

Mademoiselle Mills a écrit les deux lettres suivantes à Mme Pinkham, que l'on lira avec intérêt:

Chère Madame Pinkham: — (1ère lettre.) "Je n'ai que quinze ans, je suis affaiblie, j'ai des étourdissements, des frissons, des maux de tête et de reins, et j'ai appris que

vous pouvez donner un avis utile aux filles de ma condition, alors je vous écris." — Myrtle Mills, Oquawka, Ill.

Chère Madame Pinkham: — (2ème lettre.) "C'est avec le sentiment de la plus profonde gratitude que je vous écris pour vous dire ce que votre précieux remède a fait pour moi. Quand je vous écrivis au sujet de mon état j'avais consulté plusieurs médecins, mais ils ne purent comprendre mon cas et je n'obtiens aucun soulagement de leurs soins. Je suivis votre conseil, et je pris du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et j'ai reconquis la santé et tous les symptômes alarmants sont disparus." — Myrtle Mills, Oquawka, Ill.

Mademoiselle Matilda Borman écrit comme suit à Madame Pinkham:

Chère Madame Pinkham: — "Avant de prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, je souffrais de périodes irrégulières et douloureuses, et j'avais toujours d'affreuses migraines.

"Mais depuis que je prends le Composé, mes maux de tête ont entièrement cessé, mes périodes sont régulières et je deviens forte et bien. Je dis à toutes mes amies le bien que m'a fait le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham." Matilda Borman, Farmington, Iowa.

Si vous connaissez quelque jeune fille ayant besoin d'un conseil maternel, dites-lui d'écrire à Madame Pinkham, à Lynn, Mass., et de lui dire tous les symptômes, sans en rien cacher; ce qu'elle ressent. Elle recevra un avis absolument gratuit, d'une autorité sans égale au sujet des maladies des femmes, et si elle le suit, il le conduira à une maturité saine, forte et heureuse.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a opéré un plus grand nombre de guérisons des maladies des femmes que tout autre remède qu'ait jamais connu le monde. Pourquoi ne l'essayez-vous pas?

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham read bien les Femmes malades

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE

RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS.

Agence Générale: 1390, Boulevard St-Laurent

TELEPHONE BELL EST 1361

Pierre Leclerc  
PLOMBIER-COUVREUR

ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.

1392 Boulevard St-Laurent



Vous qui souffrez

d'Hémorroïdes internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDEE? — Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par M. MARION & MARION, Ingénieurs-Consuls. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.



CONTE DE FÉE  
La Chatte Blanche

(Suite)

Il est vrai que la fée ne m'en fournissait pas autant qu'il m'en fallait, et sans cesse elle me disait: "Ma fille, ton ouvrage est semblable à celui de Pénélope, il n'avance point, et tu ne te lasses pas de me demander de quoi travailler. — Oh! ma bonne maman, disais-je, vous en parlez bien à vous; ne voyez-vous pas que je ne sais comment m'y prendre, et que je brûle tout? Avez-vous peur que je vous ruine en ficelle?" Mon air de simplicité la réjouissait, bien qu'elle fût d'une humeur très désagréable et très cruelle.

"J'envoyai Perroquet dire au roi de venir un soir sous les fenêtres de la tour, qu'il y trouverait Pêchelle et qu'il saurait le reste quand il serait arrivé. En effet, je l'attachai bien ferme, résolue à me sauver avec lui; mais quand il la vit, sans attendre que je descendisse, il monta avec empressement, et se jeta dans ma chambre comme je préparais tout pour ma fuite.

"Sa vue me donna tant de joie, que j'en oubliai le péril où nous étions. Il me renouvela tous ses serments, et me conjura de ne point différer de le recevoir pour mon époux. Nous primes Perroquet et Toutou pour témoins de notre mariage. Jamais noces ne se sont faites, entre deux personnes si élevées, avec moins d'éclat et de bruit et jamais coeurs n'ont été plus contents que les nôtres.

"Le jour n'était pas encore venu quand le roi me quitta. Je lui racontai l'épouvantable dessein des fées de me marier au petit Migonnet; je lui dépeignis sa figure, dont il eut autant d'horreur que moi. A peine fut-il parti, que les heures me semblèrent aussi longues que les années: je courus à la fenêtre, je le suivis des yeux malgré l'obscurité. Mais quel fut mon étonnement de voir en l'air un chariot de feu traîné par des salamandres ailées, qui faisaient une telle diligence que l'oeil pouvait à peine les suivre! Ce chariot était accompagné de plusieurs gardes montés sur des autruches. Je n'eus pas assez de loisir pour bien considérer le magot qui traversait ainsi les airs; mais je crus aisément que c'était une fée ou un enchanteur.

Peu après, la fée Violente entra dans ma chambre. "Je t'apporte de bonnes nouvelles, me dit-elle; ton amant est arrivé depuis quelques heures; prépare-toi à le recevoir; voici des habits et des pierreries. — Eh! qui vous a dit, m'écriai-je, que je voulais être mariée? ce n'est point du tout mon intention. Renvoyez le roi Migonnet, je n'en mettrai pas une épingle davantage; qu'il me trouve belle ou laide, je ne suis point pour lui. — Ouais! ouais! dit la fée encore: quelle petite révoltée, quelle tête sans cervelle! je n'entends pas raillerie, et je te... — Que me ferez-vous? répliquai-je, toute rouge des noms qu'elle m'avait donnés. Peut-on être plus tristement nourrie que je le suis, dans une tour, avec un perroquet et un chien, voyant tous les jours plusieurs fois l'horrible figure d'un dragon épouvantable? — Ah! petite ingrate, dit la fée, méritais-tu tant de soins et de peines? Je ne l'ai pas trop dit à mes soeurs, que nous en aurions une triste récompense." Elle alla les trouver, elle leur raconta notre différend: elles restèrent aussi surprises les unes que les autres.

"Perroquet et Toutou me firent de grandes remontrances, que, si je faisais davantage la mutine, ils prévoyaient qu'il m'en arriverait de cuisants dégoûts. Je me sentais si fière de posséder le coeur d'un grand roi, que je méprisais les fées et les conseils de mes pauvres petits camarades. Je ne m'habillai point, et j'affectai de me coiffer de travers, afin que Migonnet me trouvât désagréable. Notre entrevue se fit sur la terrasse. Il y vint dans son chariot de feu. Jamais, depuis qu'il y a des nains, il ne s'en est vu un si petit. Il marchait sur ses pieds d'aigles et sur ses genoux tout ensemble, car il n'avait point d'os aux jambes; de sorte qu'il se soutenait sur deux béquilles de diamant. Son manteau royal n'avait qu'une demi-aune de long, et traînait de plus d'un tiers. Sa tête était grosse comme un boisseau, et son nez si grand, qu'il portait dessus une demi-douzaine d'oiseaux dont le ramage le réjouissait. Il avait une si furieuse barbe, que les serins de Canarie y faisaient leurs nids, et ses oreilles passaient d'une coupée au-dessus de sa tête; mais on s'en apercevait peu, à cause d'une haute couronne pointue qu'il portait pour paraître plus grand. La flamme de son chariot rôtit les fruits, sécha les fleurs et tarit les fontaines de mon jardin.

Il vint à moi, les bras ouverts pour m'embrasser; je me tins fort droite; il fallut que son premier écuyer le haussât. Mais, aussitôt qu'il s'approcha, je m'enfuis dans ma chambre, dont je fermai la porte et les fenêtres, de sorte que Migonnet se retira chez les fées, très indigné contre moi.

"Elles lui demandèrent mille fois pardon de ma brusquerie; et pour l'apaiser, car il était redoutable, elles résolurent de l'amener la nuit dans ma chambre pendant que je dormirais, de m'attacher les pieds et les mains, pour me mettre avec lui dans son brûlant chariot, afin qu'il m'emmenât. La chose ainsi arrêtée, elles me grondèrent à peine des brusqueries que j'avais faites. Elles dirent seulement qu'il fallait songer à les réparer. Perroquet et Toutou restèrent surpris d'une si grande douceur. "Savez-vous bien, ma maîtresse, dit mon chien, que le coeur ne m'annonce rien de bon? Mesdames les fées sont d'étranges personnes, et surtout Violente." Je me moquai de ses alarmes, et j'attendis mon cher époux avec mille impatiences: il en avait trop de me voir pour tarder; je lui jetai Pêchelle de corde, bien résolue à m'en retourner avec lui; il monta légèrement, et me dit des choses si tendres, que je n'ose encore les rappeler à mon souvenir.

"Comme nous parlions ensemble avec la même tranquillité que nous aurions eue dans son palais, nous vîmes enfoncer tout d'un coup les fenêtres de ma chambre. Les fées entrèrent sur leur terrible dragon; Migonnet les suivit dans son chariot de feu, et tous ses gardes avec leurs autruches. Le roi, sans s'effrayer, mit l'épée à la main et ne songea qu'à me garantir de la plus furieuse aventure qui se soit jamais passée; car enfin, vous le dirai-je, seigneur, ces barbares créatures poussèrent leur dragon sur lui, et à mes yeux il le dévora.

"Désespérée de son malheur et du mien, je me jetai dans la gueule de cet horrible monstre, voulant qu'il m'engloutît comme il venait d'engloutir tout ce que j'aimais au monde. Il le voulait bien aussi; mais les fées, encore plus cruelles que lui, ne le voulurent pas. "Il faut, crièrent-elles, réserver à de plus longues peines: une prompt mort est trop douce pour cette indigne créature." Elles me touchèrent, je me vis aussitôt sous la forme d'une chatte blanche; elle me conduisirent dans ce superbe palais qui était à mon père; elles métamorphosèrent tous les seigneurs et toutes les dames du royaume en chats et en chattes; elles en laissèrent à qui on ne voyait que les mains, et me réduisirent dans le déplorable état où vous me trouvâtes, me faisant savoir ma naissance, la mort de mon père, celle de ma mère, et que je ne serais délivrée de ma chatonique figure que par un prince qui ressemblerait parfaitement à l'époux qu'elles m'avaient ravi. C'est vous, seigneur, qui avez cette ressemblance, continua-t-elle: mêmes traits, même air, même son de voix; j'en fus frappée aussitôt que je vous vis; j'étais informée de tout ce qui devait arriver, et je le suis encore de tout ce qui arrivera: mes peines vont finir.

— Et les miennes, belle reine, dit le prince en se jetant à ses pieds, seront-elles de longue durée?

— Je vous aime plus que ma vie, seigneur: il faut partir pour aller vers votre père; nous verrons ses sentiments pour moi, et s'il consentira à ce que vous désirez."

(A suivre)

Le Trésor des Mères et des Nourrices

Le régulateur le plus ancien et le plus digne de confiance, pour le bébé. Composé pour la première fois par le Dr P. E. Picault, en 1855. Inappréciable pour les cas de troubles, dus à l'excès d'acide dans l'estomac, pour les coliques vomissements diarrhées, etc. Ne contient aucune drogue préjudiciable à la santé.

Dans les pharmacies, 25c. Six bouteilles, \$1.00

National Drug & Chemical Co., Ltd.  
Seuls propriétaires, MONTRÉAL.



GRATIS— Cette BELLE ECHARPE en FOURRURE  
CETTE BELLE ECHARPE, EN RICHE FOURRURE NOIRE, MESURE PLUS DE 44 POUÇES DE LONGUEUR



Elle est confectionnée à la dernière mode de New-York, en belles peaux choisies; elle a six belles queues, en marbre noir, bien fournies, est pourvue d'une chaîne de col. Cette Echarpe est égale, en apparence, aux fourrures de la plus haute qualité. Afin d'introduire et de faire connaître rapidement notre merveilleux Remède de Famille, les Pilules Végétales du Dr Maturin, (remède par excellence contre la pauvreté et l'impureté du sang, l'indigestion, le rhumatisme, la constipation, les désordres nerveux, la maladie des rognons, le catarrhe et les faiblesses particulières aux femmes, parfait rénovateur des forces vitales), nous désirons quelques agents honnêtes dans chaque localité pour recevoir nos belles fourrures.

N'envoyez pas d'argent — Nous nous fions à vous. Envoyez seulement que votre nom et votre adresse et convenez de vendre 10 boîtes de nos Pilules, à 25c. la boîte, et nous vous les enverrons, franco, par la poste. Chaque client qui achète de vous une boîte de pilules, reçoit un joli article de bijouterie que vous lui donnez. Cela vous aide à faire vos ventes rapidement. Lorsque vous aurez vendu les 10 boîtes de pilules, envoyez-nous l'argent \$2.50 et nous vous enverrons sans délai, une Belle Echarpe. N'oubliez pas que cette Echarpe est d'une qualité tout à fait supérieure. Adressez: THE DR. MATURIN MEDICINE CO., Dépt. 39, Toronto, Ont.



MERES!!

Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs.  
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits



ARTICLES DE MÉNAGE



- Paillasons en acier, galvanisé, se pliant, flexible, très durable; marcher dessus suffit pour essuyer les pieds. Prix, depuis \$3.50
- Paillasons en caoutchouc. Prix, depuis \$1.25
- Paillasons en coco. Prix, 90c
- Séchoirs à rideaux "Gillroy" supérieur à tout autre. Prix, depuis \$1.50
- Pelles à neige en bois et en acier fortes et légères. Prix, depuis 25c

L. J. A. SURVEYER, Importateur de Ferronnerie  
52 BOULEVARD ST-LAURENT, 2ème porte de la rue Craig

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à 5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez: B P 7, Saint-Sauveur, Québec, Canada.

Ouimetoscope, salle Poiré

Le lieu par excellence où se voient les meilleures vues animées et où l'on entend les plus belles chansons accompagnées de projections picturales. Ne manquez pas de jouir du programme excellent offert au public cette semaine. I. E. Ouimet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.



## Concert de M<sup>lle</sup> Paule Fébronie

Nous donnons aujourd'hui en frontispice le portrait de M<sup>lle</sup> Paule Fébronie, soprano canadienne-française de "primo cartello", sympathique, élégante, et tout à fait ravissante de sa personne, lorsque, délicieusement toiletée, elle charme un auditoire.

M<sup>lle</sup> Fébronie, artiste convaincue, tient de par son talent une place honorable dans le monde de notre musique. Montréalaise de naissance, elle a voyagé et travaillé ferme, pour cultiver sa superbe et chaude voix, au timbre juste et captivant, qui lui vaut maintenant un succès durable et mérité.

Aussi, avons-nous été heureux d'entendre M<sup>lle</sup> Fébronie, le 12 du courant, à la salle Karn. Le programme, bien choisi, mais hélas! un peu court, a empoigné le public d'élite et nombreux, qui, à cette soirée musicale, marqua par de fréquents applaudis-

sements le plaisir qu'il éprouvait d'entendre une de nos bonnes et consciencieuses artistes.

M<sup>lle</sup> Fébronie a rendu avec beaucoup d'âme et d'art "Les mois", de Stanislas, musique de Xavier Privas; "Les lettres", de Massenet; et un passage de Carmen qui, tout spécialement, enthousiasma l'auditoire.

Dans son concert, M<sup>lle</sup> Fébronie fut secondée par M. Taranto, violoniste bien connu et justement apprécié à Montréal; par M. Ed. Lebel, ténor à la voix remarquable et aimée de notre public. M. F. H. Blair, accompagnait au piano.

Le brillant concert que vient de donner M<sup>lle</sup> Paule Fébronie, et pour lequel nous la félicitons sincèrement, nous porte à souhaiter qu'elle en donne un autre, d'autres, dans un avenir pas trop éloigné.

## Le succès d'un éleveur

M. Arsène Denis dont nous avons eu l'occasion de vous entretenir dans notre dernier numéro, à l'occasion du concours de labour de Saint-Norbert, est un de nos meilleurs éleveurs canadiens. C'est par omission involontaire, que nous avons négligé de faire remarquer que M. Arsène Denis mérite on ne peut mieux de présider le cercle agricole de Saint-Norbert. En effet, cette année, M. Denis a pris part à toutes les expositions agricoles de l'est canadien. C'est ainsi que ses sujets ont figuré aux expositions de Trois-Rivières, Sherbrooke, Ottawa, Halifax, où il remportèrent pour \$1,250 de prix. Le succès de M. Arsène Denis, succès dont nous le félicitons chaleureusement, devrait servir d'encouragement à tous les éleveurs de cette province.

Liste des prix gagnés par M. Arsène Denis, de Saint-Norbert, aux dernières expositions régionales:

Trois-Rivières — Etalons canadiens, 4 ans, 1er prix. Bétail canadien: taureaux 3 ans, 1er prix, 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix, veaux de l'année, 1er prix; génisses 4 ans 1er prix, 3 ans 1er prix, 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; troupeau, un mâle et 4 vaches 1er prix; jeune troupeau au-dessous de 2 ans, 1er prix. Bétail Ayrshire: taureaux 2 ans 2e prix, 1 an 2e prix, de l'année 2e prix; femelles 4 ans 3e prix, 3 ans 3e prix, 2 ans 2e prix, 1 an 3e prix, de l'année, 2e prix; troupeau âge, 2e prix; jeune troupeau 2e prix. Race croisée: femelles 3 ans, 1er prix, 2 ans 2e prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; quatre femelles âgées 5e prix. Moutons Shropshires: béliers 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix; brebis 2 ans 3e prix, 1 an 1er prix. Race botswanais: béliers 2 ans 1er prix, 1 an 2e prix, de l'année 1er prix; brebis 2 ans 1er prix, 1 an 2e prix, de l'année 1er prix. Race Lincoln: béliers 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; brebis 2 ans 2e prix, 1 an 2e prix, de l'année 1er prix; brebis croisées, 2 ans 2e prix, 1 an 2e prix, de l'année 1er prix.

Sherbrooke — Chevaux canadiens, étalons de 4 ans et plus 1er prix, étalons de tous âges, médaille et diplôme. Bétail canadien: taureaux 3 ans 2e prix, 2 ans 1er prix, 1 an 2e prix, de l'année 1er prix; veaux de tous âges, diplôme; femelles 4 ans 1er prix, 3 ans 2e prix, 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er et 2e prix; meilleures femelles de tous âges, diplôme; troupeau âgé, 1er prix; jeune troupeau, 1er prix; mouton Shropshires: béliers 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix; brebis 2 ans 2e prix, 1 an 1er prix; moutons Cotswolds: béliers 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; brebis 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; troupeau, diplôme; Oxford Downs: brebis 1 an 2e prix; race Lincoln: bélier 2 ans 1er et 2e prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; brebis 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; troupeau, diplôme.

Ottawa — Chevaux canadiens, étalons de 4 ans 1er prix; étalons de tous âges, médaille d'or. Bétail Canadien: taureaux 3 ans 2e prix, 2 ans 1er prix, 1 an 2e prix, moins d'un an 1er prix, 6 mois 1er prix; taureaux de tous âges, diplôme; femelles de 4 ans 1er prix, 3 ans 1er prix, 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix, moins d'un an 1er et 2e prix, moins de 6 mois 1er prix; troupeau âgé 1er prix; jeune troupeau 1er prix; femelles de toutes âges, diplôme. Moutons Shropshires: béliers 2 ans 2e prix, 1 an 1er prix; brebis 2 ans 2e prix, 1 an 1er prix; moutons Lincoln: béliers 2 ans 1er et 2e prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; brebis 2 ans 2e prix, 1 an 2e et 3e prix, de l'année 2e et 3e prix.

Halifax — Chevaux canadiens, étalons 4 ans 1er prix, étalons de tous âges, médaille et diplôme. Bétail canadien: taureaux 3 ans 3e prix, 2 ans 1er prix, 18 mois 1er prix, 1 an 1er prix; moins d'un an 1er prix, moins de 6 mois 1er prix; meilleur taureau avec trois de ses descendants, 1er prix; femelles 4 ans 1er prix, 3 ans 3e prix, 2 ans 1er prix, 18 mois 1er prix, 1 an 1er prix, moins d'un an 1er et 3e prix, moins de 6 mois 3e prix; femelles de toutes âges, médaille et diplôme; meilleure femelle avec 2 de ses taures 1er prix; troupeau âgé 1er prix; jeune troupeau 1er prix.

Berthier — Chevaux canadiens, pouliche de 3 ans 1er prix. Bétail canadien, taureaux 3 ans 1er prix, veaux de l'année 2e prix; vaches 4 ans 2e prix, 3 ans 2e prix, 2 ans 3e prix, 1 an 2e prix, génisses de l'année 2e prix; troupeau 2e prix; bétail Ayrshire: taureaux 3 ans 2e prix, 2 ans 1er prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; vaches 4 ans 3e prix, 3 ans 1er prix, 2 ans 2e prix, 1 an 1er prix, génisses de l'année 1er prix; troupeau 1er prix. Bétail Jersey canadien: taureaux 2 ans 1er prix, 1 an 2e prix, veaux de l'année 3e prix; vaches 4 ans 2e prix, 3 ans 2e prix, 2 ans 2e prix, 1 an 2e prix, génisses de l'année 1er prix; troupeau 2e prix; bétail croisé: vaches 4 ans 5e prix, 3 ans 3e prix, 2 ans 4e prix, 1 an 1er prix; génisses de l'année 1er prix; troupeau 1er prix; cochons Yorkshire: mâle 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; moutons race blanche: béliers 2 ans 2e prix, 1 an 2e prix, de l'année 2e prix; brebis 2 ans 2e prix, 1 an 2e prix, de l'année 2e prix; moutons Shropshires: béliers 2 ans, 2e prix, 1 an 1er prix, de l'année 1er prix; brebis 2 ans 3e prix, 1 an 1er prix, de l'année 2e prix; moutons croisés: brebis 2 ans 3e prix; 1 an 1er prix, de l'année 2e prix, etc.

M. le Dr Mackay de Ste Foy, près Québec, qui est aussi à la tête d'une grande ferme d'élevage, a acheté de M. Arsène Denis plusieurs de ses superbes sujets ayant obtenu des premier prix.

## PEINTRE... DE DENTS

Cette profession bizarre est fort en honneur dans l'Asie Orientale, où les indigènes, au contraire des Européens qui apprécient particulièrement les dents "de perle" et "de nacre", n'apprécient rien tant que les dents d'ébène. Des dents blanches seraient, chez eux, une mode peu goûtée, et ils attendent avec impatience l'époque où leur peintre ordinaire fera sa tournée dans leur village. Avec ses brosses et ses pinces, cet artiste rappelle assez bien nos "cireurs", et sa manière de procéder ne diffère pas sensiblement du laquage des boîtes vernies; on étend le liquide sur les dents avec un pinceau, on laisse sécher un instant, puis, avec des brosses spéciales "on fait reluire!" Le prix de l'opération, évalué en monnaie canadienne est d'environ un cent.

## LE "CANARD"

Il nous fait plaisir d'accuser réception d'un numéro du "Canard". Entièrement changé, transformé, ce gentil petit journal humoristique est très agréable à lire et rempli d'actualités piquantes qui font rire à gorge déployée. Il fera bon, dorénavant, de l'aller acheter chaque dimanche matin, dans les différents magasins de revues et journaux. Quoique le "Canard" se vende maintenant 2 centimes le numéro et que son abonnement soit de \$1.00 pour le Canada et l'étranger — c'est encore payer fort peu le plaisir d'avoir un tête-à-tête avec un ami si jovial, un si fin critique. Adressez "Le Canard", Montréal.



## CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

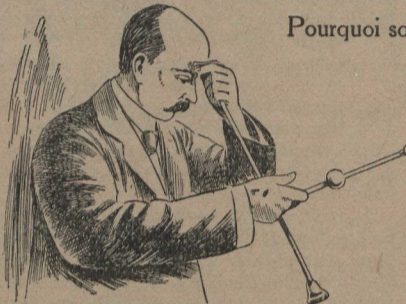
Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

## PLUS DE RHUMATISME AVEC LE Masseur Santé SNYDER



Pourquoi souffrir lorsqu'il est facile de se guérir ?

Ce vibreur guérira toutes les douleurs rhumatismales, les névralgies, les congestions et inflammations et toute douleur aux jambes et aux reins, comme le lumbago, les maux de tête violents etc. Il guérit aussi l'impuissance causée par les excès et la déchéance du système nerveux. La constipation habituelle par le massage des intestins.

Achetez le Masseur Santé Snyder

Il redonne la jeunesse et la force.

Prix au détail, \$3.00 C. O. D. Un es-compte liberal sera accordé au commerce.

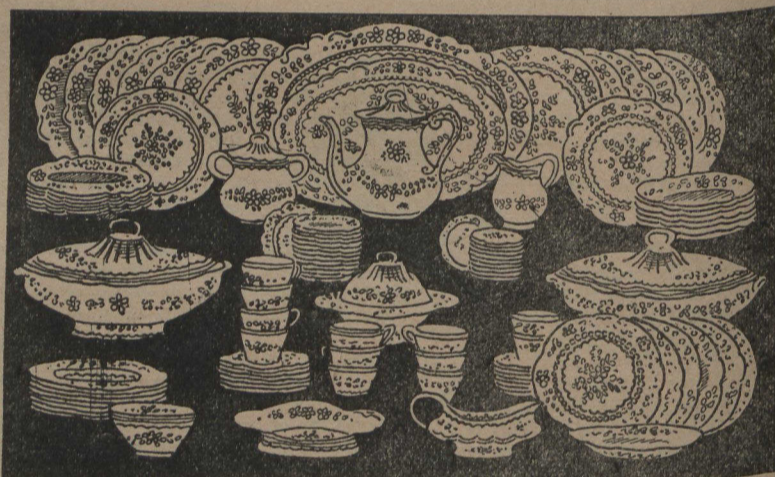
9,000 à 15,000 vibrations à la minute

Demandez nos Livrets, ils vous diront le comment et le pourquoi

SIMEON MONDOU, GERANT

Heures de Bureau : 10 h. A.M. à 4 h. P.M. BOITE POSTALE 756

Dépôt-Général : 55, Rue Saint-François-Xavier, Montréal. P. Q.



## GRATIS Magnifique service à diner et à thé de 97 morceaux

UNE RECOMPENSE DE \$1,000 sera payée à quiconque pourra prouver que nous ne sommes pas sincères. Ceci est une proposition honnête, la chance de toute une vie. Nous distribuons, gratuitement, 1,000 Services à Diner et à Thé de 97 morceaux chacun, magnifiquement décorés en bleu, en vert, en brun et en rose, d'après les dessins les plus nouveaux, et de grandeur régulière pour l'usage de la famille, pour faire connaître rapidement les Fameuses Pilules Végétales du Dr. Maturin, le remède par excellence contre la Constipation, l'Indigestion, l'Impureté du Sang, le Rhumatisme, la maladie de Rognons, pour stimuler l'Appétit, régler les Intestins, et embellir le teint. Nous vous ferons présent d'un Service de 97 morceaux, complet, exactement tel que nous disons, ou nous perdrons notre argent. Profitez de cette occasion si vous désirez obtenir un Service de vaisselle tout-à-fait Gratuitement.

TOUT CE QUE NOUS VOUS DEMANDONS EST DE VENDRE 10 BOITES, A 25cts. CHACUNE.

des Fameuses Pilules Végétales du Dr. Maturin, conformément à notre plan. Chaque personne achetant une boîte de Pilules de vous, a droit à un beau présent de notre part. Vous pouvez les vendre rapidement. Ne manquez pas cette Grande Occasion. Ecrivez-nous aujourd'hui et convenez de vendre les 10 boîtes et de nous retourner l'argent \$2.50. Nous vous confions les Pilules jusqu'à ce qu'elles soient vendues.

Nous sommes déterminés de faire connaître les Fameuses Pilules du Dr. Maturin quoiqu'il nous en coûte. Nous disons que nous donnerons ces beaux services de vaisselle et nous les donnerons. Nous faisons des arrangements pour payer les frais de transport jusqu'à votre Station la plus rapprochée. Ne manquez pas cette Grande Chance. Ecrivez-nous immédiatement. Rappelez-vous que notre vaisselle est magnifiquement décorée, emballée et expédiée, exempte de tous frais. Adressez: The Dr. MATHURIN MEDICINE CO., Dish Dept. 20, Toronto, Ont.

## STADIUM

Proclamation Spéciale

## PATINAGE A ROULETTES

A la requête générale de nos membres et habitués, les patins sont maintenant loués au prix de 15c, pour les après-midi, lorsqu'il n'y a pas de fanfare, et 25c, pour les soirées.

### SEANCE DE PATINAGE

Tous les après-midi de 1½ à 5. Toutes les soirées de 7½ à 10

Fanfare de service tous les soirs, (les dimanches compris). Aussi les samedis et dimanches après-midi.

Instructeurs gratuits en tous temps pour les commençants, qui cependant sont conseillés de venir aux après-midi ordinaires alors qu'ils peuvent recevoir encore plus d'attention.—Pour ceux qui ne sont pas membres, admission, 10c.

Attractions Nouvelles chaque Semaine



## PETIT VOLCAN

Monologue pour petite fille.

Savez-vous le nom qu'on me donne?...  
Vraiment, je n'ose l'exprimer...  
C'est un nom qui gronde... bourdonne...  
Et semble prêt à s'allumer.  
Vous devinez? Votre franchise  
Murmure le mot suffoquant.  
Tant vaut-il que je vous le dise.  
On m'appelle Petit Volcan!

Pourquoi? C'est la géographie  
Qui me vaut ce titre de feu,  
Cependant — je vous le confie —  
Les gros livres me plaisent peu.  
Seule, l'étude préférée  
Est la carte aux vives couleurs  
Où, dans les mondes égarés,  
Je crois voir de nouvelles fleurs!

J'aime les montagnes altières,  
Les villes aux noms étrangers,  
Les forts qui gardent nos frontières,  
Les océans et leurs dangers.  
A chaque page descriptive,  
Je trouve des détails piquants;  
Une entre toutes me captive:  
C'est la page des trois volcans!

On les compte, ces monts horribles  
De flammes rouges couronnés...  
Leurs sommets sont inaccessibles  
Et leurs alentours calcinés!  
Les laves du béant cratère  
Montent vers les cieux assombris,  
Tout oscille... et bientôt la terre  
Recouvre d'immenses débris!

Devant ce tableau, je frissonne...  
— Mon livre n'est pas un trompeur —  
Et, parmi vous, il n'est personne  
Qui ne prenne part à ma peur!...  
Mais le péril toujours entraîne,  
Il nous fascine, il nous sourit;  
Qu'il s'annonce ou qu'il nous surprenne,  
Son charme emporte notre esprit...

Pour approcher d'une merveille  
Dont les risques sont les beautés,  
Comment fuir l'oeil qui me surveille  
Et me poursuit de ses bontés?...  
J'ai beau grandir... une fillette,  
Malgré ses discours éloquentes,  
N'ira jamais, pauvre simplette,  
Dans le beau pays des volcans!

"Pourtant, j'en verrai quelque chose,  
"Me dis-je avec un peu d'humeur.  
"A mon projet rien ne s'oppose,  
"Je crois en avoir la primeur.  
"C'est conclu. Mon jardin tranquille  
"Aura demain — terrible jeu —  
"Comme l'italique presque, ille,  
"Son cratère et son jet de feu!

"Faire un volcan! L'idée est neuve...  
"Ne soufflons mot de tout cela  
"Afin que nul ne s'en émeuve  
"Et ne cherche à voir au delà."  
Alors, dans un calme impassible,  
Je combinai mon plan hardi...  
Le succès me sembla possible:  
N'avais-je pas tout mon jeudi?

"Une concurrence au Vésuve,  
"Voilà qui n'était pas banal!  
"Je rêvai d'une immense cuve  
"Couvrant mon travail infernal.  
"Cette formidable entreprise  
"Troubla quelque peu mon sommeil,  
"Je m'éveillai toute surprise  
"Avec le lever du soleil!

"Il fallait agir, c'était l'heure,  
"Tout comme pour planter un chou,  
"Au pied du grand saule qui pleure,  
"Je me mis à creuser un trou  
"Où j'entassai: poudre de chasse,  
"Capsules, chiffons et papier...  
"Devant le feu, j'avais l'audace  
"Et la bravoure d'un pompier.

Bientôt le petit monticule,  
En son silence menaçant,  
Devin le volcan minuscule  
Au panache phosphorescent.  
La flamme montait bleue et rose,  
Quand un coup sec déchira l'air...  
Ouf!... Mon courage, étrange chose,  
S'évanouit avec l'éclair!

Je fuyais... plus morte que vive,  
Sans rien entendre... eneor moins voir,  
Honteuse de ma tentative,  
Voulant me cacher dans le noir...  
Vains efforts... ma folle aventure  
Avait déjà jeté l'émoi,  
J'en fis l'aveu... quelle torture!  
Tous les yeux se fixaient sur moi!...

Ce volcan, dont j'ai dit l'histoire,  
Eut lui-même mon châtement.  
Je veux en garder pour mémoire  
L'étreinte douce de maman...  
J'ai son pardon. Ma tête est haute,  
Mon coeur a calmé son tic tac;  
Ne me reprochez pas ma faute:  
J'ai pleuré de quoi faire un lac!...

Henriette COLOMBET.

## LABOUR D'AUTOMNE

Tableautin littéraire broché pour  
l'Album Universel.

Et tous trois sont partis: le vieux laboureur et les deux grands boeufs roux. Ils passent le seuil de la ferme; d'un pas lent, presque déjà fatigués, ils traversent la longue route que jonchent les feuilles des bois semées par la bise... Là-bas, une plaine nue, desséchée, où les mauvaises herbes et les débris de chaume ont survécu à la saison dernière, et à l'horizon de laquelle se profilent de blonds mamelons: c'est le champ du labeur; de chaque côté, l'oeil attristé plonge, sans s'égarer, dans des lointains mélancoliques.

Six heures du matin: l'air est froid, pur, vivifiant. Par intermittence, le soleil d'octobre répand ses ardeurs impuissantes à travers les nuages qui sillonnent l'étendue; une blanche rosée couvre encore la surface du sol.

Et tous trois sont à l'oeuvre: le vieux cultivateur et les deux grands boeufs roux.

vieux cultivateur et les deux grands boeufs roux. La journée est close et le travail est fini; le vieux laboureur, appuyé sur le dos de ses compagnons regarde derrière lui le travail accompli... C'est le soir: la nature se voile doucement d'un agreste mystère; les ombres s'étendent, elles croissent, elles descendent des collines en longs sillons. On rentre dans le toit rustique. Aux vives et pétillantes ardeurs des brindilles qui flambaient, la lumière incertaine s'épand sur le foyer tandis que le fond de l'humble logis est dans l'ombre. Il se repose le vieux laboureur, le bon travailleur; la table est mise: la soupe fume et sent bon, on sourit au modeste banquet; l'es-saim des petits enfants s'ébâit: le contentement s'épanche du coeur et règne à l'en-tour... Tout au fond de l'étable, dans l'obscurité, il y a de la paille froissée, un cliquetis de chaînes et le bruit sourd d'un



LES NOTRES AUX ETATS-UNIS—Le presbytère de la paroisse du Sacré Cœur, à Taftville, Conn.

Depuis une heure déjà, ils tournent la glèbe avec une sorte de lenteur hâtive; c'est le sol qui s'entr'ouvre, le sillon qui se creuse et, de chaque côté, le guéret qui s'élève en colline. Les deux grands boeufs, au bout du sillon, reviennent sur leurs pas. Vigoureux, ils marchent en tirant ferme dans le joug: leur tête résignée s'incline. L'écume de leur muflle exhale une fumée qui s'évapore aux feux tièdes du matin; leurs bons grands yeux contemplent le sol. A les voir de loin, on dirait que leurs corps ondulent de façon charmante, en leurs mouvements réguliers et il semble que leur belle robe brune, marquée de taches blanches, s'harmonise aux tons du ciel et de la terre. Tout en peinant, le vieillard sent naître en lui une secrète allégresse; on croirait qu'une aile légère soulève son coeur; il chante: c'est un hymne à lui, un chant d'amour à la nature, à l'air qu'il respire, un chant de reconnaissance au Dieu bon qui lui donne des élans de vertu.

Maintenant, tous trois sont de retour: le

piéd lourd sur le pavé humide: les deux grands boeufs roux prennent aussi le repas du soir.

O travail des champs, tu es le symbole de celui de l'âme! Enfant de ce monde terrestre, apprends à faire ta journée de labeur; fends cette terre qui ne sera point ingrate, creuse ton sillon et, dans son sein entr'ouvert, laisse germer l'espérance.

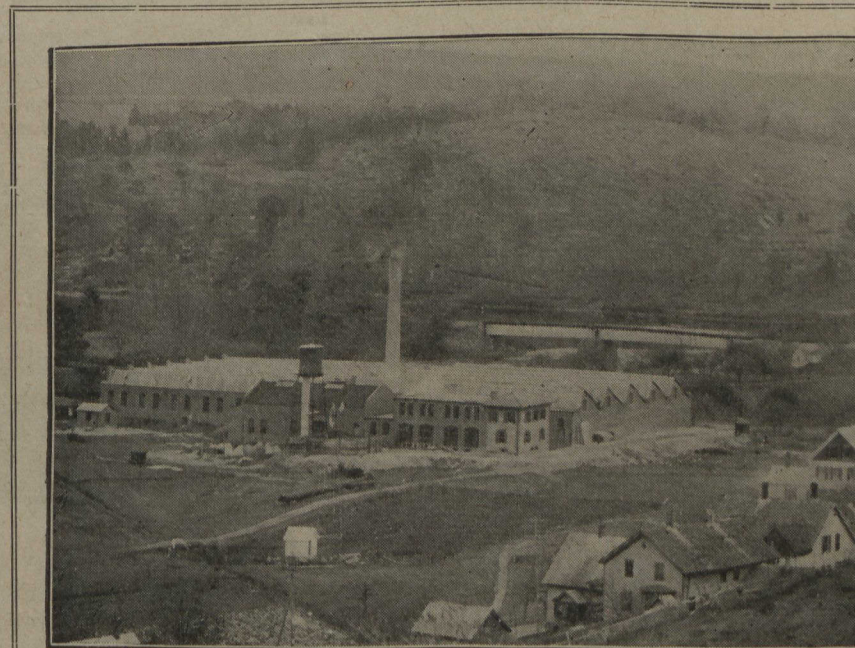
Québec, octobre 1906. D. P.

### Notes et impressions

Les Européens n'ont derrière eux que deux ou trois siècles d'art; nous autres, Japonais, nous en avons vingt-cinq: il est tout naturel que leur goût ne soit pas aussi formé que le nôtre.

Baron KITABATAKE.

❖  
Ce n'est pas insulter le lion que de baffouer l'âne qui s'est affublé de sa peau.  
Alex. DUMAS fils.

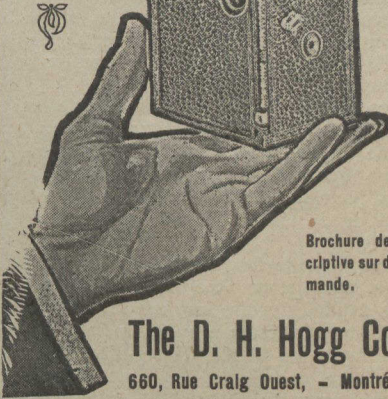


LES NOTRES AUX ETATS-UNIS—La manufacture de soie de J. B. Martin & Cie de Lyon, France, à Taftville, Conn.

## Cameras Brownie

No. 1. Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10  
No. 2. " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par  
Express franc  
de port sur ré-  
ception du prix.



The D. H. Hogg Co.  
660, Rue Craig Ouest, — Montréal

## Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES

32 ANS DE SUCCÈS



Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.

## COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles.

Pour \$10.00

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers.

Nous garantissons le parfait ajustement.

Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante.

Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 332 Notre-Dame Ouest, et nous attendons votre visite; faites-la dès aujourd'hui.

The Dominion Co-operative Association Co.  
(Capital \$1,000,000.00) LTD.

332 Notre-Dame Ouest, MONTREAL



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

### MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,  
221, Rue St-Jacques, Montréal  
Tel. Bell Main 1691



# DIEU ET LE MATERIALISTE

(Suite)

Pourtant ces savants se donnent pour mission d'instruire les masses, et ils ne cessent de se contredire entre eux, que dis-je, ils ne cessent de se contredire eux-mêmes.

Des masses immenses de molécules originellement disséminées dans l'espace, une même quantité éternelle de matière et même quantité éternelle de mouvements, voilà pour la création, voilà le commencement de la fin et la fin de tout ce qui existe.

Très bien deviné, Messieurs les matérialistes, mais, pour accepter vos théories, il nous faudrait croire que ces molécules originellement disséminées dans l'espace doivent avoir eu l'idée d'elles-mêmes avant que d'être ou avant de se rencontrer, pour former ces astres brillants qui sillonnent l'espace; c'est-à-dire qu'il nous faudrait croire que ces molécules étaient avant que d'être, en d'autres termes étant et n'étant pas tout à la fois.

Il faudrait être très forts, trop forts même en mathématiques pour arriver à une telle solution.

Ce qui étonne cependant, ces savants matérialistes dans leurs interminables discours, dans leurs longs écrits pour ne trouver qu'une matière éternelle et un mouvement éternel, ne nous ont jamais donné l'occasion d'assister, par la pensée, à la première rencontre de ces molécules, ne nous ont jamais fait entrevoir ce qui s'était passé lorsque, à cette rencontre solennelle, il fut décidé de lancer dans l'espace ces milliards d'astres lumineux. Ils ne nous ont jamais dit si ces molécules étaient originellement en état de repos ou si elles étaient en mouvement; si ce sont les molécules, matière éternelle, ou si c'est le mouvement éternel qui a présidé cette auguste rencontre, d'où devaient éclore des mondes, peuplés d'être animés et inanimés, des mondes couverts de verdure les plus belles, de végétations luxuriantes, des mondes donnant et conservant la vie à une infinité d'espèces d'êtres vivants, chacune d'elles avec sa forme particulière et son caractère différent.

Ils ne nous enseignent pas davantage lesquelles de ces molécules font observer les loi qui régissent ce ou ces mouvements éternels avec un ordre aussi admirable, lesquelles de ces molécules président les saisons et sèment la fécondité; lesquelles de ces molécules ont donné l'idée du Beau, du Bien, de l'Infini, ont pénétré dans les âmes l'amour du Bon et du Vrai, la répulsion pour le mal, la satisfaction du devoir accompli.

Ils nous parlent bien d'espace infini, mais jamais ils n'ont osé se compromettre pour nous dire comment il se faisait que ces molécules, atomes infiniment petits, bornés en nombre, ont pu remplir un espace infini.

Il faut croire qu'à ces savants, comme à tout autre homme, il fallait quelque chose d'infini. Ne voulant pas de Dieu, auquel il leur aurait fallu se soumettre, ils ont donné cet attribut à l'espace sans, pour cela, apporter la moindre preuve. Ils ont la consolation cependant de n'avoir ni à obéir, ni à craindre d'un espace infini, ils ne sont pas même obligés de l'aimer.

Ils nous parlent de matière éternelle, de mouvement éternel, cependant ils ne nous disent pas à quelle époque de l'éternité, ce mouvement éternel s'est modifié, qu'une partie s'est transformée en chaleur, que l'autre s'est régularisée, devenue circulaire pour, de concert avec cette matière éternelle, former une ou des nébuleuses.

Ils se taisent lorsque nous leur demandons si cette modification de mouvement éternel, s'est produite en même temps partout dans l'espace, ou seulement sur quelque partie d'icelui.

Ils ne nous répondent pas lorsque nous leur demandons ce qu'était, ce que faisait ce mouvement éternel avant de se rencontrer avec cette matière éternelle, avant de se modifier, avant de se transformer en chaleur, avant de devenir circulaire.

Ils gardent le silence, sont très muets même, lorsque nous leur défions de mettre en évidence les molécules qui ont su si bien se réunir, si bien se grouper, vibrer assez convenablement, se mettre dans un état d'activité assez spéciale, se disposer avec assez d'ordre pour combiner deux choses si distinctes, si peu compatibles dans la formation de l'homme, pour former en un seul deux êtres si dissemblables dans leur nature que le lien qui les unit sera toujours un profond mystère.

L'homme, c'est-à-dire, esprit et matière, existence double, correspondant directement au monde absolu et incréé qu'est Dieu, et au monde créé qu'est l'univers,

l'union de l'esprit et des corps, chaînon qui unit le ciel et la terre; esprit qui régit la matière en s'abaissant jusqu'à elle, et matière, devenue sensible, s'élevant par l'esprit jusqu'à son Amour pour le glorifier par ses actes.

N'est-ce pas en effet ce qu'est l'homme: son pied touche à la terre pendant que son front s'élève vers Dieu.

Ceux qui ont lu les écrits de ces savants matérialistes ont été frappés de l'élégance de leur style, ont été émerveillés de leur savoir lorsqu'ils se bornaient à instruire sur la quantité des astres célestes, sur leur énorme grosseur, sur leurs mouvements si rapides dans leur course circulaire et incessante à travers l'espace et sur l'ordre admirable qui les réglait, mais tout de même ont été surpris, mortifiés de leur voir attribuer tout cela, les uns au hasard, les autres à une matière et à un mouvement éternels, d'autres encore à la compatibilité, à l'affinité, etc., des espèces contenues dans les molécules.

Pourtant, toute intelligence un peu élevée, comprend que "si devant l'éternité des temps passés rien n'eût existé jamais, c'est-à-dire éternellement, rien n'aurait existé, pas même, messieurs les matérialistes, ni votre matière éternelle ni votre mouvement éternel qui, vous l'avouez vous-mêmes, ont commencé, l'une à grouper les molécules qui la composent, l'autre à modifier ses allures, sa marche, à se transfor-

mer pour l'homme dans sa partie matérielle, doit être davantage pour la pensée, pour l'âme qui dirige la matière.

Or, si rien dans la nature ne possède en soi sa raison d'être, il s'ensuit qu'il a fallu une cause supérieure pour créer tout ce qui est, toute ce que possède cette nature.

Rien de plus clair, de plus logique.

Vous qui attribuez tout au hasard, pourquoi ne nous dites-vous pas ce que c'est que le hasard. Est-il corps? Est-il esprit? Est-ce un être distingué des autres êtres, qui ait son existence particulière, qui soit quelque part? Est-il éternel, est-il infini? Vous êtes-vous aperçus qu'il ait agi quelque part depuis votre entrée en ce monde?

Pourquoi n'avez-vous pas répondu, car c'est tout à fait merveilleux que votre hasard.

Tout est grand et admirable dans la nature. Il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier. Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourraient nuire. Est-ce un jeu du hasard que son cristallin, sa résine et son nerf optique?

L'on voit dans une goutte d'eau un nombre presque incalculable de petits animaux dont le microscope nous fait voir la figure, qui se meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de monstres dans une vaste mer. Chacun d'eux est mille fois plus petit qu'un ciron, néanmoins c'est un



M. DE TALLEYRAND

en costume de diplomate. Il contribua à faire signer le concordat français.

mer même; si votre matière éternelle a commencé par se concentrer, si votre mouvement éternel a commencé par se modifier, il est donc évident que tous deux ont dû commencer par commencer eux-mêmes.

Preuve: "Rien ici-bas ne porte en soi sa raison d'être, pas même l'homme, oeuvre la plus parfaite de la création."

Tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, il l'a reçu d'une autre avant lui.

Il y a quelques milliers d'années que l'homme n'était pas; il n'a pas plus dépendu de lui d'être que de n'être pas; il a commencé d'être et a continué d'être par quelque chose qui était hors de lui, qui était plus puissant que lui, qui était avant lui, qui a été depuis et qui sera après lui.

Et ce qui est pour l'homme, est aussi pour les animaux, est aussi pour les molécules, est encore pour l'espace, est encore pour le mouvement qui a permis à ces atomes, obéissant à une volonté toute puissante, de se réunir pour former ces astres brillants, ces globes immenses qui sillonnent le ciel; est encore pour ces lois qui régissent tout dans la création et qui tiennent suspendus à des hauteurs, à des distances incommensurables dans l'espace, ces millions et ces milliards de mondes qui, avec une vitesse vertigineuse, se meuvent, se croisent, se contournent sans se heurter, sans se confondre, mais toujours dans l'ordre le plus admirable et comme obéissant à une volonté qui les dirige.

Et ce qui est pour tout dans la nature,

corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui a des muscles, des vaisseaux équivalents aux veines, aux nerfs et aux artères, qui se multiplie par voie de génération, tout comme les éléphants et les baleines.

Une tache de moisissure de la grosseur d'un grain de sable, paraît, dans le microscope, comme un amas de plusieurs plantes très distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres ont des fruits; il y en a qui n'ont que des boutons à demi-ouverts d'autres sont fanés.

De quelle étrange petitesse doivent être les racines et les filtres qui séparent les aliments de ces petites plantes, si l'on considère que ces plantes ont leurs graines tout comme les chênes et les pins.

A la vue d'ouvrages si fins, si délicats, qui échappent à la vue des hommes et qui tiennent à l'infini, bien que dans l'autre extrémité, l'on est forcé de s'écrier: "Quel habile et merveilleux ouvrier!"

(A suivre)

A. THOMAS.

SOYEZ PRUDENTS

C'est une précaution sage que d'avoir toujours à la maison un flacon de BAUME RHUMAL, en cas de rhume, grippe ou bronchite. On en obtient des résultats surprenants. En vente partout, 25 cents.

Les Extraits Culinaires DE **Jonas**

Représentent ce qu'il y a de **PLUS FORT, PLUS RICHE, PLUS PUR et de PLUS ECONOMIQUE** en fait d'extraits culinaires sur le marché.

DEMANDEZ-LES

Exigez qu'on vous les fournisse. — Ils sont en vente chez tous les bons marchands.

**CIE GENERALE TRANSATLANTIQUE**

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA PROVENCE.	nov. 29
*LA LORRAINE.	dec. 6
*LA TOURAINE.	dec. 13
LA BRETAGNE.	dec. 20
*LA PROVENCE.	dec. 27
*LA LORRAINE.	jan. 3

\*Paquebots à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

**MADAME**

Vous pouvez Nettoyer et Polir

STOVE POLISH THE OZO CO. LIMITED

vos poêle et vos ustensiles de cuisine AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

**OZO**

[plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.]

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux **OZO**

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

**The OZO Co. Limited, MONTREAL.**

**FERDINAND MORETTI**

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la Cote St-Lambert)

Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

**Morency & Frères**

346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité. Miroirs dans tous les styles, écrans, chevalets fait à ordre. Dessins fournis sur demande.



# LES CORSETS *D & A*

conservent leurs formes et unissent  
le confortable à la Mode



Payez tout ce que vous osez payer même pour un corset fait à ordre, et vous n'aurez rien de plus que si avec une simple partie de ce déboursé vous eussiez acheté un corset "D. & A." Quelles que soient l'exigence et la recherche que vous apportiez dans le choix de vos corsets. — Le corset "D. & A." vous donnera : bien-être et satisfaction en respectant votre bourse. — **POURQUOI?**—Vous en connaîtrez le "pourquoi" après avoir examiné le corset. — Comment?—en constatant que ce corset est fait pour **VOUS**. Votre marchand vous le vendra, si non, nous vous informerons où vous pourrez vous le procurer.

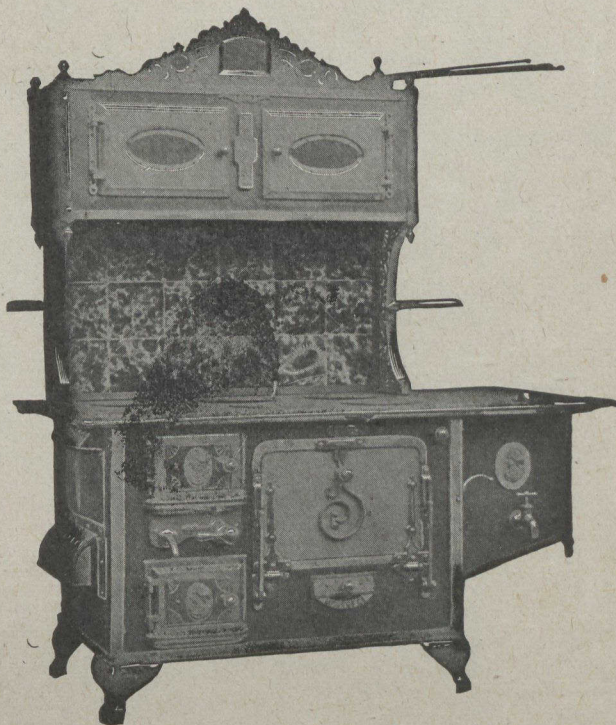
D. & A. 215, Prix: \$1.00  
Autres qualités, \$1. à \$3.50



LE

# Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT  
LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le **NEC PLUS ULTRA** des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

## LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

# La Superbe Musique de la Grand'Messe Grégorienne

telle que rendue à St-Pierre de Rome, au centenaire de saint Grégoire le Grand, avril 1904, est le résultat des efforts de Sa Sainteté Pie X, pour réformer la musique sacrée dans l'Eglise catholique.



Il semble à peine possible que nous puissions, dans nos maisons et à si peu de frais, entendre cette grande musique dans toute sa merveilleuse beauté. Cependant c'est bien le cas. Les registres pour le **Gram-o-phone Victor** ou **Berliner** sont prêts et peuvent être obtenus à toutes les succursales de la **Cie de Gram-o-phone Berliner**; aussi des registres des chants grégoriens, tels que rendus par les **Pères Augustins**. Nous avons de plus les registres **Victor** de différents opéras exécutés par l'orchestre du Vatican. Sa Sainteté Pie X, frappée de la pureté, de la précision et de la douceur du ton qui distingue le **Gram-o-phone Victor** ou **Berliner**, a accepté avec gracieuseté l'un de ces merveilleux instruments et en a témoigné son appréciation dans une lettre signée par Son Eminence le Cardinal Merry del Val.

Quand nous songeons au privilège extraordinaire que nous avons d'entendre cette magnifique musique si exactement reproduite, nous ne pouvons cesser de nous étonner de la perfection du mécanisme du **Gram-o-phone Victor** ou **Berliner**. De la musique classique à l'anecdote — le lecteur peut entendre tout ce qu'il désire. Les magnifiques voix des grands artistes de nos jours — **Patti, Melba, Caruso**, (qui ne chantent que pour le **Gram-o-phone Victor** ou **Berliner** — tous autres instruments similaires n'étant pas jugés capables de donner à leurs célèbres voix, leur ampleur sans pareille), peuvent être entendues dans vos propres salons. Les prix varient de \$12.50 à \$110.00. Cet instrument tel qu'illustré, \$25.00. Un pamphlet donnant une liste complète des registres sera envoyé à quiconque en fera la demande.



## The Berliner Gram-o-phone Co.

OF CANADA, LIMITED

491, Rue Sainte-Catherine Ouest, MONTREAL



# The Montreal Photo- Engraving Co'y

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "L'Album Universel", 51 Ste Catherine Ouest.

ERNEST MACKAY,  
PROPRIÉTAIRE

C

ET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photogravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,  
COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN  
Montréal

Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec